431
37-3
13
1-3
Sm3
172206

BIBLIOTHÈQUE

RELIGIEUSE, MORALE, LITTÉRAIRE,

POUR L'ENFANCE ET LA JEUNESSE,

APPROUVÉE

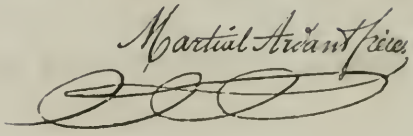
PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX,

DIRIGÉE

PAR M. L'ABBÉ ROUSIER,

Aumônier du Lycée de Limoges.

Propriété des Editeurs.



Une des choses dont je jouis le plus c est le spectacle de la nature

LE

VALMONT

DE LA JEUNESSE.

Edition revue et refondue.

LIBRAIRIE DES BONS LIVRES.

PARIS.
chez Martial Ardant frères,
Quai des Augustins, 25.

LIMOGES.
chez Martial Ardant frères,
rue des Taulès.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/levalmontdelajeu00jouh

LE

VALMONT

DE LA JEUNESSE

2e ÉDITION REVUE ET REFONDUE

PAR L'ABBÉ PAUL JOUHANNEAUD,

Chanoine honoraire, Directeur de l'Œuvre des Bons Livres.

LIBRAIRIE DES BONS LIVRES.

LIMOGES
CHEZ MARTIAL ARDANT FRÈRES,
rue des Taules.

PARIS
CHEZ MARTIAL ARDANT FRÈRES,
quai des Augustins, 25.

1853

AVERTISSEMENT.

Nul n'ignore quel légitime et éclatant succès le Comte de Valmont a obtenu dès le jour déjà éloigné de son apparition, et de quelle considération il jouit encore. C'est pour en accroître, s'il se peut, la popularité que nous l'éditons aujourd'hui avec confiance sous le nom de Valmont de la jeunesse.

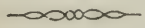
Il nous a semblé que l'excellent ouvrage de l'abbé Gérard trouverait plus de lecteurs si l'on en retranchait ou modifiait ces dissertations métaphysiques, ces longues thèses qui ne peuvent être suivies et appréciées que par des intelligences fortes et sérieuses : ces détails sur des lois, des mœurs, des habitudes d'un siècle et d'une cour si peu ressemblantes à celles de notre temps et de notre forme de gouvernement ; ces pages trop passionnées, qui, pour avoir leur excuse et leur antidote dans le motif qui les a suggérées, n'en offrent pas moins des dangers réels à l'adolescence : enfin ces innombrables notes qui ont sans doute une valeur philosophique et scientifique, mais qui, interrompant à tout instant le récit, donnent à cet ouvrage l'allure, nous dirions presque toute la sécheresse d'un traité de théologie dogmatique ou morale.

Le volume que nous offrons au public est donc le travail même de l'abbé Gérard, moins les retranchements, les corrections, que nous avons cru devoir lui faire subir, et qui, à nos yeux, n'empêcheront pas le lecteur de le considérer comme un ouvrage tout à la fois agréable et utile.

La principale difficulté que nous avions à vaincre était de ne pas ôter à cet ouvrage l'ACTION, qui fait que l'attention et l'intérêt grandissent jusqu'à la fin.

Or, cette difficulté, nous l'avons vaincue en substituant aux LETTRES moins importantes des sommaires qui les analysent succinctement; de sorte que le lecteur, constamment captivé, retirera, en dernier résultat, de ce volume, nous osons l'assurer, tout ce qu'il aurait retenu de la lecture de l'ouvrage entier.

Si nous ne nous trompons, le COMTE DE VALMONT, ainsi retouché, sera recherché par toutes les maisons d'éducation.



Nos prévisions n'ont point été déçues, puisque deux années après l'apparition de ce livre on nous a pressés de le rééditer.

LE

VALMONT DE LA JEUNESSE.

LETTRES Ire, IIe, IIIe.

Le vénérable marquis de Valmont, victime de la calomnie, est banni de la cour et séparé de sa famille. Il écrit au comte son fils de ne point chercher à tirer vengeance de cette disgrâce, et à rester ferme dans les principes de l'honneur et de la religion, ainsi qu'Emilie sa jeune et tendre épouse. — Désormais éloigné de son père, et attéré par cette flagrante injustice, le comte de Valmont émet d'affreux doutes sur l'action de la Providence en ce monde. — Emilie, effrayée par le scepticisme et le découragement de son mari, fait part à son beau-père de ses craintes, et surtout de l'ascendant que prend de plus en plus sur lui l'impie et immoral baron de Lausane.

LETTRE IVe.

LE MARQUIS DE VALMONT A SON FILS.

. . . . . .

Quoi! c'est mon fils qui m'ôte l'unique ressource et la consolation la plus douce qui puisse rester au malheur! Dans ma peine, je levais les mains vers le ciel, je me disais à moi-même : « Il y a un Dieu témoin de mon innocence, et » j'étais consolé. Il y a un Dieu qui permet l'injustice des

» hommes, et qui ne la fait pas; qui tôt ou tard jugera ma » cause, et me rendra avec usure les fruits de ma soumis- » sion et de ma patience. » Maintenant quel langage veux-tu que je tienne, et que m'offriras-tu qui puisse me dédommager des consolations que tu m'enlèves?

Si tout arrive par une fatalité aveugle, je n'ai donc plus rien à attendre que du hasard; je cours donc le risque affreux d'être à jamais le seul qui saurai que j'étais innocent. Rien ne peut donc compenser les pertes qu'on a faites une fois; les maux qu'on éprouve ne sont donc, à le bien prendre, qu'une source de désolation et de regrets; notre patience est vaine, et souvent sans ressource devant les hommes; il ne faut en chercher alors que dans le désespoir : c'est-à-dire encore que tu condamnes la vieillesse de ton malheureux père à descendre dans le tombeau, non-seulement sans honneur, mais sans espérance? Désolante doctrine! Est-ce la raison, est-ce la vertu qui t'a fait naître? et à quoi pourrais-tu être bonne qu'à rassurer les méchants! Mais, mon fils, dis-moi sur quel fondement solide tu pourrais croire que la matière et le hasard tout seuls, par une nécessité fatale, aient formé l'univers : car ici, partout, la nature des choses te dément.

Si c'est la matière qui, par une nécessité aveugle, a formé l'univers, d'où te sont venus tant d'idées et de sentiments si contraires à leur principe, et dès lors impossibles dans leur origine? Comment se trouvent dans toi et dans tes semblables ces notions et ces caractères de prudence, de prévoyance et de choix, qui répugnent dans le système de la fatalité? Comment une conscience, des remords, une loi morale et des devoirs naturels sentis par tous les hommes? Comment, sous l'empire de la nécessité absolue, le sentiment intime et l'idée de la liberté? Que dis-je? sorti de la matière, aurais-tu des idées?

Si c'est une cause aveugle qui a formé le monde, pourquoi partout de l'intelligence et de la sagesse? pourquoi des rapports si évidents entre les êtres qui le composent? pourquoi de l'ordre dans les choses, et l'idée, le sentiment de l'ordre dans ton âme, qui presque partout le découvre, le saisit et l'admire?

O mon fils, contemple le monde que tu habites; de quelque côté que tu tournes tes regards, dans le tout et dans les parties, quel ordre, quels rapports n'apercevras-tu pas! Chaque chose est évidemment faite l'une pour l'autre : la terre, les cieux, la mer, les éléments et les saisons, tout se lie, tout s'enchaîne, et concourt à l'harmonie de tous les êtres : et songe que les proportions ne s'étendent pas à ce monde tout seul; il faut qu'elles embrassent l'immensité de l'univers, et l'assemblage de ces corps célestes dont les distances prodigieuses et l'étonnante grandeur épuisent les calculs des plus vastes génies. Ces astres qui roulent sur nos têtes, ces globes de lumière qui brillent au firmament, ces mondes semés de toutes parts avec tant de magnificence et d'éclat, forment un système complet où tous les corps pèsent les uns sur les autres et s'impriment un mouvement réciproque, où tout se tient, et par des lois générales se prête un secours mutuel et est soumis à une mutuelle dépendance. Si l'ordre, si la proportion, si les rapports se démentent dans un seul de ces vastes corps, si étroitement liés, si nécessairement enchaînés, le reste du système s'écroule; et ici, Valmont, les proportions sont immenses, et les rapports sont infinis.

Maintenant, mon fils, de l'infiniment grand descends à l'infiniment petit. A l'aide d'un microscope, considère ces animalcules qui sont des millions de fois plus petits qu'un grain de poussière : ils ont leur tête, leur bouche, leurs yeux, et dans ces yeux leurs fibres, leurs muscles

et leur prunelle; ils ont leurs veines, leurs nerfs et leurs artères; ces veines ont leur sang, ces nerfs leurs esprits, ces esprits animaux ont leurs particules, ces particules ont leurs pores, et ces pores sont remplis de parcelles qui ont chacune leur figure, et se rompent, se divisent en de moindres parties. De toutes ces parties innombrables, et dont aucun effort d'esprit ne peut nous faire concevoir la petitesse, se forme, dans la proportion la plus exacte, un être vivant et animé. Cet être a des aliments qui lui sont propres, il a son chyle et ses humeurs, il a ses fonctions comme les autres corps, la trituration, la circulation du sang, la digestion, etc., etc., et toutes ces opérations qui sont autant de merveilles de la nature et de témoignages irrésistibles de l'intelligence, de la sagesse et de la toute-puissance de son auteur.

Si tu veux des objets qui soient plus à ta portée, choisis, mon fils, parmi ceux qui t'environnent; ou, si tu l'aimes mieux, prends au hasard, et examine. L'oiseau qui vole; le poisson qui nage; l'araignée qui file; l'abeille qui a sa police et ses lois; l'insecte industrieux qui pourvoit avec tant d'art à ses besoins et à ceux de ses petits qui vont éclore; la chenille rampante qui se métamorphose dans le plus léger papillon; la plante qui végète; l'arbuste qui croît à l'aide des sucs qui le nourrissent; la semence que la terre reçoit dans son sein et te rend au centuple; le pépin qui devient pour ton usage un arbre, fleurs et fruits; l'édifice mobile de ton propre corps, dont Gallien n'a pu exposer la structure sans s'écrier, dans l'enthousiasme dont il était saisi, qu'il avait chanté le plus bel hymne en l'honneur de la Divinité; chaque partie de la nature, chaque être, examine-le selon les lois les plus sévères; considère bien sa construction et sa fin; partout, mon fils, partout tu trouveras de l'ordre, et tu en seras transporté. Tu verras

que, dans la moindre fleur, la plus petite feuille, la moindre plume, l'auteur de toutes choses n'a pas négligé le juste rapport des parties entre elles : tu verras que l'art est toujours grossier auprès de la nature; que plus on soumet l'un à la critique, plus il paraît imparfait; et que plus on étudie les ouvrages de l'autre, plus on y découvre de beautés et de perfections : tu verras dans tout l'univers un arrangement de causes sans nombre qui agissent partout avec poids et mesure pour opérer des effets prévus et déterminés; et, saisi d'admiration, tu t'écrieras avec Pope : « L'ordre est la première loi du ciel. »

Ne parle donc plus, Valmont, de combinaisons fortuites, de jets, de chances et de hasard : l'univers est un livre ouvert à tous les hommes; et, si tous ne savent pas y lire l'existence d'un Etre suprême, tous au moins en trouvent, malgré eux, le sentiment dans leur cœur. Eh! d'où vient-il ce sentiment de la divinité, si naturel que, quelques sophismes qu'on invente pour le combattre, un cri sourd et involontaire les dément en dépit de nous-mêmes; sentiment si universel que les nations les plus barbares, que les peuples les plus sauvages, dès que leur entendement commence à s'ouvrir, même en la défigurant, s'accordent tous à la reconnaître? D'où vient-il, puisque enfin il n'y a point d'effet sans cause, et que ces sentiments pris dans la nature ne peuvent avoir que l'auteur même de la nature pour principe?

Cher Valmont, instruit par les idées les plus claires de ton entendement et les plus pures lumières de ta raison, convaincu par les sentiments de ton cœur, au milieu de cette harmonie universelle, de cet accord de tous les êtres à publier leur auteur, serais-tu presque le seul qui osâsses le méconnaître? Nouveau Titan, en escaladant les cieux, ne craindrais-tu pas d'être accablé du poids de l'univers?

Eh! que te reviendrait-il d'avoir refusé à Dieu ton hommage? La nature, devenue pour toi stupide et muette, ne parlerait plus à ton esprit, à ton cœur; elle ne te ferait plus entendre ce langage si touchant qui multiplie les sentiments par la vue des bienfaits. Dans les sombres méditations de ta dangereuse philosophie, le monde ne t'offrirait plus qu'un triste chaos, un vide affreux, et un silence éternel. N'ayant plus de principe commun qui la lie à tous les êtres, ton âme presque insensible pour tout autre que pour toi, ne verrait bientôt plus dans l'univers qu'elle-même : la sécheresse et la dureté de l'égoïsme prendraient en toi la place du sentiment.

O toi, qui as l'âme si droite et des mœurs si pures, songes-tu bien, mon fils, que tu n'aurais en effet aucune règle des mœurs? Les notions du juste et de l'honnête, qui rendent l'homme si respectable à lui-même, ne seraient plus à tes yeux, si tu étais conséquent, que des conventions bizarres qu'un commun intérêt aurait formées, et que l'intérêt personnel pourrait anéantir. La vertu, stérile et sans honneur, ne serait plus que le fol enthousiasme d'un esprit faible; le coupable heureux et triomphant aurait raison de se féliciter lui-même, et le crime ne serait plus que dans la maladresse. Tu aurais tort de te plaindre si l'on t'enlevait ton épouse et tes biens; l'unique droit, pris dans la nature, serait le droit du plus fort.

Ces conséquences te font horreur, et ton cœur les dément; mais elles sont justes, Valmont : et si ton cœur, si ta raison même les désavouent, comprends donc combien il est naturel d'en désavouer le principe.

Le mal moral t'effraie, cher Valmont, et de l'état présent du monde naissent les doutes qui t'affligent. « S'il y a en » nous des idées de justice, pourquoi donc si peu d'équité » dans les hommes? Pourquoi l'Etre suprême qui préside sur

» eux, s'il est juste lui-même, permet-il que la vertu soit » malheureuse quelquefois, et que les méchants prospèrent? » Pourquoi des passions, des erreurs et des crimes? Pour- » quoi..... » O mon fils, si tu prétends interroger sur tous les points l'Etre infini qui t'a créé, je l'avoue, tes *pourquoi* ne finiront jamais. Demande donc pourquoi tu n'es pas infini toi-même pour pouvoir le comprendre; pourquoi un esprit borné, faible partie d'un tout immense, ne peut pas en saisir tous les rapports; pourquoi Dieu n'a pas fait de toi un pur esprit, un ange, et n'en a fait qu'un homme. N'est-ce pas assez que par la voix de tous les êtres il t'apprenne qu'il existe, qu'il crie au fond de tout cœur, qu'il se rende sensible dans toutes ses œuvres, que le jour l'annonce au jour, et que la nuit l'annonce à la nuit? N'est-ce pas assez qu'il t'ait rendu capable de le connaître? et que te faut-il de plus pour l'adorer? L'astre brillant qui t'éclaire cessera-t-il d'exister pour toi, parce qu'il se couvre de nuages?

Mais il faut à Valmont des réponses plus précises; et un esprit qui raisonne avec Dieu ne se contentera pas d'un langage si humble.

Eh bien! mon fils, écoute, et daigne me répondre à ton tour. Si un Dieu intelligent et sage a formé l'univers, quelle fin a-t-il pu se proposer qu'une fin digne de lui? et quelle autre fin digne de Dieu que Dieu lui-même? C'est donc pour lui que Dieu a tout créé; c'est-à-dire, pour manifester ses perfections, et recevoir de sa créature la gloire qui lui est due. Or est-il une gloire complète; est-il pour l'Etre souverainement parfait, pour un Etre intelligent et sage, un hommage réel, si de toute part il est contraint et forcé, s'il n'est rendu par aucun sentiment volontaire? Compose à la gloire du souverain monarque la plus brillante cour; parmi tous les êtres possibles imagine un monde formé des créatures les plus nobles, qui de degré en degré s'élèvent, pour ainsi

parler, jusqu'à l'Etre suprême; fais-les sonder tous les degrés de sa sagesse, mesurer tous les effets de sa puissance, le contempler en lui-même, et, dans les transports les plus vifs, les ravissements les plus doux, le louer, le bénir, l'aimer et le servir : qu'est-ce, mon fils, aux yeux du souverain Etre que ce monde nouveau, si grand, si parfait et si pur? qu'est-ce au fond, s'il fut toujours sans choix et sans liberté, qu'un monde automate, mu pas des ressorts nécessaires.

Oui, mon fils, tel est le sentiment qui me ravit et m'enchante; et je ne me trouve jamais si heureux et si grand, Dieu lui-même ne me paraît jamais si véritablement l'Etre par excellence, que lorsque je m'élève vers lui, et que je lui dis : « Mon Dieu, je vous aime, je vous adore; et, faible que je » suis, environné d'objets qui vous disputent mes penchants » et mes hommages, c'est par choix, et non par contrainte, » que je préfère de tout mon cœur de vous adorer et de vous » aimer. »

Cette effusion d'un cœur sensible, cet hommage d'un être libre et reconnaissant, te paraît-il donc indigne du Dieu qui a formé l'univers, et ne convenait-il pas à sa gloire?

Mais, Valmont, si tu supposes avec moi des êtres libres qui puissent rendre à Dieu un hommage volontaire, tu supposes donc aussi qu'ils pourront le lui refuser; qu'ils pourront dès lors être justes ou injustes, vertueux ou coupables; tu supposes qu'ils pourront faire un mauvais choix, se livrer à des erreurs, et s'assujétir à des penchants déréglés; tu supposes que Dieu, pour une fin souverainement sage, et sans cesser d'être ce qu'il est, a pu permettre qu'il y eût dans le monde des passions, des erreurs et des crimes; qu'il a pu les prévoir sans être obligé de les empêcher; qu'il peut les voir sans être obligé à chaque instant de les punir; qu'il suffit, en un mot, que, pour lui-même, pour le plus grand

bien, pour la perfection du système total de la création, il ait fallu de la liberté dans l'homme, et que, par la suite, son bon ou son mauvais usage soit tôt ou tard puni ou récompensé.

Voudrais-tu, mon fils, pour que les hommes ne pussent se tromper, qu'ils fussent sans cesse frappés d'une lumière irrésistible? Ils ne seraient plus sujets à l'erreur, j'en conviens; mais ils ne seraient plus libres. Veux-tu, pour qu'ils ne puissent s'égarer, qu'ils n'aient que des affections douces et incapables de dérèglement et d'excès? Ils n'auront point de passions, il est vrai, mais leur hommage ne sera pas également méritoire. Veux-tu du moins que, dès qu'un mortel audacieux franchira les bornes prescrites à sa raison, la punition éclate et suive aussitôt le crime? La vertu triomphera, le crime sera confondu; mais, contraints par l'évidence et la promptitude du châtiment, les hommes n'auront plus de liberté. Ah! plutôt, mon fils, admire comment, dans l'ordre actuel des choses, tout est tempéré de manière que l'homme voit assez clair pour pouvoir connaître, par des preuves sensibles, les vérités morales et s'y soumettre, et cependant n'est pas tellement forcé à les recevoir qu'il puisse toujours trouver des difficultés et des prétextes pour s'y refuser. Admire comment ses passions, tout impérieuses qu'elles sont, l'émeuvent, l'agitent, le troublent, mais ne le contraignent pas, et par le cri du repentir lui laissent jusque dans sa défaite le sentiment de sa faute et l'aveu tacite du mauvais usage de sa liberté; admire dans l'homme ce choc et ce balancement continuel des passions, des sens et de la raison; observe les règles qu'il trouve en lui-même, les impressions dangereuses qui tendent à l'en écarter, les motifs puissants qui l'y ramènent, la voix de la conscience qui le presse, l'espoir ou la crainte de l'avenir, qui tour à tour le retiennent ou l'encouragent, et tu connaîtras l'homme, et la cause en partie des mystères

qu'il renferme; tu connaîtras la sagesse des desseins de Dieu sur lui, et tu avoueras que dans ce monde tout est disposé en faveur du mérite et de la liberté.

Maintenant, Valmont, s'il te reste sur la nature, les dégrés et le nombre de nos passions et de nos erreurs, des objections à former, prescris des lois au Créateur, et dis-lui ce qu'il pouvait donner ou refuser à sa créature, ne pouvant pas la rendre aussi parfaite que lui. Car enfin, ne vois-tu pas, cher Valmont, que des êtres nécessairement limités seront toujours nécessairement imparfaits? Que reste-t-il donc à faire à ta raison, que d'admirer, adorer et se taire? Dans mes principes, tu n'auras jamais que des difficultés à combattre; et dans le malheureux système que tu fais valoir, souviens-toi que tu aurais de toutes parts des absurdités à dévorer.

Etre suprême, que j'ai le bonheur de connaître, unique auteur de tout ce que je suis; vous qui prescrivez aux astres leur cours et à la mer ses limites, jusque dans les choses que vous soumettez à mes lumières, vous prescrivez des bornes à ma raison; votre grandeur infinie vous met trop au-dessus d'elle pour qu'elle puisse mesurer sur ses faibles idées toute la sagesse de vos voies, et vous ne seriez plus ce que vous êtes si je pouvais entièrement vous comprendre! Pour prix de ma soumission, Seigneur, je ne vous demande qu'une grâce : c'est d'éclairer mon fils....

LETTRES Ve, VIe.

Le marquis de Valmont cherche à rassurer sa fille, et l'engage à prier pour son époux dont la foi n'est ébranlée que par les préjugés et les préventions d'une philosophie orgueilleuse, à l'influence de laquelle, il n'a pas la force de résister. Il l'exhorte à une prudence excessive avec Lausane. — Le comte de Valmont trouve dans le coup injuste qui frappe un homme aussi probe que son père une preuve nouvelle que tout en ce monde est le produit de la fatalité.

LETTRE VIIe.

LE MARQUIS DE VALMONT A SON FILS.

Désabuse-toi, mon fils, et cesse tes murmures et tes plaintes; je ne suis point malheureux. Tu me crois dans l'agitation et le trouble, et jamais je n'ai si bien joui de moi-même, ni si bien goûté les douceurs de la paix. C'est maintenant que je commence à vivre pour moi. Séparé d'une foule importune, loin des embarras et des intrigues, loin des esprits faux et des cœurs pervers, mes jours s'écoulent sans chagrin, sans inquiétude et sans ennui. La nature et mon propre cœur font ici mon unique étude; et, dans cette paisible retraite, vous seuls, mes chers enfants, pouviez manquer à mon bonheur.

Quoique exilé dans ces lieux, mon âme n'y est point captive; rien ici ne la dégrade; rien ne l'asservit et n'y enchaîne sa liberté. J'apprends de jour en jour à me détacher des objets auxquels je tenais encore.

Lorsque tu t'aigris de mon infortune, tu connais bien peu, cher Valmont, en quoi consiste le vrai bonheur. Avec un esprit droit et un cœur tranquille on le trouve partout; mais partout mélangé, limité, si ce n'est dans la jouissance du souverain bien lui-même. Le bonheur est de toutes

les situations et de tous les lieux; il ne se forme pas de quelques instants de notre vie, ni même de quelques-uns de nos jours; mais il se forme d'une longue suite de moments, et la vie la plus uniforme dans son cours est aussi la plus fortunée. Il n'est attaché ni aux grandeurs, ni aux richesses; le faux éclat qui les environne ne sert trop souvent qu'à masquer les soucis dévorants, la servitude et l'ennui de ceux qui les possèdent. J'étais grand, j'étais riche, et j'étais moins satisfait. S'il fallait des biens ou des titres pour parvenir au bonheur, peu d'hommes pourraient y prétendre : cependant la nature y donne à tous un droit égal, à en juger par leurs désirs. Il ne dépend donc pas des jeux de la fortune, des caprices du sort; et de même que c'est par le cœur qu'on est vraiment noble et vraiment grand, c'est par lui aussi qu'on est vraiment heureux. Peu de passions, peu de besoins (on en a peu quand on n'a que ceux qu'on ne s'est pas donnés); un esprit humble et résigné, un cœur qui s'ouvre aux douceurs du sentiment, et qui se ferme aux tourments de l'amour-propre; des goûts honnêtes, des travaux utiles, des devoirs bien remplis, une âme où tout s'accorde, voilà la source de vrai bonheur. C'est alors qu'on goûte des plaisirs bien supérieurs à ceux des sens; mais, pour en jouir, il faut pouvoir rentrer en soi-même sans craindre de reproches; il faut reconnaître un Dieu, Valmont, et ne pas être en guerre avec la raison que nous tenons de lui.

Tu vois donc que je puis être heureux ou travailler à le devenir. Ici tout concourt à ma félicité. Ces hommes si rustiques, si sauvages à tes yeux, et que tu crois incapables de me fournir aucune ressource, ne cessent de m'en offrir; ils ont besoin de moi, et, tout mes vassaux qu'ils sont, j'ai encore plus besoin d'eux. C'est dans la disgrâce, mon fils, qu'on sent mieux le prix des hommes. Ces bonnes gens, qui

ne m'avaient jamais vu, ne savent quelle fête me faire; ils s'empressent à l'envi de me donner tous les secours dont je n'ai pu me passer jusqu'ici, et dont ils savent si bien se passer pour eux-mêmes; ils le font souvent pour le seul plaisir de m'être utiles; et la bonté de leur cœur donne à leurs moindres services un prix que tout le mien suffit à peine pour payer. De mon côté je travaille à les rendre heureux, et pour moi c'est commencer à l'être. A t'entendre, ces hommes n'ont presque rien de commun avec moi. Que dis-tu? Ils ont de commun l'humanité. Ah! fais disparaître ces différences extérieures que souvent une sorte de hasard a fait naître, qui prouvent si rarement en faveur du mérite, et tu apercevras toujours entre un homme et un homme les rapports les plus vrais. Pour moi, à qui rien d'humain n'est étranger, et qui respecte dans chacun de mes semblables ma propre nature, je puise dans ceux mêmes que tu traites avec tant d'indifférence, et que tu ne regarderais, ce me semble, qu'avec une sorte de mépris, des plaisirs qu'une monde poli n'avait pu me donner.

C'est dans ces hameaux, si éloignés de la contagion des villes, que je trouve la bonhomie et la simplicité des premiers âges. C'est ici que règnent une gaîté sans fard et le contentement au sein du travail; ici la santé, la paix et le simple nécessaire ne laissent point envier le luxe des cours et le tumulte des cités; ici la nature conserve son empire et ses droits, et ne permet point de rougir des nœuds qu'elle a formés; les noms sacrés de père, d'ami, d'époux et de frère s'y donnent et s'y reçoivent avec toute la naïveté du sentiment qu'ils expriment, et l'on y fait retentir à chaque instant au fond de mon cœur le cri touchant de l'humanité.

Tu conçois, mon fils, qu'en pensant ainsi il m'en coûte peu de me trouver exilé parmi ce peuple; je me rapproche de de lui avec joie, et sans crainte il se rapproche de moi. Ces

bonnes gens veulent bien me faire juge des différends qui surviennent au hameau; et, en respectant les droits de chacun d'entre eux, je fais en sorte que tous s'en retournent contents. Souvent moi-même je les rassemble pour être témoin de leurs jeux : dans des fêtes champêtres je donne un prix au vainqueur; j'établis des récompenses bien plus grandes encore pour le travail et pour la vertu; et quand je n'ai plus rien à leur donner, un seul mot de ma bouche semble leur valoir tous les honneurs du triomphe. Je lis dans leurs yeux, dans leurs gestes, dans tout leur maintien, combien ils y sont sensibles. Hélas! ils daignent me respecter pour moi-même; ils me font goûter cent fois le jour la douceur d'être aimé.

Juge, mon fils, par le plaisir que je prends à te parler d'eux, combien ils contribuent à ma félicité. Cependant ils ne la forment pas tout entière; et une des choses dont je jouis le plus, c'est le spectacle de la nature. Elle n'est pas dans ces contrées si inculte ni si privée d'attraits que tu la supposes; et dans les lieux mêmes les plus sauvages, la nature a pour un cœur tranquille des secrets que toute la richesse de l'art ne peut égaler. Lorsqu'au lever de l'aurore je me transporte sur nos montagnes, que je vois le ciel se teindre peu à peu des plus vives couleurs, un globe de feu paraître, s'élever, et par ses rayons naissants effacer les ombres des collines opposées; les neiges se fondre lentement, et former des ruisseaux qui coulent près de moi avec un agréable murmure; des fleurs champêtres mêler leurs douces odeurs à celles des plantes qui croissent dans les fentes des rochers; des gouttes de rosée briller sur ces fleurs, sur les buissons voisins, et sur les filaments légers qui voltigent alentour; les tranquilles zéphyrs se jouer entre les feuilles des faibles arbrisseaux, et en agiter mollement les branches : lorsque j'entends les oiseaux qui par un tendre gazouillement

saluent tous ensemble l'astre du jour et préludent à de nouveaux concerts : lorsque je vois des tourbillons de fumée qui s'élèvent des toits rustiques des bergers, et annoncent le retour du travail; le bûcheron qui, s'arrachant au repos, quitte sa chaumière pour s'enfoncer dans la forêt prochaine; les laboureurs qui se répandent dans les campagnes; les troupeaux qui sortent à pas lents des hameaux, et se dispersent sur le penchant des collines; toute la nature qui s'éveille, et, sans perdre encore une impression de fraîcheur, reprend une vigueur nouvelle : ah! quel enchantement j'éprouve! et quel ennemi de la Divinité pourrait résister à un spectacle si touchant!

Ravi par ces douces images, je me livre à la méditation la plus profonde; mon esprit s'agite, mes pensées se pressent, une sorte d'enthousiasme élève mon âme, j'entre dans les conseils du Très-Haut, je crois assister au moment de la création.

Rien n'existait encore que celui qui existe par lui-même. Il parle, l'univers est créé; le chaos se forme et va se débrouiller à l'instant; la lumière paraît, les éléments sont distingués, les astres brillent au firmament, la terre reçoit sa fécondité et sa parure, le monde s'anime et se peuple de mille êtres divers; chaque chose a ses lois, et le créateur imprime partout des caractères de sa sagesse et de sa liberté. Cependant la nature n'a point encore de maître; elle n'a point de centre commun qui lie les différentes parties qui la composent, et qui les ramène à leur véritable fin; elle a des richesses, et elles sont inutiles; elle est faite pour être vue, pour être sentie, et elle est aveugle, insensible, n'ayant personne qui puisse admirer ses dons, ni qui sache les employer; elle est muette, sans ministre et sans interprète qui puisse, en son nom, rendre gloire à celui qui la fait exister. Il lui faut un être qui soit placé entre Dieu et ses

ouvrages, qui réunisse en lui-même l'intelligence et la matière; qui par sa raison tienne à l'univers, et qui par son corps tienne à son auteur. Dieu le forme, cet être : l'homme, par son esprit et par son cœur, est créé à son image : l'homme existe pour lui, comme le monde que j'habite existe pour moi.

Mais parce que tout s'avilit par l'usage, et que nous cessons presque d'admirer et de sentir ce qui cesse d'être nouveau pour nous, pour ne pas éprouver cette impression de l'habitude qui me rendrait ingrat en me rendant insensible, je me mets un instant à la place du premier homme.

Quel spectacle pour lui, lorsqu'il vit pour la première fois l'astre éclatant qui préside au jour briller, s'avancer à pas de géant, s'élever au plus haut des cieux, descendre à l'autre hémisphère, et embraser le monde dans sa course : lorsqu'il vit les ténèbres bannir insensiblement la lumière pour l'inviter au repos, et lui ménager avant son sommeil l'admirable coup d'œil de cette superbe voûte où un nouvel astre et des étoiles sans nombre, semées sur un champ d'azur, trompèrent par une clarté douce et paisible les ombres de la nuit; lorsqu'il vit le soleil reparaître à son tour pour colorer, pour embellir sa demeure, pour échauffer, pour ranimer toute la nature; lorsque la terre couverte d'arbres, de fruits, de fleurs et de verdure, tenta ses goûts et ses désirs pour satisfaire ses premiers besoins; que les animaux, appelés devant lui, vinrent lui offrir leur industrie, leurs forces, leur lait et leurs toisons; qu'une compagne vertueuse et tendre se présenta pour charmer sa solitude, et le faire vivre d'une vie plus douce encore dans un autre lui-même; lorsque tout dans l'univers parut être formé pour lui, et concourir à sa félicité (rien ne la troublait alors, il n'était pas encore infidèle), ah! quelle admiration, quelle surprise ne dut-il pas éprouver! et quels

furent, dans ces premiers moments, ses ravissements et ses transports! Saisi moi-même de l'admiration la plus vive, transporté, hors de moi, je me lève, je m'écrie, je retombe prosterné, mes yeux se mouillent, mes mains s'entrelacent, mes paroles se confondent, et ma langue balbutie mon étonnement et les expressions de ma reconnaissance à celui qui a tout fait et m'a tout donné. Tel fut sans doute l'hommage du premier homme; et s'il naquit raisonnable et sensible, la religion naquit avec lui.

Mais où sont donc, me diras-tu, ces grands objets d'action de grâces et de surprise! Ils sont bientôt effacés par des objets tout contraires; et, si le monde moral devait avoir ses dérangements et ses désordres, pourquoi faut-il que le monde physique ait les siens?

« Pourquoi, par exemple, pourquoi ces montagnes » arides, environnées d'abîmes, et qui déparent toute la » nature? » Tu voudrais donc que la nature fût partout uniforme! Eh! ne vois-tu pas que tu perdrais dès lors toute la beauté des contrastes et tous les charmes de la variété? Que ferait-elle dans son uniformité constante et son exacte régularité que ressembler à l'art, et, après quelques moments de plaisir, t'ennuyer comme lui? Ah! mieux instruite de tes goûts que toi-même, elle fait régner jusque dans sa variété confuse et son désordre apparent une harmonie réelle et un ordre caché, dont les secrets rapports se font sentir à notre âme par le plus doux saisissement.

Aujourd'hui encore quel tableau magnifique m'ont laissé voir ses prétendus désordres! J'étais assis sur le sommet d'une des plus hautes montagnes : là, respirant un air plus pur, élevé au-dessus de toute affection basse et terrestre, dégagé en quelque sorte de la matière, et foulant aux pieds les passions humaines, je goûtais une volupté exempte de

soins et de remords, et je contemplais d'un œil serein le riche et vaste rideau qui s'offrait à ma vue. Tout-à-coup il s'élève un brouillard épais, des nuages se forment sous moi ; je les vois se condenser, s'obscurcir, et du milieu de la montagne s'étendre jusque sur les vallons ; des tourbillons rapides, roulant avec eux le soufre, le nitre et le salpêtre, se heurtent, se choquent et s'embrasent; de longs traits de feu sillonnent le fond obscur des nuages; le tonnerre gronde, les nues crèvent, et je vois la foudre remonter, redescendre en serpentant, entr'ouvrir à mes yeux des précipices, frapper les rochers, se briser en éclats, et se perdre dans les abîmes. Parmi ces objets que Dieu m'a paru grand! Ah! Valmont, témoin de ce spectacle, tu l'aurais toi-même adoré comme moi.

L'orage s'est dissipé, mon esprit a repris son premier calme, et une douce rêverie m'a conduit à des réflexions bien dignes de m'occuper. De l'élévation où j'étais, à l'abri des tempêtes, je jetais un regard sur la scène orageuse du monde; je considérais de loin, sans inquiétude et sans trouble, ce choc violent des intérêts et des passions des hommes, des fortunes mensongères qui creusent si souvent des abîmes sous leurs pas, ces fantômes de bonheur qu'un souffle renverse, ces grandeurs fragiles qu'un coup de foudre réduit en poussière, ce bruit de gloire et de renommée dont le vain son se perd dans les airs, et tout cet éclat trompeur du monde qui est bientôt effacé par la nuit des temps; j'envisageais ce que j'avais perdu, j'évaluais ce qui me reste, et j'étais trop heureux; car c'est ainsi que la nature, dans son spectacle varié à l'infini, offre partout des leçons, quand on la laisse parler et qu'on se plaît à l'entendre. Mais trop plein d'un sentiment qui ne cherche qu'à se répandre, je m'aperçois, cher Valmont, que je m'égare en conversant avec toi : revenons, et pardonne-moi mes écarts.

« Pourquoi des montagnes? » Mais, mon fils, pourquoi des minéraux, des métaux et des fossiles si utiles, si nécessaires à l'homme, et qui ne s'engendrent que dans leur sein? Pourquoi des neiges qui couvrent leur sommet, et qui, par une fonte douce et presque continuelle, entretiennent le cours des rivières et des fleuves? Pourquoi des fleuves qui arrosent, qui fertilisent nos champs, et qui prennent leur source au milieu d'elles? Pourquoi des vents qui renouvellent, qui purifient l'air, qui attiédissent les saisons brûlantes, qui dispersent au loin les nuages, et dont les montagnes dirigent en partie le cours, ménagent les effets et rompent la violence? Ainsi, par un accord merveilleux, tout concourt au bien général : ainsi tous les êtres qui composent l'univers tiennent ensemble par des rapports plus ou moins sensibles pour nous, et forment, pour la perfection du tout, une chaîne immense entre les mains du Créateur. Romps un seul anneau de cette vaste chaîne, et tu rompras l'harmonie du monde entier.

« Mais encore pourquoi des besoins dans l'homme? » Eh! pourquoi ces beaux nœuds qui nous lient les uns aux autres, qui nous tiennent dans une dépendance réciproque, et qui naissent de nos besoins? Pourquoi les douceurs de la société et ses avantages si précieux pour des esprits raisonnables et des âmes sensibles? Pourquoi des vertus sociales, ces belles et nobles vertus que nos besoins mutuels nous donnent lieu d'exercer? Pourquoi surtout les charmes de la bienfaisance, et les mérites d'un cœur reconnaissant? Pourquoi des besoins? dis-tu. Eh! pourquoi des plaisirs? c'est à tes besoins mêmes que tu les dois.

« Mais pourquoi donc de la douleur? » O mon fils! à ta douleur même reconnais la bonté de celui qui t'a formé. C'est elle qui, prompte à se répandre sur tous les organes de ton corps, t'avertit des dérangements qui y surviennent,

des dangers qui te menacent, et des précautions que tu dois prendre; c'est elle qui écarte loin de toi des maux bien plus grands que ceux que tu ressens, qui t'engage à les prévenir, ou qui te presse de les réparer.

« Mais enfin pourquoi des maux? pourquoi les maladies, les revers, l'indigence, et la mort? » Pourquoi des maux? Pour la juste punition du crime, et pour le triomphe de la vertu. Ce sont les épreuves qui font le mérite; ce sont les combats qui mènent à la victoire; c'est dans la force et dans la grandeur d'âme que la vertu prend sa source; et où serait l'âme forte et généreuse, s'il n'y avait rien dans ce monde à supporter ni à souffrir? Souviens-toi de cette pensée vraiment grande d'un ancien sage : « Le plus beau spectacle pour le ciel, et le plus digne de ses regards, c'est un juste aux prises avec l'adversité. »

Mais si les calamités donnent un nouveau lustre à la vertu, elles ne sont pas moins nécessaires pour le châtiment du vice. Tu demandes pourquoi des maux? Et pourquoi des coupables? Eh! quel est l'homme qui ne l'ait jamais été? Quel est l'heureux mortel si parfaitement innocent, en qui la souveraine justice n'ait rien à reprendre ni à punir?

Le dernier de tous les maux, et le pire aux yeux de bien des hommes, c'est la mort. Ah! elle est un mal sans doute pour celui qui n'a rien à espérer après cette vie; elle est un grand mal pour celui qui ne peut compter ses jours que par l'abus qu'il en fait; pour le méchant qui a commis le crime avec goût, avec réflexion, par habitude, et qui ne s'est point repenti : elle en est un pour celui dont la vie stérile et sans honneur n'a contribué en rien à la gloire de son Dieu, au bonheur de ses semblables, et qui meurt sans avoir vécu. Mais est-elle donc un mal pour celui à qui elle promet la jouissance du vrai bonheur;

pour l'homme vertueux et bienfaisant qui n'a pas reçu son âme en vain, dont presque tous les moments ont été marqués par le désir, par le soin de bien faire, et quelques-uns seulement par le regret d'avoir mal fait? Est-ce un mal pour le juste dont elle termine les combats, et dont elle couronne la victoire; pour celui qui, par une bonne vie, a appris à bien mourir? Ah! dès qu'il a fait tout le bien qu'il a pu, dès qu'il s'est repenti du peu de mal qui est échappé à sa faiblesse, il a assez vécu pour lui-même, et la mort est un gain pour lui.

Eh! qu'aura donc la mort de si terrible pour moi quand elle viendra terminer une vie que j'aurai tâché de rendre utile, et dont j'aurai pleuré les fautes et expié les erreurs? Plein de confiance en la bonté d'un Dieu qui, tout à la fois mon juge et mon père, m'aura aidé lui-même à satisfaire à sa justice, je mourrai regretté de mes concitoyens qui se souviendront de moi, de mes ennemis peut-être qui ne verront plus rien dans leur prétendu rival dont ils puissent être jaloux, et qui avoueront qu'il n'a pas dépendu de lui qu'ils ne fussent plus heureux : je mourrai regretté de vous, mes chers enfants, de vous, ma plus douce joie et le seul bien que je puisse quitter avec peine. Vous recueillerez mes cendres; vous mettrez votre offrande sur le tombeau qui les renfermera, et vous l'arroserez de vos larmes. Ainsi, Valmont, la vie n'est point un fardeau lorsqu'elle mène à une bonne mort; la mort n'est point un mal lorsqu'elle conduit à une vie meilleure.

J'en ai dit assez pour t'éclairer. Lis sans prévention, sans passion, ce que ma tendresse pour toi m'a dicté, et tu n'auras pas de peine à être d'accord avec moi. J'ai pris en main la cause de Dieu même que tu semblais attaquer; il n'en a pas coûté à mon cœur pour le défendre; en coûterait-il au tien pour se rendre?

Et comment oserais-tu encore te refuser à l'auteur de ton être et censurer ses ouvrages? Es-tu donc élevé assez haut dans la nature pour la voir tout entière? Tu n'aperçois qu'un coin du tableau : mais du moins, par la sagesse qui éclate dans tout ce qui est soumis à tes lumières, juge de celle qui est cachée dans les choses mêmes sur lesquelles ta faible vue ne peut s'étendre. Il est certain que l'ordre se manifeste jusque dans les moindres ouvrages du Créateur; et dès que nous pouvons en saisir l'ensemble, nous n'y découvrons qu'harmonie et que perfection; il n'est pas certain que ce que tu regardes comme un désordre en soit un. Que dis-je? plus nos découvertes s'augmentent, plus nous voyons régner la sagesse où d'abord nous avions peine à la reconnaître, et nous sommes bientôt forcés de convenir que ce qui nous paraissait un mal est en effet la source des plus grands biens. Qu'il te suffise donc, après des épreuves si constantes, d'admirer ce que tu vois, et d'adorer ce que tu ne peux comprendre.

Apprends aussi, mon fils, à sentir le prix de la religion. Elle agrandit nos espérances et nos vues; elle répond à nos plaintes; elle lève une partie du voile qui est étendu sur tout ce qui nous environne; elle apaise les troubles et les craintes qui s'élèvent au fond de notre cœur; elle adoucit nos peines, épure nos plaisirs, donne une nouvelle vie à tous les êtres, nous rend plus chère notre propre existence, nous rend plus aimables tous les ouvrages du Créateur, et embellit à nos yeux l'univers. La nature est morte aux yeux de quiconque n'y voit pas Dieu. Sans la religion, nous oublions tous les biens que Dieu nous a faits pour ne penser qu'aux maux que la nécessité des choses entraîne : nous ne voyons de la nature que ses prétendues imperfections; des hommes, que leurs vices; de nous-mêmes, que nos contradictions et nos malheurs : la religion nous réconcilie avec

Dieu, les hommes, la nature et nous-mêmes. Sans la religion, nous ne trouvons partout qu'obscurité et que ténèbres; et, ce qu'il y a de plus triste encore, nous aimons l'aveuglement où nous sommes plongés : par ses rayons bienfaisants tout redevient sensible, tout s'éclaircit et se colore; le nuage sombre qui nous dérobait la lumière se replie par degrés, et la nuit la plus profonde fait place au plus beau jour. C'est la religion enfin qui nous enseigne à tirer parti de toutes les situations de la vie, et qui nous démontre dans la pratique cette vérité, que l'on avoue bien quelquefois, mais que l'on ne goûte point sans elle : *La vertu seule fait le vrai bonheur.*

Adieu, mon fils; garde ton cœur exempt de tout penchant déréglé; que tes mœurs soient pures; sois toujours vertueux, et la religion te sera toujours chère; et tu te souviendras toujours avec plaisir qu'il y a un Dieu.

LETTRES VIIIe, IXe, X^e.

La comtesse de Valmont exprime à son beau-père la douleur que lui font éprouver l'impiété croissante de son mari, son amitié de plus en plus intime avec Lausane, et l'indifférence glaciale avec laquelle il la traite depuis quelque temps. — Le marquis cherche à consoler Emilie, à la rendre patiente et prudente dans ces tristes circonstances. Puis, après lui avoir donné de sages conseils sur l'éducation de l'enfant dont le ciel va bientôt la rendre mère, il lui recommande instamment d'appeler à son aide la religion, et termine ainsi :

Quoi! la religion! est-ce bien à un enfant qu'on doit en parler? » Tel sera le langage d'un philosophe, depuis que la philosophie est si peu d'accord avec la raison. Mais ce ne sera pas celui d'Emilie, chrétienne et raisonnable. Oui, sans doute, Dieu est un objet qu'on peut et qu'on doit proposer à un enfant. Ton fils aura vu un tableau mouvant, une statue, un livre; il aura appris, et tu l'en auras convaincu sans peine, que ces choses ne se sont pas faites d'elles-mêmes, et qu'elles n'existent ni ne se perpétuent pas sans cause; il verra ta pendule, il regardera tourner l'aiguille des secondes et celle des minutes; il verra ta montre, il la verra indiquer régulièrement les heures; tu l'ouvriras devant lui, et il en examinera les roues, le mouvement et les ressorts. Pour peu que tu ménages sa curiosité, il te demandera

bientôt qui l'a faite : il te sera facile de lui en indiquer l'auteur; il la verra s'arrêter; il verra le tableau mouvant, ou toute autre machine se détraquer, se briser; il saura afin que nos ouvrages, si parfaits qu'ils soient, ont besoin d'être entretenus ou réparés par une main semblable à celle qui les a formés. Prends-le dans cet instant, ma fille, et parle à ses yeux, à son esprit et à son cœur; devance pour lui l'aurore, et promets-lui le plus beau de tous les spectacles : plus tu le lui auras fait espérer longtemps, plus il sera porté à l'admirer. Mène-le, dans une belle nuit d'été, sur un riant coteau, d'où la vue s'étende au loin et soit bornée par un horizon à souhait pour le plaisir des yeux; que le ciel soit parsemé d'étoiles qui brillent et étincellent de tous les feux; que l'astre qui préside à la nuit, paraissant dans tout son éclat, réfléchisse sur la surface des ondes son image tremblante et son globe argenté; qu'il répande sur la nature qui sommeille une douce et paisible lumière; qu'il achève tranquillement sa course, et, s'inclinant vers toi, se perde dans la forêt prochaine; que tous les astres pâlissent et s'effacent par degrés; qu'un faible crépuscule devance l'aurore et fasse voir les plaines, les fleuves, les bois et les hameaux teints d'une couleur grisâtre où semblent se confondre le jour qui va paraître et les ombres qui fuient; qu'enfin toute la nature s'éclaire, que les couleurs se raniment, que le ciel rougisse, que l'horizon soit en feu, que le soleil brille et mette en mouvement toute la nature.

Ton fils n'aura admiré encore que les ouvrages des hommes. Eh! que sont-ils au prix de celui-là? Dès que tu le verras frappé d'un spectacle si nouveau pour lui, et tout surpris de ces grandeurs, de ces magnificences, de ces merveilles, fais qu'il puisse te dire comme autrefois les Israélites en considérant la manne descendue du ciel : *Qu'est-ce que cela?* et tu lui répondras : Mon fils, c'est l'ouvrage de celui qui t'a formé; son pouvoir, sa sagesse, sa bonté surpassent la bonté,

la sagesse et le pouvoir des hommes, autant que ces objets que tu vois surpassent en grandeur, en utilité et en magnicence ma pendule et mon tableau mouvant; tes jouets se rompent, se cassent, et font place à d'autres : ce monde, toujours conservé, toujours renouvelé, subsistera aussi longtemps que l'ordonnera celui qui l'a fait exister. Cet être est comme ton âme, qui pense, qui raisonne, et que tu ne vois pas : ton âme ne devient sensible que par ses œuvres; il ne s'aperçoit de même et ne devient sensible que par ses ouvrages. Cet être est celui que nous nommons *Dieu*, le plus grand de tous les êtres, et dont tu ne me vois prononcer le nom qu'avec le plus profond respect; celui qui est la cause de tout; celui, encore une fois, qui t'a formé toi-même. Oui, mon fils, je t'ai porté dans mon sein, mais je ne t'ai pas fait; je ne connais pas même toutes les parties intérieures de ton corps, ni ce qui entretient en lui la chaleur et la vie. Dieu seul, ce grand être, l'auteur de tout ce que tu vois, t'a tout donné : ton existence, le premier de tous ses dons; ce soleil, pour qu'il t'éclaire; cette terre, pour qu'elle te porte et te nourrisse; ces eaux, pour qu'elles te désaltèrent; ces troupeaux, pour qu'ils te revêtent de leurs toisons; et pour prix de sa bonté il demande seulement que tu l'aimes. Ainsi, sur un ton plus élevé, intruisait ses fils la la généreuse mère des Machabées; aussi a-t-elle fait des héros de ceux qui n'étaient encore que de tendres enfants. Dieu même, qui l'aidait sans doute à se faire entendre comme l'auteur de la nature et de la grâce, te fera entendre de ton fils, en lui rendant tous les jours tes leçons plus sensibles, à à mesure que tu prendras soin de les lui répéter.

Eh! ma fille, on te permettrait sans doute de parler à ton fils de son père, s'il était loin de lui; de son roi, qu'il n'aurait point vu; de sa patrie, qu'il n'entreverrait que faiblement, et de former en lui de bonne heure le cœur d'un

fils, d'un citoyen, d'un Français : ne sera-ce que son Dieu et sa religion que l'on exigera que tu lui laisses oublier!

Sur la religion cependant, permets, chère Emilie, que je suspende pour un temps les avis qui me restent à te donner. La nécessité où je suis d'éclairer ton mari me fournira à ce sujet des réflexions qui pourront entrer pour quelque chose dans ton plan d'éducation.

LETTRE XIe.

Emilie remercie affectueusement son beau-père, puis elle lui raconte ce qu'elle a pensé elle-même et ce qu'elle a dit à son mari par rapport à cette vérité consolante : *Il faut prier, une Providence veille sur nous.*

. . . . . .

. . . . . .

Oui, dit-elle, Dieu est grand sans doute; mais dérogera-t-il de sa grandeur en s'occupant des êtres qu'il a formés? sera-t il moins l'Etre suprême qu'il ne l'était en me créant? Depuis quand une bonté constante et sage avilit-elle sa majesté? Ce Dieu si grand peut-il ne pas m'entendre? et, s'il m'entend, peut-il être insensible à mes gémissements? Que dis-je? n'est-ce pas lui qui les forme en moi? D'où me vient ce sentiment si prompt, qui au moindre péril me fait lever les yeux vers le ciel, et invoquer un Etre tout-puissant qui préside à mes jours? d'où vient-il, si ce n'est de l'auteur même de la nature! Ce cri, qui s'élève en nous presqu'en dépit de nous-mêmes, l'incrédulité ne peut l'étouffer entièrement; et combien n'est-il pas de moments dans la vie où il y revient malgré elle! Si Dieu n'agit que par des lois absolues et universelles, si tout tient à un destin inévitable

et à un enchaînement de causes devenu nécessaire, pourquoi ce concours admirable de tous les hommes, qui, sans aucun pacte entre eux, et par un instinct purement naturel, dans tous les temps, dans tous les lieux, s'accordent à solliciter le secours d'en haut? Ah! mon père, la prière n'est-elle pas un hommage que l'univers entier rend à la vigilance et aux soins particuliers de la Providence?

Il ne faut en effet qu'un peu d'attention sur nous-mêmes pour connaître combien elle veille sur chacun de nous. Aussi le premier châtiment de ceux qui la combattent est, au milieu de leurs peines, d'oublier qu'elle existe. Que ceux-là donc qui s'imaginent n'en avoir rien reçu se croient en droit de n'en rien attendre : pour moi, je lui dois trop pour refuser un seul instant de me reposer sur elle.

« La Providence, disent-ils, se borne à présider au tout. » Mais ce tout, quel qu'il soit, n'en fais-je pas partie? Et que deviendrait l'ensemble, s'il fallait négliger les parties qui le composent? En coûterai-je trop à celui dont l'œil mesure tous les espaces, dont la main puissante imprime le mouvement à tous les êtres, et le reproduit à chaque instant, de veiller sur moi comme sur le monde entier? Et craint-on que ce soin bienfaisant n'excède ses forces, et ne partage son attention?

« Mais ce serait soumettre ses lois à des exceptions, à des variations perpétuelles. » Grands philosophes! votre sagesse va donc circonscrire celle de l'Etre suprême et régler son pouvoir? O hommes! mesurerez-vous toujours les opérations et les vues de l'Etre infini sur votre impuissance et sur la faiblesse de vos lumières? Vous faites de la divinité un Dieu sourd, aveugle, indolent; vous en faites ou un être insensible, ou un être impuissant comme vous, et vous prétendez encore honorer sa grandeur!

Mon père, disons-le avec vérité : ils éloignent d'eux le

plus qu'ils peuvent un Dieu dont la seule idée les importune; et ils ne le dispensent si volontiers de ses soins que pour qu'il daigne à son tour les dispenser de leur obéissance. Mais, en attendant qu'ils éclaircissent leurs doutes et qu'ils abjurent leurs erreurs, ils ôtent à la vertu son appui le plus solide, au vice son frein le plus puissant, au malheureux sa consolation la plus réelle; ils ébranlent la foi des peuples, qui repose sur le sentiment universel et les saintes notions de la Providence; ils énervent toute la force des conventions, et ils renversent les fondements de la société tout entière.

Ah! que l'Evangile, dans sa noble simplicité, m'instruit bien mieux que tout leur savoir! qu'en sortant d'avec eux j'ouvre ce divin livre avec joie! qu'un seul mot de la souveraine sagesse en dit bien plus à ma raison et à mon cœur que les vains discours de ces sages du monde! et qu'il m'est doux d'apprendre d'elle, « qu'elle dirige tous les » événements; qu'elle fait sortir du mal même le bien de » ceux qui lui sont chers; qu'elle m'accompagne dans les » tribulations; qu'elle ne souffrira point que je sois tentée au- » dessus de mes forces; et qu'un seul cheveu ne peut tomber » de ma tête sans qu'elle le permette! » Ainsi éclairée de ses précieuses lumières, je la bénis de tous les biens que je tiens d'elle, je l'adore dans toutes les épreuves qu'elle me fait subir, et je suis assurée que, tant que je lui serai soumise, elle fera tourner à mon avantage ce qui y paraissait le plus contraire.

C'est là ce qui soutient mon espoir. Je ne cesse d'ailleurs, en priant pour moi-même, de prier pour Valmont; et comme je sais au nom de qui je prie et sur quelles promesses je me fonde, je suis bien éloignée de désespérer de son retour. Cependant rien ne me l'annonce encore; à mon égard il est toujours plus froid! . . . . . .

. . . . . .

Puisse l'enfant que je porte en mon sein recueillir le fruit de vos sages leçons! Après m'avoir appris à former son corps et son esprit, apprenez-moi surtout à former son cœur. Mon père, il vous devra bien plus qu'à moi, puisque, s'il me doit la vie, il vous sera redevable du bonheur de bien vivre.

LETTRE XIIe.

LE MARQUIS DE VALMONT A LA COMTESSE.

Je te félicite, ma chère Emilie, des ressources que tu puises dans la foi, et de la sagesse des réflexions par lesquelles tu sais te prémunir contre les vains sophismes de l'irréligion. A ton tour, félicite-moi, ma fille : j'ai fait plus, j'ai trouvé un instituteur pour tes enfants; je ne vais te répéter que les leçons de l'expérience. Eh! que celui dont je les tiens me les a rendues douces et persuasives! Ecoute mon histoire; puisse-t-elle, ma chère Emilie, t'intéresser comme moi!

Toujours ami de la nature, j'avais choisi un jour serein pour aller seul, en méditant sur ses charmes, m'enfoncer dans la forêt prochaine. Je suivis, pour y arriver, les rives fleuries d'un ruisseau qui m'y conduisit en serpentant. Déjà le gazouillement de ses eaux, la verdure et la fraîcheur qui régnaient sur ses bords, avaient comme enchanté mon esprit et mes sens; mais à l'entrée de la forêt j'éprouvai une émotion plus vive encore, et un sentiment plus profond. Le silence et l'obscurité des bois; des sapins dont la tige rougeâtre s'élançait vers le ciel; des chênes antiques qui, de leur tête altière, semblaient toucher les nues; des troncs

d'arbres que la hache avait respectés, mais qui, dépouillés de leurs branches, avaient cédé à l'effort des temps, et menaçaient la terre de leur chute; des routes tortueuses à travers des buissons épais que d'autres arbres plus élevés couvraient de leur ombre : tous ces objets réunis m'imprimaient un saisissement secret, une je ne sais quelle horreur qui avait cependant pour moi quelque chose d'admirable et de divin. Il me semblait, au milieu de ce silence et dans cette forêt sombre, que la majesté du Très-Haut, que le Dieu de la nature parlait d'une voix plus forte et plus touchante à mon cœur. Je m'assis pour me recueillir tout entier et me livrer sans réserve à un sentiment si délicieux. J'en jouissais, lorsque tout-à-coup le bruit des feuilles dans les buissons voisins suspendit malgré moi le cours de mes réflexions, et me força de tourner la tête. J'aperçus un homme à peu près de mon âge, mais qui n'avait rien perdu des grâces de la jeunesse et de la vigueur de l'âge mûr. Sans être grand, il avait un port noble; son maintien était assuré; la sérénité brillait sur son front; la majesté et la bienfaisance étaient peintes dans ses regards; des cheveux blancs ornaient sa tête. Il tenait un livre à demi fermé entre les mains : c'étaient les Aventures de Télémaque : et il souriait agréablement aux douces idées que les conseils de la sagesse et les images de la vertu avaient fait naître en lui. Il suivait une route étroite, et s'avançait vers moi. Je me levai pour aller à sa rencontre : il m'aperçut à son tour, et sa surprise parut égale à la mienne. Un penchant réciproque nous portait l'un vers l'autre; l'abord fut également facile des deux parts; et à peine eut-il parlé que je le reconnus pour le comte de Veymur, qui avait fait sous moi plusieurs campagnes avec toute l'intelligence et la bravoure d'un officier digne des plus grandes récompenses. Il vivait retiré avec toute sa famille dans un petit bien où, n'ayant pour société que son frère, sa sœur, sa

femme et ses enfants, il ignorait ma disgrâce et mon exil, comme j'ignorais sa retraite. Nous eûmes bientôt renouvelé notre ancienne connaissance; il me fit promettre que dès le lendemain j'irais le voir dans ce qu'il appelait son ermitage.

Quel enchantement pour moi lorsque je me trouvai au sein d'une famille où tout respirait l'honnêteté, la candeur, l'innocence et la paix! Là je vis réunies des mœurs simples et des manières prévenantes, la politesse et la franchise, la décence et les agréments, le travail et les doux plaisirs, la sagesse et la liberté. Madame de Veymur me reçut avec cet air ouvert et engageant qui tient un juste milieu entre la politesse froide et réservée dont on use envers de nouvelles connaissances, et cet accueil trop aisé qui ne sied bien qu'avec d'anciens amis. Une physionomie heureuse, qui porte l'empreinte de la vertu; un caractère de douceur répandu sur tous ses traits; quelque chose de vif et d'animé qui le fait ressortir davantage; ce ton de noblesse et de grandeur qui, dans sa simplicité même, annonce l'élévation de l'âme plus encore que celle du rang ou de la naissance; des qualités solides ornées de ces agréments dont le charme est bien plus vrai que celui de la beauté, et subsiste quand elle s'efface; des connaissances sans un air d'érudition; de l'expression sans jargon, sans emphase, telle qu'est l'expression de la nature; de l'esprit sans paraître le savoir, et moins encore d'esprit que de raison : voilà, ma fille, ce que je remarquai dans madame de Veymur.

Voici, dit le comte en me la présentant, celle qui fait le charme de ma vie : puissent ses entretiens et les miens soulager les ennuis de la vôtre, ou en augmenter les douceurs! Voici mes filles chéries, ajouta-t-il; le ciel, qui m'avait accordé un fils, me l'a enlevé presque aussitôt :

vous verrez dans peu le reste de ma famille. Ses filles m'enchantèrent presque autant que leur mère. La décence et la simplicité de leur parure; la modestie de leur maintien; l'ingénuité qui régnait dans leurs discours, et qui y assaisonnait la raison; leur accord, leur union entre elles; leur activité, leur empressement à voler au moindre signe, à prévenir les volontés de ceux qui paraissaient en quelque sorte n'avoir d'autre volonté que la leur; leur application constante à des soins ou à des travaux faits pour leur âge et pour leur sexe, et qui annonçaient déjà pour l'avenir des mères de famille dignes de remplacer la leur, si malheureusement elles venaient à la perdre; quelques talents agréables, destinés à remplir le vide des occupations sérieuses par un délassement honnête, et propres à faire l'amusement de ceux qui les environnaient.

Les domestiques eux-mêmes, en petit nombre, mais paraissant n'avoir en commun qu'une seule volonté, qui était celle de leurs maîtres; leurs enfants plutôt que leurs serviteurs, s'aimant, se secourant entre eux comme des frères; prouvant d'ailleurs par l'ancienneté de leurs services la sagesse et la bonté de ceux auxquels ils obéissaient; dans toute la maison, un fonds d'économie et un air d'abondance; une police sage et bien entendue, qui ne se contentait pas de corriger les abus, mais qui avait pour objet de les prévenir; un esprit d'ordre, bien plus agréable et plus satisfaisant que celui du luxe et de la profusion; du goût à la place des modes et de l'ostentation. Non, je ne voyais rien qui ne me donnât la plus haute idée du maître dont toutes ces choses étaient l'ouvrage. C'est un homme sage, me disais-je, qui préside ici; il n'a pas besoin de sortir de chez lui pour trouver le bonheur, qu'il eût cherché en vain dans un monde étranger.

Son frère, sa sœur, qui demeurent avec lui, survinrent à

l'instant; et dans tous les yeux, sur tous les visages, je lisais un air de contentement, et des sentiments de respect et de tendresse qui servaient à m'en inspirer à moi-même, et qui seuls eussent bien suffi, ce me semble, pour faire l'éloge de la vertu du comte, comme ils en font déjà la récompense. Heureux temps où le monde était encore dans son enfance! tels étaient les modèles que vous présentiez à la terre, et qu'elle a trop promptement oubliés! tels étaient ces dignes et vertueux patriarches, qu'on ne peut comparer à nos mœurs sans regret, sans indignation et sans douleur.

Ici, ma fille, commence l'histoire de M. de Veymur et celle de sa première éducation. Je crois, par l'intérêt que j'y ai pris et par l'attention que j'y ai donnée, pouvoir te la rendre presque littéralement. au moins puis-je me promettre de ne pas en altérer la substance.

Ma mère, dit-il, persuadée que la dépravation de l'homme, dans ses premières années, est bien plus une pente secrète et une trop grande facilité pour le mal qu'elle n'est déjà le mal même; que le sang, que le tempérament tout seuls ne font point nos mœurs et ne décident point de nos vertus; qu'il n'y a pas de caractère si lent ou si vif, si sensible ou si froid, qui ne soit susceptible du bien ou du mal, selon l'usage qu'on en sait faire et le pli qu'on sait lui donner; qu'il n'y a point en nous de vice dont on ne puisse dire pourquoi et comment il y est entré; et qu'enfin les moindres choses influent sur les plus grandes; ma mère se fit une loi de ne rien mettre sous nos yeux et de ne rien offrir à nos premiers regards qui pût nous faire prendre une impression dangereuse. Nos jouets étaient simples, nos vêtements propres, mais sans être recherchés; nos moindres meubles et nos ustensiles tous ordinaires. Si quelquefois, et toujours en sa présence, nous nous trouvions mêlés avec

d'autres enfants, elle voulait que, sans distinction, sans choix, ils fissent usage des nôtres, et que nous fissions usage des leurs : habitude heureuse qui ne répugne point à l'enfance, et qu'elle ne commence à perdre que lorsqu'on est assez vain ou assez maladroit pour lui faire envisager avant le temps des prérogatives et des différences! Par là elle prétendait déjà, en nous élevant dans le sein de l'égalité, empêcher de naître les germes funestes de l'orgueil, de l'envie, de l'esprit d'intérêt et de propriété, de l'amour vil et borné de ce *moi* qui se concentre au fond de notre cœur, ramène tout à soi, veut dominer sur tout, et voudrait tout envahir. Elle mettait à la place les premiers sentiments de l'humanité, et une bienveillance universelle.

De tous les soins qui nous concernaient, elle ne laissait aux autres que ceux qu'elle ne pouvait prendre elle-même. Quelques domestiques, ceux seulement dont elle ne pouvait se passer, semblaient nous aider plutôt que nous servir; ils nous donnaient le nécessaire comme en nous obligeant et par bonté, et avaient ordre de se refuser à nos caprices. Nous en avions peu, parce qu'on ne s'était pas mis en peine de les satisfaire, qu'on n'avait pas laissé prendre à nos prières l'air d'un commandement, que nos cris eussent été perdus s'ils ne nous eussent été arrachés par la douleur, et que nos pleurs ne paraissaient attendrir qu'autant qu'on nous voyait souffrir. Ainsi se formait en nous une disposition prochaine à la fermeté et à l'égalité d'âme, par le retranchement de tout désir superflu, ou par l'habitude de les vaincre.

Ce petit nombre de domestiques qui nous environnaient, pleins de vénération pour leur maîtresse, prenaient sans effort le ton de la sagesse et de la raison qu'elle nous inspirait; et il n'y en avait aucun parmi eux dont elle ne voulût être sûre comme d'elle-même : d'ailleurs sa délicatesse

extrême sur l'éducation de ses enfants leur imposait : et comme mon père prenait aussi toutes les impressions que son épouse lui donnait, ils n'avaient besoin, pour bien faire, que de se conformer à la conduite de leurs maîtres. Sans cesse ma mère les observait, sans cesse elle s'observait elle-même. Elle n'ignorait pas combien l'œil de l'enfant est attaché sur ceux qui le gouvernent; combien, naturellement imitateur, il observe leurs moindres actions pour agir d'après le modèle qu'on lui présente; avec quel soin il étudie leurs affections et leur langage pour se passionner d'après eux, pour aimer et pour haïr à leur exemple; mais surtout elle savait avec quelle finesse il épie leurs moindres défauts; avec quelle sagacité, quelle justesse il saisit leur faible, pour s'en faire une excuse à lui-même, ou une dispense de respect et de confiance envers ceux qui le lui laissent apercevoir. Aussi, d'après ces lumières, elle portait jusqu'au scrupule l'attention qu'elle prenait à surmonter devant nous ses moindres faiblesses, afin de ne rien perdre sur notre esprit de tout le crédit qu'elle voulait y conserver. Naturellement vive, elle se contraignait jusqu'à ne laisser paraître aucun signe d'altération sur son visage et d'impatience dans ses discours. Elle avait pour principe de ne jamais reprendre dans le moment où elle se sentait trop affectée de ce que nous avions fait de mal; et elle aimait mieux mettre quelque intervalle entre la faute et la réprimande que de s'exposer, par trop d'empressement, à nous donner lieu de croire qu'elle ne nous reprenait que par passion ou par humeur. Nous étions en effet si convaincus que la raison seule s'exprimait par sa bouche, et que notre véritable intérêt était le seul motif qui la faisait parler, que, bien loin de nous aigrir de ses reproches, nous lui en savions gré, et nous étions les premiers à rougir devant elle de ce qui nous les avait attirés. Souvent elle nous faisait faire le reproche

par d'autres que par elle, afin de nous accoutumer à aimer la vérité, de quelque part qu'elle nous vînt; elle avait soin alors de nous faire regarder comme un service important l'avis qu'on voulait bien nous donner. Mais autant elle s'intéressait à ce qu'on nous reprît avec bonté, et à ce que l'on mortifiât nos fantaisies, autant s'opposait-elle en secret à ce qu'on nous contrariât dans ce qui était raisonnable, pour ne pas nous donner l'exemple contagieux des fantaisies des autres, et ne pas altérer le caractère de douceur et de bonté qu'elle voulait former en nous.

Avant que de rien commander, elle observait attentivement si elle ne pouvait pas nous le suggérer; elle se conduisait de manière que nous paraissions nous y porter comme de nous-mêmes : elle faisait si bien, que ce qui lui plaisait nous plaisait aussi, que ce qu'elle voulait nous le voulions comme elle, et que nous faisions sa volonté en croyant ne faire que la nôtre. Si cependant la chose devait être pénible, si elle avait besoin d'être commandée, elle commençait par essayer nos forces, pour ne pas compromettre son autorité. Aussi ne fit-elle jamais un commandement inutile; et lorsqu'enfin elle venait à donner un ordre, ou à faire une défense, elle ne les révoquait sous aucun prétexte, tant que les circonstances étaient les mêmes, pour ne pas se montrer faible, ou ne pas paraître déraisonnable.

Mais ce que j'admire le plus, c'est qu'elle avait établi son empire et tout le système de notre éducation sur notre respect et notre confiance envers elle, sur notre amour et la crainte extrême que nous avions de lui déplaire, sur une certaine honte du mal et une sorte de respect pour nous-mêmes.

Le respect pour elle, ma mère nous l'avait inspiré par sa fermeté, par ses vertus, et par le ton de raison et de

sagesse qu'elle portait dans toute sa conduite. La confiance, elle nous l'avait donnée par la persuasion où elle nous mettait qu'elle ne faisait rien et n'exigeait rien de nous qui ne fût pour notre bonheur : par là même elle nous avait amenés au point de lui confier nos secrets, de lui exposer nos désirs, de lui révéler nos fautes, et de nous faire convenir intérieurement que nous remportions toujours quelque avantage de notre sincérité. L'amour, elle nous l'avait imprimé par celui qu'elle nous témoignait. Notre crainte de lui déplaire venait de la même source. Et qu'elle savait bien en tirer parti! Un air froid de sa part, une apparence de mécontentement, nous glaçaient ou nous faisaient trembler : s'ils eussent été soutenus, il n'y a rien que nous n'eussions fait pour les vaincre.

La honte du mal, elle l'avait fait naître de l'idée du mal même. Sans nous faire de longs discours moraux, elle avait éveillé dans notre âme un sentiment exquis, et une très grande délicatesse sur tout ce qui s'offrait à nous sous cette idée, qu'elle nous montrait sans cesse environnée de confusion et d'horreur. Elle nous apprenait à haïr le péché plus que la mort; elle nous avait tout dit quand elle avait dit, *cela est mal.*

Le respect pour nous-mêmes, elle nous y avait portés par la haute idée qu'elle nous avait fait prendre de notre nature, de notre âme, de notre raison, de ce que Dieu avait fait en nous et pour nous. *Etre né raisonnable,* disait-elle quelquefois, *et agir ainsi!* Souvent elle nous comparait à nous-mêmes : « Je suis contente, mon fils, me disait-elle un jour : » voilà le point où vous étiez il y a tel temps, voilà celui où » vous êtes arrivé; vous avez crû de tant de degrés en » mérite et en sagesse : je compte que vous serez dans un » an encore une fois meilleur que vous n'êtes. »

Mais surtout elle animait, elle vivifiait toutes ses instruc-

tions par l'esprit de cette religion sainte qu'elle se plaisait à nous faire connaître; elle rendait pratiques toutes les leçons qu'elle nous en donnait ; elle nous accoutumait à tirer de ses dogmes les plus grandes leçons pour les mœurs; elle nous environnait sans cesse de la majesté de l'Etre suprême, et nous faisait voir Dieu partout, plus soigneusement que les nourrices et la plupart des mères ne font voir partout à leurs enfants des spectres et des lutins. En nous inculquant les vérités du christianisme, elle ne souffrait pas, entre les principes et la conduite, la plus légère contradiction. Elle nous répétait souvent ces importantes vérités, que, sans la religion, la probité n'est qu'un fantôme; qu'elle est seulement en proportion avec notre intérêt, et n'attend que l'occasion pour se dédire : que, d'un autre côté aussi, avec une religion mal entendue on a moins de lumières que de préjugés, et qu'il reste alors moins de motifs pour s'éloigner du vice que d'illusions et de prétextes pour s'en rapprocher.

Elle ne négligeait pas cependant de joindre à l'idée du devoir tout ce qui pouvait le rendre agréable et nous passionner pour lui; mais jamais elle n'empruntait, pour y réussir, les ressorts dangereux de la vanité, de l'envie, de la gourmandise, d'une crainte basse et servile, de toutes ces passions funestes dont on ne corrige l'une qu'en nourrissant l'autre, et qui ne préviennent un petit défaut que pour nous donner un grand vice. Elle était d'ailleurs très indulgente sur ce qui ne provenait que de l'âge, et n'eût puni dans nous que l'entêtement et la mauvaise volonté. Si absolument il fallait punir, elle allait à la source du mal; elle l'arrêtait dans son commencement pour en empêcher les progrès; elle punissait d'abord, pour ne pas avoir un jour à punir avec trop de rigueur. Si un air de mécontentement de sa part, si de la nôtre le sentiment ne suffisait pas, elle nous traitait

alors comme des malades dans l'accès de la fièvre et du délire; elle nous éloignait de sa table; elle nous envoyait coucher; elle venait ensuite nous veiller elle-même et nous réduisait à l'ennui de ne pouvoir rien faire, et au déplaisir d'être traités comme quelqu'un qui a perdu la santé ou qui a laissé aliéner sa raison.

Nous avions passé nos premières années loin de la contagion des vices, loin des erreurs, que ma mère craignait également; nous voyions peu d'étrangers, et, par son exemple, elle apprenait à ceux que nous étions forcés de voir à respecter notre enfance. Enfin l'âge était venu pour moi où elle avait besoin d'un appui sur lequel elle pût se reposer à mon égard de ce qu'elle ne pouvait pas faire par ses propres soins. Elle devait toujours être la gouvernante de sa fille; mais il me fallait un gouverneur, et mon père ne pouvait m'en servir.

Elle n'ignorait pas qu'un tel homme ne se paie point; mais elle savait aussi qu'il y a des hommes qui, avec beaucoup de mérite et de sentiments, n'ont point de fortune, et n'en sont quelquefois que plus propres à conduire d'autres hommes; qu'en partageant avec l'un d'eux la fortune de son mari, elle faisait celle de son fils; qu'il s'agissait moins de se dépouiller pour enrichir un tel maître, que de mettre en commun avec lui les agréments d'une société honnête, et de l'honorer assez pour qu'il fût digne lui-même d'honorer son élève. Elle avait toujours été indignée de cette bassesse de sentiments qui fait qu'un gouverneur vend ses soins et des parents les achètent; elle n'était pas étonnée que l'on marchandât si honteusement ce que l'un veut bien mettre à prix, et ce que l'autre croit payer par un salaire.

Mais comment trouver cette âme noble et désintéressée, la seule qui lui convînt? Il ne fallait qu'en avoir une soi-même : les belles âmes se connaissent et s'attirent aisément. Ma

mère rencontra dans M. d'Orval un ami tel qu'elle le désirait. Je ne changeai point de façon de penser et d'agir entre ses mains; les principes de l'un et de l'autre étaient les mêmes; leur concert entre eux était parfait; leur autorité n'en faisait qu'une. Je ne m'aperçus que j'avais un maître de plus qu'aux nouvelles douceurs que sa société me procurait, et aux connaissances plus étendues dont il me donnait le goût en même temps qu'il me les faisait acquérir.

Aujourd'hui je ne t'en dirai pas davantage; puisse la tendresse du père te consoler un peu de ce que le fils semble te dérober de la sienne avec tant d'injustice!

LETTRES XIIIe, XIVe, XVe.

Emilie rend compte au marquis d'une scène douloureuse où Lausane a mis tout en œuvre pour la détacher de son mari, en représentant celui-ci comme un homme sans foi, sans mœurs, sans la moindre affection pour elle, etc. — Après avoir exhorté sa fille à repousser Lausane et ses perfides insiuuations, le marquis continue le récit de M. de Veymur, lequel explique la manière admirable et le succès avec lequel M. d'Orval, son précepteur, lui représentait l'effet désastreux des passions et le moyen de les prévenir et de les vaincre. — Le comte de Valmont fait part à son père des anxiétés auxquelles le livre l'ébranlement de sa foi, et le conjure de dissiper de plus en plus les nuages qui lui voilent la vérité.

LETTRE XVIe.

LE MARQUIS DE VALMONT A SON FILS.

. . . . . .

. . . . . .

Mais, cher Valmont, comme tu t'expliques avec moi sans détour, souffre que je m'ouvre à toi sans réserve. Je t'aime trop pour avoir dessein de t'offenser : et si, sans le vouloir, je ne te ménage pas assez, songe que les blessures que nous fait un ami, qui ne rouvre nos plaies que pour les guérir, valent bien mieux que les caresses d'un ennemi qui ne nous flatte que pour nous perdre plus sûrement. Dis-moi donc, trop cher et trop aimable Valmont, quoique droit et sincère, l'es-tu cependant assez pour être content de toi? Ici, c'est plus que jamais à toi-même, à ta franchise, que j'en appelle; la source de tes doutes et de ton incrédulité n'a-t-elle rien d'équivoque? ton esprit ou ton cœur n'y mêle-t-il aucun intérêt qui puisse te la rendre suspecte? la manie du bel-esprit, le désir de briller, de l'emporter sur les autres hommes, cette vanité enfin dont tu fais l'aveu, ou quelque autre passion secrète, n'a-t-elle influé en rien sur ta manière de penser? Hélas! quel examen as-tu fait? quels

motifs, quelles raisons te décident? Tu as élevé, sans beaucoup de raisonnements et d'étude, un vaste mais trop frêle édifice, qu'un souffle suffit pour renverser. Tu as argumenté contre le cri de ta conscience, et à chaque instant tu te démens toi-même.

As-tu d'ailleurs, par des gémissements réitérés et des désirs ardents, appelé à toi la vérité? Si elle existe, elle mérite bien d'être invoquée; et, dans le doute, tu ne pouvais que gagner à l'implorer. Ah! c'est la vérité qui doit décider de ton bonheur : c'est à elle que sont liés tes intérêts les plus chers; c'est elle qui peut seule fixer tes incertitudes, qui doit régler ta conduite, qui doit mettre un but à tes actions et assigner un prix à tes mérites. Il n'appartient qu'à elle de te découvrir ton origine, de t'instruire sur tes devoirs, de t'éclairer sur ta fin; elle seule peut te rendre vertueux. Que deviennent en effet la règle des devoirs, la pratique des vertus, sans la connaissance de la vérité? et si, en raisonnant mal, on abjure aisément tout principe; si l'on n'a plus d'autre loi que son caprice, peut-on encore sans elle se flatter de bien vivre? C'est la vérité, mon fils, qui fait tout l'homme.

Eh bien! cette vérité si respectable, si intéressante pour toi, je te le demande encore, l'as-tu forcée par tes recherches, tes vœux et tes prières à descendre jusqu'à toi? Lui as-tu dit dans un saint enthousiasme : « Vérité dont je » révère jusqu'au nom même, tandis que j'en cherche la » nature ou que j'en étudie l'existence; vérité toujours au- » guste, quoique enveloppée d'un voile que je n'ai pu » lever encore; ô toi que j'ignore, mais que je désire de » connaître, charme le plus doux des âmes vraiment belles » et leur unique objet, lors même qu'elles ne font encore que » te soupçonner et t'entrevoir; toi qui m'as fait, si je suis » quelque chose, qui m'as fait pour être heureux, si tu

» existes toi-même, vérité suprême, que faut-il entreprendre » pour te trouver? Parle, et au premier mot je vole aux » extrémités de la terre, si c'est là seulement que tu habites; » je m'ensevelis dans la plus profonde retraite, si ce n'est » que là que tu dois parler à mon cœur; je romps tous les » liens que mes passions ont formés, s'ils peuvent m'em- » pêcher de courir à ta voix; parle une fois, et quoi qu'il » en coûte tu seras obéie! » N'en doute pas, sensible à ce langage, attirée par cette préparation d'un cœur docile, touchée de cet état de perplexité, de désirs et d'alarmes, état si triste, mais si touchant, si capable d'intéresser celui qui est la vérité par essence, elle viendrait cette vérité, si bonne, si sage, si belle, et qui a tous les attributs de Dieu même, elle viendrait éclairer cette âme simple, ignorante et fidèle, cette âme droite qui soupirerait après elle; ou si, par impossibilité, elle refusait de se faire entendre, c'est seulement alors qu'un tel homme serait excusable, et qu'il pourrait dire que la vérité lui échappe, et que son erreur est invincible. Mais, avoue-le, mon ami, ce n'est point là ton état; ce ne l'a pas été du moins jusqu'ici. Livré à des spéculations frivoles, il ne paraît pas que tu te sois mis beaucoup en peine d'intéresser en ta faveur le Dieu de vérité. Bien loin de là, tu outrages la vérité de la manière la plus sensible; tu te fais un pur amusement de tout ce qui la contredit; tu la combats partout indifféremment, et tu ne sais pas bien si tu es fondé à la combattre; tu l'attaques..... et tu doutes.

Toutefois on t'écoute, mon fils, et la vérité elle-même t'entend et te juge d'avance; elle te juge, et son jugement est au fond de ton cœur. On t'écoute, et tu ne te contrains pas; tu risques d'induire en erreur tous ceux qui t'environnent; tu arraches de tous les cœurs le germe précieux des vertus que tu te flattes encore de respecter; tu rends

problématiques tous les devoirs, et tu brises, sans en être effrayé, la base sur laquelle ils reposent. Non content de résister au cri de la vérité qui te presse, tu t'efforces de l'étouffer dans les autres. Eh! mon ami, pour toi le plus grand des malheurs serait d'avoir réussi! Qu'aurais-tu donc avancé pour ton bonheur, si tu avais forcé ton épouse, moins éclairée et moins sage qu'elle ne l'est en effet, à douter si c'est pour elle une loi d'être fidèle; si dans ta maison, ne tenant plus à aucun principe, tout le monde se croyait en droit d'adopter tour à tour le sentiment le plus commode; et voudrais-tu une femme, des enfants, des domestiques qui, par système et par goût, s'accoutumassent à penser comme toi? Ah! si tu regrettes pour toi-même ta première simplicité, tes premières mœurs, laisse du moins aux autres celles qu'ils ont encore.

O mon bon ami, tu n'es donc pas si excusable que tu le croyais d'abord? Et qu'est-ce qui pourrait te servir d'excuse? Les vains raisonnements sur lesquels tu te fondes? Sois vrai, mon fils, dans toute l'étendue de ce terme, et tu en sentiras la faiblesse.

Déjà, cher Valmont, si pour te faire sortir de l'état de doute absolu et te contraindre à rendre hommage à la vérité, il suffit de faire évanouir les premières difficultés où ton esprit se retranche, je t'en montrerai parmi nous, de ces vérités de tous les temps, de tous les lieux, et de tous les hommes. Il semble, à t'entendre, qu'on ne s'accorde sur rien; mais la société tout entière ne porte-t-elle pas nécessairement sur des premiers principes universellement reconnus, sur des principes de sens commun qu'on rougirait de contredire sérieusement, et que toi-même tu ne t'avisas jamais de désavouer dans la pratique? De l'un à l'autre pôle vit-on jamais révoquer en doute ces premières notions que tu regardes comme identiques, et qui ne le

sont en effet que parce que la vérité est une, et que la chaîne des conséquences tient essentiellement à une première vérité dont Dieu est le terme, et qui les renferme toutes? Qui doute si le tout est plus grand que la partie; s'il est possible qu'une chose soit et ne soit pas en même temps, soit telle et ne soit pas telle tout à la fois? Quel homme tant soit peu raisonnable mit en problème s'il existe lorsqu'il pense? Te faut-il des vérités morales? Qui douta si, en présence de l'existence d'une première cause souverainement bonne, intelligente et sage, nous lui devons notre respect, notre obéissance et notre amour; si nous devons faire aux autres ce que nous voudrions à juste titre qui nous fût fait à nous-mêmes; s'il est juste de payer les bienfaits par la reconnaissance? Qui, dans la conduite ordinaire de la vie, ne se crut pas libre et ne s'imputa pas les malheurs qu'il s'est attiré par ses crimes? Te faut-il des vérités de fait? Qui osa douter encore de ce que le témoignage constant et unanime de ses sens lui rapporte; de ce qui lui est confirmé par des témoins oculaires en assez grand nombre, et de caractères, de passions, d'intérêts assez divers, pour n'avoir pu se tromper de concert sur un fait également sensible pour tous, ou s'accorder à nous tromper? Qui doute si Rome exista, et si César a vaincu Pompée? Sur tous ces objets et d'autres semblables, on pourra bien, comme toi, s'étourdir quelquefois et disputer un moment; mais le doute est dans l'expression, et jamais dans le cœur; et c'est pour cela qu'on a dit un peu crument, que le pyrrhonisme est une secte de menteurs. Aussi voit-on ceux qui s'en piquent le plus, lorsqu'il s'agit d'affaires qui leur paraissent un peu sérieuses, raisonner et agir comme les autres hommes. Et pourquoi donc, mon fils, s'ils suivent si constamment les mêmes principes sur de certains objets, se croiraient-ils fondés à les méconnaître sur d'autres? Cette

différence si bizarre dans la manière de voir les choses en mettra-t-elle dans leur nature? Si nous étions sincères lorsque nos penchants ou que nos intérêts changent, le point de vue changerait-il avec eux? N'avons-nous pas au-dedans de nous de quoi juger nos affections mêmes et en redresser l'illusion? et osera-t-on nier que cette règle subsiste parce qu'on ne la consulte pas toujours?

Mais quelle est cette règle de vérité qui peut, sans crainte d'erreur, déterminer nos jugements? C'est celle à laquelle tu peux le moins résister, mon fils : c'est l'évidence. C'est la certitude morale, qui a pour objet le témoignage des hommes sur les choses de fait; enfin la probabilité elle-même, qui, bien qu'au-dessous de l'évidence et de la certitude, porte cependant sur cette règle évidente que, dans les choses qui ne sont par elles-mêmes ni évidentes ni certaines, mais qui demandent quelque détermination, le parti le plus sage est de se déterminer par ce qui nous paraît le plus vraisemblable; et c'est encore l'évidence qui assigne dans mille circonstances les différents degrés de vraisemblance.

Tu vois, mon fils, par ce précis des véritables fondements de nos connaissances, précis tel que le comporte la nature de nos lettres, tu vois que nous ne manquons point de règles de vérité, et qu'il ne faut que cette raison commune à tous les hommes pour les apercevoir, qu'un peu de bonne foi pour en convenir, et de l'attention jointe à la droiture pour en profiter.

Tu ne me parles plus d'Emilie. Hélas! la tendre, la vertueuse Emilie, comment s'accommode-t-elle de tes systèmes?

Ah! mon fils, mon fils, plus à plaindre encore que coupable, et toujours si cher à mon cœur, achève de m'ouvrir le tien, verse dans mon sein un secret qui t'accable. Eh! qui peut mieux qu'un père pardonner les faiblesses et excuser erreurs!

LETTRE XVIIe.

LE MARQUIS A LA COMTESSE.

Je reviens à toi, ma chère Emilie, et je reprends, pour ne plus l'interrompre, le récit de M. de Veymur où j'ai été forcé de le laisser.

Tandis que mon guide, continua-t-il, m'exerçait à toutes les vertus, ma mère, de son côté, suivait constamment le plan d'éducation qu'elle s'était fait pour ma sœur. Il était relatif, quant au fond, à celui que M. d'Orval suivait par rapport à moi; mais elle le modifiait dans la forme et l'accommodait à la faiblesse du sexe, à ses occupations naturelles, à ses devoirs, au caractère de sa fille, et aux goûts qu'elle voulait lui faire prendre. Elle ornait son esprit des connaissances les plus solides, et la formait surtout à la justesse du raisonnement. Elle donnait à son corps toutes les grâces dont il était susceptible, et eût craint de confier à tout autre qu'elle-même un soin si dangereux. Elle lui assurait une heureuse constitution par une nourriture saine, des promenades champêtres et des exercices modérés. Elle ne négligeait pas pour elle les talents agréables, mais elle en tempérait l'usage en le réduisant à un amusement honnête.

à un délassement passager. Elle lui faisait aimer l'intérieur de sa maison par l'habitude des travaux de son sexe et le détail des soins du ménage. Elle voulait qu'on pût admirer dans Cécile cette femme forte de l'Ecriture qui trouve dans son courage et dans sa propre industrie toute la source des avantages qu'elle procure à sa famille. Elle lui inspirait le goût d'une parure simple et modeste, la seule qui, en ornant le corps autant qu'il convient, montre la candeur, la beauté de l'âme, et laisse voir un tout parfait. Elle l'attachait à ses devoirs en les lui rendant faciles, et aux vertus en les lui faisant paraître aimables; elle lui peignait toujours la sagesse à côté du bonheur : elle l'accoutumait à se vaincre dans les petites choses pour n'être pas vaincue elle-même dans des occasions plus importantes, et savait lui rendre sensibles les avantages et le plaisir de la victoire. Elle lui apprenait à dédaigner des hommages frivoles; à apprécier le vrai mérite; à juger par sa raison et non par ses yeux; à fuir le ton du siècle et les airs à la mode; à mépriser les fades niaiseries, la suffisance et les ridicules d'un jeune fat, et à rejeter avec horreur les louanges intéressées et les vœux outrageants du libertin. Elle lui faisait aussi regarder en pitié la légèreté précieuse et recherchée, le langage apprêté, les termes excessifs pour ne rien dire, et les afféteries. Elle lui donnait les armes qui conviennent au sexe le plus faible, et lui assurent l'empire qui lui est propre, celles de la pudeur, de la douceur et des grâces. Cécile, sans vanité, sans coquetterie, sans empressement pour séduire et pour plaire, n'en plaisait peut-être que plus sûrement et constamment.

Mais je touche à l'événement le plus triste de ma vie; fallait-il que nous fussions condamnés à perdre si jeunes une si bonne mère! Pardonnez-moi les larmes que me fait encore verser ce triste souvenir!... Une maladie cruelle nous l'enleva

en peu de jours. Dans ses derniers instants elle nous fit approcher de son lit. « Mes enfants, nous dit-elle d'une voix faible et mourante, et en nous arrosant de larmes, vous êtes, après mon époux, le plus grand sacrifice que je puisse faire au ciel; je le lui fais, quelque pénible qu'il soit : puisse votre bonheur à tous deux en être le prix! Je vous ai porté en même temps dans mon sein, je vous ai nourri du même lait, je vous ai donné les mêmes preuves de tendresse : aimez-vous constamment, et servez-vous de soutien l'un à l'autre.

» Mes soins pour vous ont été mon plaisir le plus doux; j'en ai fait mon premier mérite devant Dieu, toute ma gloire devant les hommes; ils sont maintenant le sujet de ma confiance auprès de mon juge, qui est en même temps mon sauveur et mon père.

» Adieu, mes enfants; n'oubliez pas devant Dieu combien je vous ai aimés... » Elle nous bénit, et peu d'heures après elle expira...

M. de Veymur termina en racontant les malheurs où ils avaient été jetés sa sœur et lui par le second mariage de son père. Telle est l'histoire de la vie de M. de Veymur. Ce qu'elle peut t'offrir d'intéressant par rapport à l'éducation de tes enfants ne m'a pas permis de t'en dérober le récit touchant.

Chère Emilie! que de devoirs à remplir pour les parents, et que de suites funestes à craindre s'ils ne les remplissent pas! A en juger par tout ce que j'aperçois maintenant autour de moi, qu'ils sont doux ces devoirs que la nature nous impose! En prenant soin de sa famille, on substitue des plaisirs vrais et légitimes à des plaisirs faux et dangereux, on rend sa maison vivante et agréable pour soi-même; les occupations honnêtes prennent la place des choses frivoles, du désœuvrement, et de l'ennui qui est inséparable; on ne

va pas chercher ailleurs un amusement qu'on trouve bien mieux chez soi : le tracas des enfants, toujours aimable pour une véritable mère, lui suffit; parmi ces douces assurances de tendresse et de fidélité, elle suffit à son époux; et tous deux, resserrant à l'envi les nœuds qu'ils ont formés, se tiennent lieu l'un à l'autre du monde entier : cependant on les estime, on les révère au dehors; et si, par une éducation sage et exempte de faiblesse, ils apprennent à leurs enfants à les repecter, à leur être soumis, à leur rendre ce culte filial qu'on doit à ceux qui nous ont donné le jour; s'ils leur font aimer par la persuasion et par l'exemple les vertus qu'ils leur enseignent, que leur manque-t-il au-dedans pour être heureux?

LETTRE XVIIIe.

Attérée par la froideur croissante de son époux, Emilie demande à son père si elle doit lire les mêmes mauvais livres dans lesquels Valmont puise ses doutes et ses impiétés, afin de mieux réfuter ses objections. Que penser de cette idée qui lui est suggérée par Lausane?

LETTRE XIXe.

LE MARQUIS DE VALMONT A SA FILLE.

. . . . . .

. . . . . .

Je sens aussi vivement que toi, ma chère Emilie, tout ce que ta situation a de pénible. Eh! qui de nous eût pu penser qu'une union formée sous de si doux auspices dût être pour toi la source de tant d'amertumes! Cependant, quelles que soient celles que le ciel te réserve encore, ne te laisse point abattre. Dieu veille sur toi, il sait les épreuves qui conviennent à ta vertu, et ne permettra en ce genre que ce que tes forces pourront porter. Ne sois point au-dessous de son attente et de ses desseins sur toi, et ne te rends pas indigne du degré de mérite auquel il veut t'élever. On ne sait rien encore, on ne se connaît pas soi-même, on n'a point de mérite à soi tant qu'on n'a pas été éprouvé. Courage donc, ma fille, tire de ta raison toutes les ressources qu'elle peut t'offrir, et repose-toi sur Dieu du succès, comme n'ayant pour appui equ lui seul.

Tu me demandes si tu peux lire des romans. Ah! lorsque Lausane s'offre à les prêter, il n'est que trop instruit

du risque que l'on court à les lire, et c'est presque toujours par là que commence la séduction. Quel fléau que les romans! Par eux l'imagination s'échauffe, toutes les passions s'allument; les sens même acquièrent une activité dangereuse et précoce; et l'on devient coupable d'après la lecture de ces livres où le crime est peint sous les traits de la vertu. Est-ce dans ces sortes de livres qu'on apprend à bien penser et à bien vivre? Qu'y trouve-t-on sous l'écorce qu'ils présentent, que des pensées fausses, que des maximes qu'il serait bien dangereux de suivre dans la pratique, et des exemples qu'on se repentirait toute sa vie d'avoir imité? Les romans changent presque en tout le véritable point de vue; ils apprennent à voir les choses comme on les imagine, et portent bientôt à les croire telles qu'on les désire; ils aiguisent les traits de l'opinion; ou, s'ils la combattent, ce n'est que quand elle se montre contraire à nos penchants; ils assurent l'empire de la mode et de la coutume; ils embellissent les préjugés, ils peignent le vice sous des couleurs agréables qui le déguisent, ils effacent par le brillant coloris des fausses vertus l'éclat des vertus réelles, et mettent un honneur chimérique à la place du véritable honneur qu'ils rendent méprisable. Que dirai-je encore? Plus ils font entrevoir de délicatesse dans les passions, plus ils en imposent, et moins ils peignent le monde tel qu'avec l'âge on apprend à le connaître, et les passions telles qu'elles sont.

Hélas! que tous ces ouvrages, si courus, si vantés, qu'on s'arrache, qu'on dévore, mais qu'enfin on oublie tôt ou tard, paraissent vides de sens et déplaisent à une âme qui s'est montée à l'unisson de la vertu et de la vérité! Fatiguée, dégoûtée de ces recueils impurs d'erreurs et de mensonges, elle cherche dans les livres dictés par la sagesse, assaisonnés par le goût et par le sentiment, un plaisir plus

noble et des lumières plus vraies. Elle puise à longs traits dans ces sources qui n'offrent qu'esprit et vie; elle s'y désaltère, elle s'y épure; elle y acquiert de jour en jour plus de force et de courage.

Des raisons plus spécieuses et des prétextes plus séduisants te portent à lire des livres plus dangereux encore que ceux qui attaquent les mœurs : les livres qui attaquent et combattent la religion. Le premier dessein de Lausane, en te le proposant, ne t'a point échappé : certainement il compte pour beaucoup l'occasion qu'il se ménage de les lire avec toi; mais il se propose encore une fin plus éloignée que tu ne démêles point assez : il espère que peu à peu tes lumières s'obscurciront; que tu te laisseras embarrasser par les difficultés mêmes auxquelles tu voudras répondre; que tu oublieras les preuves pour ne plus penser qu'à la force des objections; que les nuages s'accumuleront parmi tous les soins que tu prendras pour les dissiper; que le doute succédera à la certitude; que la foi ne tardera pas à s'ébranler; que tes principes ne seront plus si fixes ni si invariables, et que ta manière de voir changera sans que tu t'en aperçoives. Il espère que les liens qui t'attachent au devoir se relâcheront; que tes mœurs s'altéreront; que Valmont ne te paraîtra plus seulement injuste, mais que tu le verras déchu de tous les droits qu'il a encore à ton amour.... O mon Emilie! Lausane se trompe : mais enfin tu t'exposes au péril; et sur des objets si importants un zèle bien entendu doit toujours commencer par nous-mêmes. Tu es suffisamment instruite, j'en conviens; mais par qui l'es-tu? par un père judicieux et sage, qui n'a pas prétendu faire de toi une femme philosophe et savante, pas même en matière de religion. Il savait que sur cet article l'esprit raisonneur ne convient à personne, encore moins aux personnes de ton sexe, et il aurait craint de le nourrir en toi par des études trop sèches et des discussions trop

abstraites. Il s'est donc borné à rendre ta foi raisonnable en l'éclairant par des motifs qui pussent suffire à une âme droite, et en la faisant porter sur des fondements solides. D'après ce qu'il t'a appris et les réflexions sensées qu'il t'a fait faire, d'après celles que tu as pu faire sans lui, tu en sais assez pour connaître et pour sentir toute la beauté de la religion, pour être vivement frappée de tous les caractères de divinité qu'elle porte avec elle, pour découvrir le faible de tant de raisonnements que les passions toutes seules font valoir, afin d'obscurcir la vérité. Mais lorsqu'il s'agira de combattre ces systèmes raisonnés qui quelquefois traînent après eux l'appareil des démonstrations, sans cependant en avoir la réalité; de démêler le vice secret de ces sophismes adroits qui trompent souvent la raison la mieux exercée; de répondre à des faits donnés hardiment pour vrais, dont la discussion demande une critique sévère et des recherches épineuses, à des faits qui d'ailleurs semblent prouver beaucoup plus qu'ils ne prouvent en effet; lorsqu'il sera question de concilier les vérités entre elles, de sauver les prétendues contradictions qu'on nous oppose, et qu'il est aisé de faire valoir dans des choses qui par leur nature sont si fort au-dessus de la raison, alors, ma fille, pourras-tu bien te flatter d'en savoir assez? Il faut peu de chose à un cœur bien disposé pour saisir le vrai dès qu'il se présente; et le Dieu de vérité a ménagé pour lui des preuves de sentiment à la force desquelles tout l'art des démonstrations ne peut atteindre. Mais pour confondre l'erreur, pour la suivre dans le labyrinthe où elle s'embarrasse et se perd, pour écarter les nuages dont elle s'enveloppe et dont elle couvre la vérité même, oh! qu'il faut bien plus de travail et de lumière! La vérité simple et pure n'a qu'une route qui conduit à elle, et l'erreur en a mille. La vérité sans fard ne brille que de son propre éclat, et l'erreur déguisée sous mille formes diffé-

rentes emprunte tout ce qu'il y a de plus faux et de plus attrayant pour séduire. La vérité est mesurée et circonspecte : l'erreur franchit avec audace tout ce qui pourrait l'arrêter; elle dévore toutes les absurdités et les déguise; elle tranche, elle coupe le nœud qu'elle ne peut délier; elle décide et en impose; elle éblouit, elle aveugle; elle triomphe et rit de son imposture. Avec le plus court sophisme, d'un mot, elle va déconcerter les preuves les plus solides; et pour les rétablir dans toute leur force, pour répondre à une si courte objection, il faudra des pages entières de nouvelles preuves et de raisonnements.

Tu prétends, dis-tu, suivre Valmont dans tous les détails. Eh! ma fille, c'est précisément dans les détails que l'incrédule en impose plus sûrement, et qu'il est comme impossible de le suivre. Ce n'est pas à l'enchaînement de nos preuves qu'il ose s'en prendre; il le respecte en quelque sorte malgré lui. Mais il incidente sur une foule de petites difficultés qu'il retourne en mille manières; il cite nos Ecritures et les falsifie, ou leur donne un sens qu'elles n'ont pas; il cite les Pères de l'Eglise, et les fait parler. A tout cela, mon Emilie, que répondras-tu? Seras-tu en état de lui opposer des observations plus vraies, des faits plus certains, de remonter à des sources plus pures, de confronter les textes, de mettre en évidence la fausseté des principes ou des conséquences, et la futilité des objections? Ne risques-tu pas au contraire d'être la dupe de ses assertions hardies, de lui passer légèrement ce qu'il te serait trop difficile et trop long de vérifier, de te rebuter de la sécheresse et de l'inutilité de tes recherches et de tes discussions, de voir avec frayeur renaître sans cesse des difficultés nouvelles, de languir autour de questions vaines, et dont la solution même ne sera jamais ce qui ramènera Valmont? Ne risques-tu pas de perdre un temps précieux à raisonner froidement sur ce qui est fait pour être senti avec

chaleur, de t'accoutumer à mettre en problème jusqu'aux vérités qu'il est le plus naturel de croire, d'ôter à ta foi cette fermeté et cette assurance qui aident à en recueillir les fruits, et qui en fixent la durée?

Si d'ailleurs, pour se procurer l'avantage inestimable d'une foi éclairée et d'une croyance raisonnable, il fallait tout entendre et tout lire, qui pourrait se flatter de bien croire? L'existence de Dieu ne sera-t-elle pour moi une vérité constante que lorsque j'aurai parcouru toutes les impiétés et tous les livres qu'enfante l'athéisme?

O toi, ma chère Emilie, éclairée autant que tu dois l'être sur les preuves de ta religion, borne-toi désormais à la chérir, à la pratiquer. Emploie pour la défendre les armes qui te sont propres, la prière et l'exemple, bien plus efficaces que les discours. Qu'en voyant ta résignation et ta patience, ton courage, ta sagesse et ta charité inaltérables, on puisse dire : Oui, c'est le Dieu des vertus, auquel nul autre n'est semblable, qu'elle sert et qu'elle adore; c'est une loi toute divine que sa conduite exprime; la force qui agit en elle est une force plus qu'humaine, et la raison toute seule n'est pas capable de tels efforts.

Si toutefois, après avoir satisfait d'une manière si touchante et si belle à ce que la religion exige de toi, il te reste du temps pour ajouter à tes connaissances et pour étendre ton esprit et tes lumières, choisis ces livres où l'on ne peut puiser que des idées justes et des sentiments honnêtes, où la vérité s'offre sans mélange d'erreurs, où sans rougir on peut penser tout haut comme celui qui les a faits; de ces livres où la religion se présente avec tous ses charmes, où la vertu se montre ornée de tous ses attraits, où le talent n'est point avili par l'abus et reçoit de son objet autant d'éclat qu'il lui en donne, où l'on trouve en les lisant tout à gagner et rien à perdre.

Divin Bossuet, aimable Fénelon! que fussiez-vous devenus si eussiez abusé de vos talents? Et que ne deviendraient pas au contraire, pour leur propre gloire, ces génies de nos jours, tantôt si petits, si faux, et tantôt si sublimes, s'ils faisaient des leurs le même usage que vous!

Pour nous, ma fille, bornons-nous à suivre les lumières et les traces de ces vrais sages, qui n'ont écrit que pour le bonheur du monde, et n'ont rendu leurs travaux célèbres que par les vertus qu'ils ont fait naître.

Fais donc en sorte de ne lire que des livres vraiment utiles, de ne converser qu'avec des âmes honnêtes et vertueuses, et tu auras toujours en partage le plus riche de tous les trésors, la sagesse et la vertu.

LETTRE XXe.

Le comte découvre à son père toutes les perplexités de son âme, et lui propose quelques difficultés dont, pour son bonheur, il le coujure de ne pas différer la solution.

LETTRE XXIe.

LE MARQUIS DE VALMONT A SON FILS

Combien de fois et avec quels mouvements intérieurs j'ai relu toutes les lignes que tu as tracées! Comme j'en ai pesé tous les mots! comme j'y ai étudié toutes les affections qui t'occupent et te partagent presque en même temps! Incertain et flottant moi-même, mes idées se croisaient; des exclamations vives, des paroles entrecoupées se succédaient l'une à l'autre. Tantôt t'adressant la parole : Mon fils, te disais-je, que ton sort est à plaindre!..... qu'as-tu fait de ta raison?..... Tes beaux jours, ces jours d'innocence et de paix, sont-ils passés sans retour?..... Eh! que deviendra ton Emilie; Emilie, de toutes les âmes la plus tendre, et la plus vertueuse de toutes les épouses? Toi-même, que deviendras-tu? Où t'entraînent tes passions? Quel amas de sophismes dangereux! Quoi! l'honneur, le devoir ne sont rien!..... Et c'est Valmont, c'est mon fils qui parle ainsi! Mais ensuite, levant les yeux vers le ciel : Non, Seigneur; non, m'écriais-je, il n'est pas né pour de si monstrueux systèmes! Voyez l'ingénuité de ses aveux : voyez sa candeur et sa sincérité dans l'image qu'il me trace de ses combats

et de ses faiblesses. Ah! il est aussi peu fait pour le crime que pour le mensonge et pour l'erreur. Vous lui dessillerez les yeux : vous exaucerez mes vœux. Est-il une voix plus touchante pour vous que la voix d'un père qui vous prie pour le salut et le bonheur de son fils?

Je n'aurais rien à te dire, cher Valmont, si réellement tu t'obstinais à douter de ta liberté. Ah! j'en conviens, si l'homme n'est pas libre, la vertu, l'honneur ne sont qu'un vain nom. Livre-toi, si tes passions l'exigent, à tout ce que les hommes mettent au nombre des plus noirs forfaits; sois parjure, barbare, ingrat et perfide; sacrifie à tes penchants l'équité, la droiture, ton repos, ton bonheur, ton épouse, ton père..... Ne respecte ni les nœuds de l'hymen, ni les droits du plus pur amour, ni la voix de la raison, ni le cri du sang et de la nature..... Et pourquoi les respecterais-tu, si tout cela n'a de force que ce que lui en donne le préjugé? pourquoi combattre et lutter en vain? pourquoi hésiter même, si tu es sous l'empire de la nécessité? O bon jeune homme! je déchire à regret ton sensible cœur; mais est-ce donc ma faute? ou n'est-ce pas plutôt celle de ton déplorable système?

Eh quoi! pour te livrer en aveugle aux désirs qui te pressent, voudrais-tu perdre le glorieux privilége de ta liberté? Ame fière et généreuse, partout ailleurs le joug de la servitude te paraît insupportable; tu t'indignes, tu frémis de honte et d'horreur à la seule idée de l'esclavage; ne veux-tu cesser d'être libre que pour obéir à tes passions?

Ecoute-moi, mon fils, et rends encore de nouveaux hommages à la vérité qui t'appelle. Ah! sans doute, il ne dépend pas de toi de ne pas désirer d'être heureux. Fait pour le bonheur, le penchant qui te porte vers lui est un penchant nécessaire; c'est un don de la bienfaisante nature; il te ramène à son auteur, et te parle assez haut de l'Etre souverainement

bon qui te l'a donné. Mais, pour être heureux, il y a des moyens à choisir; au-dessus du souverain bien il a des biens particuliers, des biens faux ou réels, vrais ou apparents, qui t'en rapprochent ou qui t'en éloignent; et, pour ce choix, oserais-tu bien dire que tu n'es pas libre? N'est-il pas en ton pouvoir de peser plus ou moins les motifs, de balancer à ton gré les avantages et les inconvénients, d'opposer à la force du penchant le contrepoids des réflexions et des lumières, le crédit et l'autorité de la raison?

C'est sur le sentiment de la liberté que porte la société tout entière, ses conventions, ses lois, ses promesses, ses menaces, ses châtiments et ses récompenses. C'est d'après lui qu'on approuve ou qu'on blâme, qu'on consulte, qu'on délibère, qu'on avertit et qu'on exhorte. Sans la liberté dans l'homme, tout serait illusion autour de nous et dans nous-mêmes. Et quel si grand intérêt t'anime à te dépouiller du plus beau de tous les attributs? C'est cette faculté de vouloir et de choisir qui te rapproche de la divinité, et te rend en quelque sorte semblable à Dieu même.

« Mais si Dieu m'a fait ce que je suis, diras-tu, et si je » suis libre, je puis donc lui imputer les crimes que je » commets. » Dis mieux, mon fils, tu les lui imputerais à plus juste titre si tu ne l'étais pas. L'injuste oppresseur, le tyran barbare, l'adulateur perfide, le médisant et le calomniateur pourraient dire, dans ton système : Ce n'est pas moi qui suis coupable; ne vous en prenez point à moi de mes prétendus excès ; Dieu seul qui fait tout en moi, Dieu seul en est l'auteur. Eh! fallait-il que, pour t'ôter la liberté de mal faire, Dieu te réduisît à l'instinct des brutes, et te privât du pouvoir et de la liberté de faire le bien! O mon Dieu! souverain auteur de mon être, si je suis digne de vous plaire, si je suis vertueux, je vous rends grâce de ma liberté; et, si je deviens méchant, oserais-je bien vous reprocher dans vos dons l'abus que j'en aurais fait?

« Si Dieu, pourrais-tu dire encore, a prévu mes actions, » comment puis-je être libre; et comment serait-il Dieu s'il » ne les a pas prévues? »

Souffre que je te demande à mon tour : le père qui connaît et qui voit de loin ce que fait son fils, qui prévoit même ce qu'il fera, empêche-t-il qu'il ne le fasse librement? As-tu des idées justes de la manière dont Dieu connaît et prévoit? Par où pourras-tu prouver que la certitude d'un événement (toujours certain à l'égard de Dieu avant qu'il arrive, et qui cependant, pris en lui-même et dans l'idée de la possibilité pure qu'il emporte avec lui, pouvait arriver et n'arriver pas) en entraîne la nécessité? Ah! laisse plutôt ces vaines subtilités qui ne prouveront jamais contre des faits : laisse à de faux sages ces raisonnements frivoles qui ont si peu de force contre les sentiments. Reviens à ton propre cœur; fais le bien, pratique la vertu, et tu conviendras sans peine que tu es libre.

« Mais la vertu est-elle quelque chose de réel, où n'est-» elle qu'un préjugé? Aucune borne ne sépare-t-elle le bien » du mal? se confondent-ils dans la nature? et tout est-il « égal en soi? » Mon ami, si tes passions se taisent en ce moment, j'en suis sûr, tu rougis de mes questions, et tu voudrais oublier pour toujours que c'est toi-même qui les as faites.

Est-il égal en soi, cher Valmont, que j'outrage, que je blasphème celui dont j'ai reçu l'existence, ou que je reconnaisse ses perfections, et que je lui rende hommage des dons qu'il m'a faits? En soi est-il égal que je fasse le bonheur de mon semblable, ou que je le rende malheureux; que je fasse par ma conduite mon bonheur ou mon malheur à moi-même? Est-il indifférent que je procure le plus grand bien possible pour les autres et pour moi, ou que j'arme, autant qu'il est en mon pouvoir, tous les hommes entre eux, que je

m'arme contre tous et que je les arme tous contre moi? Est-il égal que par mes soins et par mes largesses je rende la vie à l'infortuné qui était sur le point de la perdre; que par un effort de clémence et de générosité je la conserve à mon plus cruel ennemi qui voulait me la ravir; qu'aux dépens de ce que j'ai de plus cher je prenne la défense du pays qui m'a vu naître; ou bien que je fasse couler un poison lent dans le sang de mes concitoyens, que je plonge un poignard dans le sein de mon bienfaiteur, et que je précipite dans les ombres de la mort celui qui m'a donné le jour? Est-il égal que je sois vrai, pieux, juste, bon, doux, sociable, humain, bienfaisant, ou que je sois fourbe, traître, méchant, hypocrite, inhumain, barbare; que je sois un monstre dont la nature aurait horreur? et ne mets-tu, par exemple, aucune différence entre Titus et Néron?

Je m'arrête, mon fils, pour laisser parler tout à la fois ton esprit et ton cœur. Ah! malheur à l'âme brute et sauvage, malheur au cœur dur et féroce qui ne connaît pas les lois de l'ordre et du sentiment! Non, il ne connaît rien, il ne jouit de rien, il ne sent rien; enseveli dans une enveloppe matérielle et grossière, il est comme s'il n'était pas, et la vie est pour lui toute semblable à la mort.

Mais, Valmont, n'est-ce donc pas de cette idée de l'ordre que découlent les idées du juste et de l'injuste, du bien et du mal? Aussi, mon fils, Dieu a-t-il joint les remords au crime, comme il a uni le contentement à la vertu. Si tu doutes qu'il y ait une loi gravée dans tous les hommes, imprimée dans leur nature, interroge ta conscience, et elle te répondra. Vois si le législateur suprême n'a pas établi son tribunal au milieu de toi; écoute ce jugement qu'il te force à y porter toi-même de tes actions; entends cette voix secrète, ce cri de ta raison qui te condamne ou t'absout. Quel est l'homme qui ne cherche à justifier ses propres

excès, et qui ne se fasse, autant qu'il peut, une vertu, un honneur à sa mode, pour se consoler de la perte qu'il a faite de l'honneur véritable?

Si des passions t'aveuglent, si des habitudes vicieuses ont fait taire ta conscience et étouffé le cri de ta raison, examine quel est le jugement que tu portes, à l'égard des autres, des actions injustes dont tu es la victime, et que tu excusais dans toi-même. Ah! c'est alors que, par le sentiment naturel du juste et de l'honnête, tu apprécies avec une secrète horreur la conduite du méchant qui t'opprime; c'est alors que l'ordre violé crie vengeance par ta voix, et que la raison outragée reprend ses droits et son empire; que tu t'indignes à la seule idée du coupable qui t'enlève ton honneur ou tes biens, et que tu honores le juste dont l'équité te les rend, ou dont la bonté te dédommage.

Eh! sans aucun retour sur toi-même, la vertu n'a-t-elle pas, en dépit de toi, des droits sur ton cœur? Lequel estimes-tu davantage, d'un homme qui, dans ses vues, ses discours, ses actions, n'envisage que lui, rapporte tout à lui, se fait le centre de tout, et sacrifiera, s'il le faut, l'intérêt, le salut de tout un peuple à son propre intérêt; ou d'un homme qui, en toutes choses, ne cherche, n'envisage que le bien public, que le plus grand bien commun, toujours disposé à s'oublier, à se sacrifier lui-même pour l'intérêt et le bonheur de tous les autres? A qui aimerais-tu mieux ressembler, de celui qui, par de noires inventions et de lâches calomnies, a le plus contribué à me faire perdre mes dignités, mes titres, mes biens, la faveur du prince; ou de ton père lui-même qui, content de savoir qu'il n'est pas coupable, vit en paix, se repose sur le témoignage de sa propre conscience, quel que soit son ennemi lui pardonne, et pour toute vengeance se borne à désirer qu'il devienne meilleur et qu'il soit plus heureux?

Lorsque tu ouvres les annales du genre humain, qu'est-ce qui te touche? Qu'est-ce qui te remue ou t'intéresse, du vice triomphant, ou de la vertu malheureuse et persécutée? Quels sont les grands traits qui nous frappent, et auxquels tous les hommes applaudissent? Quelles sont les maximes que tous les cœurs adoptent, et qui, d'un commun consentement, ravissent notre admiration et nos suffrages? ne sont-ce pas les traits et les maximes de bienfaisance et de générosité? Qu'est-ce encore qui forme ces scènes touchantes dont on ne peut être témoin; qu'on ne peut entendre ou lire sans en être attendri? Qu'est-ce qui fait couler ces larmes délicieuses et pures dont notre âme s'honore, si ce n'est la vertu? et d'où naissent ces proportions si réelles entre elle et nos âmes, entre elle et le méchant lui-même, si elles ne naissent pas de la nature? Des sentiments si soutenus, si invariables, seront-ils donc arbitraires? Le cri de la nature est-il donc aussi un préjugé?

« Non, ce n'est point la nature, s'il faut en croire Valmont; c'est l'éducation : ce sera, si l'on veut, la politique des législateurs qui aura déterminé en genre de mœurs nos idées et nos sentiments. » L'éducation, mon fils! et sur quoi porte-t-elle? ou sur des usages locaux, des coutumes particulières, des institutions de caprice et de fantaisie; ou bien sur des principes adoptés par une raison universelle? Mais ceux-là n'ont qu'un lieu, qu'un temps; ceux-ci se conservent en tout temps, en tout lieu, partout où il y a des hommes qui font usage de leur raison. La politique? mais ces sentiments et ces maximes sur le juste et l'honnête, j'en trouve les premiers principes chez les peuples qui, séparés par de plus grands intervalles, se sont le moins communiqué leurs idées et leurs mœurs; mais je ne trouve point de législateur connu à qui ces principes n'aient été bien antérieurs; mais ces instituteurs si prudents

et si sages ont travaillé d'après le même modèle : et quel était-il, sinon la nature des choses et la raison? Mais enfin ce qu'ils ont dicté de lois positives et arbitraires ne subsiste plus; les lois des hommes passent, la nature ne passe pas.

« La nature, ce sont nos penchants. » Oui, mon fils, ils en font partie, dès qu'ils sont communs à tous les hommes. Mais la raison, commune à tous, fait aussi partie de la nature humaine; et dans notre être raisonnable et libre, les penchants ne sont pas un instinct brutal qui doive agir seul et par une impulsion nécessaire.

Tu me ramènes à l'heureux Hottentot : c'est dans les sauvages que tu cherches la nature de l'homme. Mais d'abord, cher Valmont, l'Hottentot, si heureux à tes yeux, est-il donc si heureux en effet? Son état est négatif pour le bonheur, si j'ose parler ainsi. Il ne sent que faiblement; il n'existe qu'à demi; il n'a ni plaisir ni peine : il a, si tu le veux, des plaisirs grossiers. Mais c'est le sentiment de l'âme qui fait le vrai plaisir; c'est lui qui donne un prix aux biens qu'on possède, et ils ne sont proprement des biens que par le prix que la raison y met. Envie, puisque tu l'oses, le bonheur de la brute, et laisse-moi le bonheur de l'homme.

Plus l'homme est sauvage, plus il est féroce, et moins il respecte dans son semblable sa propre nature; son état est un état de guerre et de destruction; c'est un état violent. Est-ce bien pour cela que la nature l'a fait, et n'est-ce qu'à ce prix que tu voudrais du bonheur? Rends l'homme plus sauvage encore; tu verras croître en proportion sa férocité, sans cependant détruire tout-à-fait en lui le sentiment de la conscience et l'instinct moral.

L'Hottentot vit en société, tout sauvage qu'il est. Or, toute société porte sur des lois : et ces lois, en vertu

desquelles il devient un être sociable, sur quoi portent-elles? Va parmi ces peuples dont tu vantes les plaisirs et la liberté, et tu verras si dans leurs Krulls ils ne se croient pas obligés à une assistance mutuelle, au dévouement le plus généreux pour la patrie, à des devoirs et à une fidélité réciproques; tu verras si chacun d'eux n'a pas ses droits que les autres respectent, et si celui qui les viole n'est pas censé coupable.

Tu vois, mon fils, combien sont frivoles ces déclamations si rebattues contre la loi naturelle et contre la raison. Deux principes se combattent en nous, qui tous deux veulent avoir l'empire : la raison, les passions. Lequel des deux est fait pour nous gouverner? « Les passions entraînent, dit un » sage, et la raison conduit. » Des passions naissent les vains sophismes : la raison les dissipe. Les passions nous aveuglent : la raison nous éclaire. Les passions n'envisagent que le moment; elles n'embrassent qu'un seul objet; elles ne voient, pour ainsi dire, qu'un point de l'espace qu'elles nous font parcourir : la raison s'instruit par l'expérience du passé; elle perce dans l'avenir : elle prévoit les suites; elle compare les biens et les maux; elle balance les avantages et les inconvénients, et se trompe rarement sur le résultat, quand l'esprit est droit et le cœur bien préparé. Les passions ont des douceurs; mais ce sont des douceurs trompeuses, qui nous cachent l'amertume qui en est le châtiment et la suite la plus ordinaire. C'est ainsi, comme Hobbes le remarque lui-même, que l'intempérance est naturellement punie par les maladies; la témérité, par la honte et les désordres; l'injustice, par les attaques des ennemis qu'elle s'est formés; l'orgueil, par l'abaissement et la ruine; la lâcheté, par l'oppression; la négligence de ceux qui nous gouvernent, par la rébellion; et la rébellion, par les meurtres et le carnage : car, puis-

que les peines, ajoute-t-il, sont une suite de la violation des lois, les peines naturelles doivent être une suite de la violation des lois naturelles, et par conséquent y être attachées comme leur effet propre, et non comme un effet arbitraire. Ainsi, mon fils, le plaisir d'abord, et ensuite les regrets et la douleur; voilà l'effet ordinaire du dérèglement des passions. La raison au contraire fait pratiquer des vertus, exige des sacrifices qui peut-être nous coûtent pour l'instant; mais elle nous montre à sa suite la paix et le bonheur.

Cette perspective est trop intéressante, cher Valmont, pour ne pas nous arrêter plus longtemps. Je sens que, pour répondre à tout, je te dois encore, sur cet objet, une autre lettre.

LETTRE XXIIe.

Le marquis fait part à sa fille de la lettre qu'il a reçue de son époux, et il en déduit pour elle des consolations et des espérances.

LETTRE XXIIIe.

LE MARQUIS DE VALMONT A SON FILS.

J'EN ai appelé à ton cœur, cher Valmont, à la nature des choses, à la nature de l'homme, à celle même de l'Etre suprême, à sa sagesse éternelle et nécessaire, à son amour invariable pour l'ordre, à toutes ses perfections; et j'ai dû te forcer à convenir qu'il y a une véritable loi éternelle qui oblige tous les hommes; que les notions du juste et de l'injuste ne sont point arbitraires; qu'il y a une distinction réelle entre le vice et la vertu; et que la raison que le ciel t'a donnée en partage est aussi la première règle qu'il t'a donnée pour guide. Mais tu éprouves en toi des penchants que la raison condamne, et tu trouves dès lors cette loi trop dure et ces penchants trop doux. Les passions t'attirent, la vertu t'effraie, et, pressé par le désir d'être heureux, tu prends le parti du vice, lors même que tu te sens contraint d'applaudir à la vertu.

Mon fils, apprends à la connaître, et tu avoueras que la loi qui t'en fait un devoir n'est point une loi trop sévère, et ne tend qu'à notre bonheur. Et quel est en effet le sacré caractère de cette vertu que tu redoutes si fort? La bienveil-

lance universelle, l'amour de l'ordre et du bien commun. Mais qu'y a-t-il de plus doux qu'un tel sentiment? Celui qui aime le bien, qui aime la gloire de son Dieu par-dessus tout, qui aime le bonheur de ses semblables, et dans une juste proportion le plus grand bonheur de tous, qui s'aime lui-même comme il fait, ne conçoit que des idées grandes, n'enfante que des projets heureux, n'éprouve que des affections nobles et touchantes, n'est épris que des charmes les plus vrais. Un vil intérêt, un faux point d'honneur, un vain désir de gloire, ne viennent pas dégrader ses vues, rétrécir ses goûts, et concentrer tous ses penchants dans la bassesse du *moi* humain. Son âme sensible et tendre se fait des plaisirs que les méchants ne connaissent pas; elle se voit dans l'ordre, et elle est satisfaite; elle sent avec une joie vive et pure qu'elle est ce qu'elle doit être, qu'elle fait ce qu'elle doit faire, qu'elle a droit à sa propre estime, et se rend le témoignage le plus flatteur, celui de sa conscience, qui lui tient lieu des éloges de tout l'univers. Dans l'une et l'autre fortune l'homme vertueux jouit en paix de son Dieu, comme il jouit de lui-même; il jouit avec transport de toute la nature; il jouit sans crainte et sans envie de tout ce qu'il y a de bon dans les autres, et s'efforce de le rendre meilleur; il supporte sans aigreur, sans amertume, le mal qui s'y rencontre et qu'il ne peut y corriger; il prête à tout ce qu'il voit le jour le plus favorable; il embellit tout ce qu'il touche; il porte à tout un tendre intérêt; il ne fait point d'infortunés, et ne permet point qu'il y en ait, si ce n'est parmi ceux qui, en nuisant aux autres, font eux-mêmes leur infortune. Si, de son propre choix, il fait couler des larmes, ce sont des larmes d'attendrissement et de reconnaissance; s'il s'élève des cris à son approche, ce sont des cris d'applaudissement et de joie. On ne voit autour de lui que des heureux, dont le bonheur est son ouvrage; et au milieu d'eux pourrait-il ne pas être heureux lui-même?

O Valmont! aux cieux et sur la terre, tout sourit à la vertu. Les faveurs toutes spéciales d'une Providence attentive à nos besoins sont pour elle : à la bienveillance qu'elle fait naître se joignent, de la part des autres hommes, des secours réciproques, une assistance mutuelle; l'estime, la considération, le respect et l'amour, lui assurent le plus doux empire sur tous les cœurs.

« Mais, dans toutes les situations de la vie, la vertu a » des privations pénibles; elle ne parle que de renoncements » et de combats; quand elle triomphe, c'est presque toujours » de notre cœur. »

Oui, mon fils; mais quel triomphe! Il est le premier prix de la vertu. Eh! quel est le juste qui se soit repenti d'avoir bien fait? Les premiers efforts sont pénibles, j'en conviens; et il fallait qu'ils le fussent pour être méritoires. Les premiers actes de vertu sont difficiles; mais que l'habitude en est aisée, et que ses fruits ont de douceur pour celui qui les recueille! Et quels sont ces plaisirs dont la vertu te prive? quelles sont ces passions qu'elle modère, et ces biens qu'elle te fait perdre? Examine-les avec soin, et tu verras que ce sont des plaisirs qui, pour l'ordinaire, t'apporteraient plus d'ennui, de regrets et de douleurs qu'il ne t'auraient causé de contentement et de joie; que ce sont des passions qui feraient ton malheur en faisant celui des autres; que ce sont de faux biens que suivraient tôt ou tard de véritables maux.

« Mais, me diras-tu, elle n'a donc pas besoin d'autre récompense qu'elle-même? » Non, mon fils, elle n'en aurait pas besoin; disons mieux, une autre récompense ne lui serait pas absolument nécessaire pour satisfaire strictement aux vues de l'Etre suprême, à ses attributs essentiels de sagesse, de justice et d'amour pour le bien, si pour tous les hommes les charmes de la vertu étaient plus sensibles, s'il n'y avait pas d'exceptions aux avantages dont elle est la source, et si

quelquefois même elle n'exigeait pas des sacrifices dont rien ne pourrait lui tenir lieu dès qu'elle n'aurait plus rien à se promettre en les faisant. Mais, avouons-le, cher Valmont, à considérer les choses telles qu'elles sont, et sous tous les rapports, ah! que l'Etre suprême aurait bien mal pourvu à la sanction de sa loi, aux intérêts de la vertu, à ceux de sa propre gloire, à ce qu'il doit aux penchants qu'ils a mis en nous, à ce qu'il se doit à lui-même, si, dans l'état présent des choses, il n'y avait point d'autre récompense pour la vertu que celles qui sont renfermées dans les bornes étroites de cette vie, et si nous n'avions pas d'autre prix à en attendre que la douceur qu'on trouve à la pratiquer. Quelle force aurait pour le commun des hommes la loi pénible du devoir, si à l'attrait du vice le souverain législateur n'avait opposé que les charmes de la vertu?

Personne, mon fils, n'est plus persuadé que moi que, à parler en général, la vertu a déjà son prix ici-bas; et je te l'ai assez prouvé en te développant ses avantages. Oui, sans doute, dans presque tous les cas, Dieu, jaloux du bien de ses créatures, a uni dès cette vie même la vertu et le bonheur. Mais Dieu, aussi sage que bon, a voulu que dans toutes les situations de la vie il y en eût quelques-unes du moins qui, opposant le mal au bien, l'infortune à la vertu, fissent voir au milieu de l'ordre universel et de la loi commune un désordre apparent. Il l'a voulu pour laisser une sorte d'équilibre à la liberté, de l'exercice à la vertu, des motifs plus purs et de plus nobles espérances au vrai juste qui la chérit.

Car enfin que sera-ce donc lorsque le sacrifice sera de tout nous-mêmes, de tout l'homme; lorsqu'il s'agira de s'immoler tout entier pour le bien commun, pour le devoir, pour l'intérêt de la vertu? Ce ne sont point là de ces dispositions gratuites, de ces cas métaphysiques et qui ne se ren-

contrent pas. Que fera donc cet homme vertueux? Forcé de choisir entre la gloire de son Dieu et le glaive du persécuteur, entre le salut de sa patrie et le sien, entre l'injustice et la mort qu'on lui prépare, cessera-t-il d'être juste parce qu'il faudra cesser de vivre? Non; généreux mortel, vrai citoyen, vrai juste, consomme ton sacrifice; obéis à la loi du premier et du plus grand de tous les maîtres; meurs, puisque c'est pour toi un devoir de mourir. L'acte le plus héroïque de la vertu ne sera pas à ton égard sans dédommagement et sans fruit, et le législateur suprême qui te l'ordonne saura bien, par une vie meilleure, s'acquitter envers toi de ce qu'il doit à ton obéissance.

Eh! mon fils, puisque endurer les tourments et la mort plutôt que d'être injuste est vraiment une loi, puisque cette loi est émanée de Dieu même, ne doit-il pas à sa propre sagesse d'y joindre les motifs et la force nécessaire pour la faire accomplir? ne doit-il pas à son amour pour la vertu de la rendre heureuse; à son horreur pour le vice d'y joindre les châtiments et l'infortune?

Eh quoi! suffira-t-il, pour être vicieux en toute assurance, de s'être fait un front sans pudeur, de pouvoir tout et de tout oser sans inquiétudes et sans alarmes; d'avoir trouvé le secret de faire taire sa conscience pour n'écouter que le langage des passions et du crime? Quoi! la vertu seule sera-t-elle craintive et timide? s'effraiera-t-elle sans fondement des plus légères transgressions de la loi? sera-t-elle délicate, scrupuleuse et fidèle sans la moindre espérance?

Quoi donc! avec un cœur si sensible et si tendre nous fera-t-elle renouveler à chaque instant le sacrifice de nos passions les plus chères; immoler au Dieu des vertus tous les désirs que ce Dieu saint réprouve; arrêter, réprimer par une vigilance et des efforts continuels toutes les fougues du tempérament et toutes les saillies de l'imagination; tout surmonter

et tout souffrir pour faire le bien, avec tant d'occasions et de facilité peut-être pour faire le mal, sans que jamais elle puisse rien attendre de tant d'héroïsme et de fidélité? Opprimée enfin par le vice, languira-t-elle quelquefois dans l'indigence, dans l'opprobre et dans les larmes, sans consolation, sans apui, sans autre ressource que celle de se dire à elle-même : Ce que je souffre, je ne l'ai point mérité? Non, non; dis au juste, mon fils, que ses combats ne seront point sans honneur; que ses travaux ne seront point stériles; que les larmes qu'il répand ne sont pas sans témoins, et ne demeureront pas sans récompense : dis-lui que Dieu a mieux pourvu à l'intérêt de sa loi; et que, si, moins puissant ou moins sage à cet égard que les maîtres de la terre, il n'avait rien fait pour déterminer efficacement le vrai sage à la suivre, et pour le récompenser de l'avoir suivie, il cesserait d'être Dieu.

Aussi, mon fils, écoute les menaces que lui-même a faites au vice et les promesses qu'il a faites à la vertu : c'est par la voix de la nature qu'il a daigné les faire. Prends garde à ce cri intérieur qui se fait entendre à l'injuste tant qu'il n'a pas entièrement abjuré l'empire da sa raison, et qui lui dit : « Tu as péché, tu t'es rendu coupable; tremble : les hommes ne » savent rien de ton crime; mais tu le sais et tu te le reproches malgré toi; un œil plus éclairé que celui des hommes, » l'œil d'un témoin, d'un juge que tu ne peux tromper, que » tu ne peux corrompre, cet œil l'a vu; et ce juge suprême » t'en demandera compte un jour. » Admire au contraire » quelle est l'heureuse sécurité du juste. Vois comme il perce sans crainte dans l'avenir; comme il porte sur l'éternité un regard ferme et assuré; combien, surtout à l'heure de la mort, c'est une ressource consolante pour lui que le souvenir d'une belle vie.

Eh! qui prouve mieux, mon fils, quel doit être le partage de

la vertu? L'espoir de vivre éternellement fut toujours son plus doux espoir, et le désir du néant ne fut jamais que le coupable désir des cœurs dépravés. Honteuse origine! ce désir naît avec le vice et s'éteint avec lui. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

LETTRE XXIVe.

Le marquis ayant démontré à son fils la spiritualité et l'immortalité de l'âme, ajoute :

O mon fils! laisse la brute, et pense en homme; n'avilis point ta nature par des comparaisons. Ce n'est point, je crois, te prêter par un fol orgueil des titres qui ne t'appartiennent pas que de te considérer ici-bas comme le ministre du Très-Haut et le roi de ce monde qui t'environne. L'animal, resserré dans une sphère étroite, ne voit qu'autour de lui; ton esprit, par ses connaissances et ses pensées, atteint jusqu'aux extrémités de l'univers. L'animal ne fait servir qu'un petit nombre de choses à son usage, et ne peut étendre ses facultés au-delà : tu fais tout servir à tes besoins ou à tes goûts, et tout dans la nature paraît fait pour toi. La brute, assujétie à une marche uniforme, à des opérations invariables, ne peut presque rien perdre ni rien acquérir : dirigée par un instinct nécessaire, elle en suit les impulsions sans mérite comme sans erreur : ton âme, toujours active, invente, acquiert, change ses coutumes et ses mœurs, se réforme, s'instruit, et paraît susceptible de développement à l'infini : elle délibère, elle résout, elle se détermine quel-

quefois contre ses propres lumières, et laisse apercevoir des caractères de noblesse, de grandeur et de liberté jusque dans son orgueil, dans les bouillants transports de ses passions, dans leur honteux esclavage et dans les égarements de sa raison. La brute n'a qu'une fin bornée; elle n'est faite que pour des biens particuliers, et s'en contente : l'homme, créé pour le souverain bien, en possédant tout, en rapportant tout à lui-même, n'est pas encore satisfait, et n'est entièrement grand et vraiment heureux qu'autant qu'il rapporte tout à son Dieu. Que les animaux jouissent donc en paix de leur plaisir; que la génisse, sans soin, sans souci pour l'avenir, foule aux pieds l'herbe naissante; que près d'elle le mouton bondisse dans la plaine; que l'oiseau vole et chante; qu'ils vivent sans crainte et intérieurement sans combats; qu'ils se livrent sans scrupule et sans remords à leurs appétits grossiers, c'est pour cette sorte de félicité qu'ils sont faits. Mais pour toi, mon fils, lève les yeux au ciel : souviens-toi qu'un autre genre de bonheur t'est destiné, et que pour y parvenir il faut le mériter. Convaincu de ton immortalité, que son souvenir dirige toutes tes vues, tous tes projets.

O Valmont! que tel soit en toi l'heureux fruit des grandes vérités que je viens de méditer en ta faveur. Respecte ta raison comme l'organe de la Divinité, comme le premier guide qu'elle t'ait donné, et l'unique fondement de la véritable grandeur : respecte ton âme comme le sanctuaire, comme l'image de Dieu même : garde ta conscience exempte de toute illusion, libre de tout préjugé; et respecte-la alors comme l'expression fidèle des volontés de ton maître, et l'heureux interprète de ses lois toujours saintes : sois fidèle à l'honneur; mais ne le fais pas dépendre des opinions aveugles d'un monde inconstant et frivole; que ce ne soit point cet honneur changeant et bizarre, aussi mobile que l'onde agitée, aussi

frêle que les jugements vains et trompeurs sur lesquels il est appuyé; que ce soit cet honneur réel, constant, invariable, que l'honnête homme trouve au fond de son cœur. Suis la vertu comme l'unique route qui puisse conduire au bonheur : que ton âme s'ouvre pour toujours à la bienveillance universelle, assuré que tu recevras tôt ou tard le prix de ta fidélité, et qu'il ne peut y avoir de contradiction entre les sacrifices qu'exige de toi l'obéissance à la loi et ta félicité, entre le bien commun et ton propre intérêt : agis constamment d'après des principes si nobles, si beaux en eux-mêmes, si sûrs, si intéressants dans la pratique; et que le grand bien, mesuré sur les circonstances et sur tes propres forces, serve de règle à ta conduite. Voilà, mon fils, pour tous les hommes, la vraie loi de la raison, et celle que leur impose leur nature.

Maintenant compare mes maximes avec les tiennes; mon plan de conduite avec celui que tu t'es formé. Rassemble toutes les vérités que je t'ai exposées, et que tous les hommes agissent d'après elles : quels fruits précieux vont en résulter pour le bonheur de chacun d'eux et pour la félicité commune! Au contraire, anéantis ces vérités : quel chaos que le monde! quelle anarchie va s'établir sur la ruine de toute autorité! quel anéantissement de tous les droits! quel renversement de toute justice, et quels dangers pour toi-même! Tous les liens vont être rompus, toute société va se dissoudre; et, réduit à un état pire que celui des sauvages mêmes, qui ont du moins un commencement de loi naturelle et les premiers principes de bienveillance pour leurs semblables, tu craindras dans chaque homme un ennemi, et ton ombre te fera peur. Ah! qu'un Dieu ami des hommes a pourvu sagement à leur intérêt ainsi qu'à sa gloire en mettant dans leur cœur ce sens moral, cet instinct naturel de droiture et d'équité qui repousse avec force ces dogmes destructeurs, et qui forme

en nous l'heureux germe de toutes les vertus! En le développant ce germe, j'ai rempli en ta faveur les desseins de ce Dieu bienfaisant; et si la connaissance de la vérité te devient chère, souviens-toi, mon fils, que c'est à lui que tu en dois la plus tendre et la plus vive reconnaissance.

LETTRES XXVe, XXVIe.

Emilie exprime à son père le bonheur que lui fait ressentir l'amélioration sensible des principes et de la conduite de son époux ; cependant elle lui demande sa pensée sur les spectacles où elle serait tentée d'aller chercher des distractions à ses peines. — Le comte est convaincu des vérités que son père lui a démontrées ; mais ne pourrait-on pas être vertueux, et digne de Dieu, sans être chrétien, par exemple. Tel est l'objet de sa lettre au marquis.

LETTRE XXVIIe.

LE MARQUIS DE VALMONT A SON FILS.

Je bénis le ciel; il m'a fait retrouver mon fils!... Mon fils croit à la vertu, et nous sommes d'accord sur l'autorité sainte des lois de la nature. Mais la loi naturelle, la seule raison, suffit-elle à nos besoins? Cher Valmont, si elle te suffit en effet, ne crains pas que je t'impose un nouveau joug, un joug inutile, et une loi arbitraire. Ce n'est pas pour te rendre la vertu plus dure et plus pénible que je prétends t'éclairer : c'est pour te la rendre plus douce et plus facile, et je ne veux pour toi de loi que celle qui peut servir à ton bonheur.

S'il est un guide plus sûr encore et plus fidèle que le ciel t'ait donné, me saurais-tu mauvais gré de te le faire connaître! puisque la vérité, la vertu, sont maintenant de quelque prix à tes yeux, pourrais-tu être indifférent à ce qui te rendrait vraiment sage et solidement vertueux?

La raison est notre premier guide : eh! mon fils, qui l'avouera mieux que moi? et ne t'ai-je pas appris le premier à la respecter? Mais ce guide que je révère est-il le seul que nous devions suivre? et de nouvelles lumières, une autorité

plus précise, une règle plus facile, ne seraient-elles pas à désirer?

Prends-y garde, cher Valmont, autant il est insensé de trop déprimer la raison, autant l'est-il de se former une trop haute idée de son pouvoir : la méconnaître, ou trop présumer de ses forces, sont deux excès également dangereux. Autrefois tu te plaisais à la dégrader; tu ne la regardais que comme une instrument mobile et changeant, que comme une règle incertaine; tu lui refusais tout crédit : tu te trompais, et tu as été forcé d'en convenir. Aujourd'hui, bien différent de toi-même, tu donnes tout à sa lumière, et tu te trompes encore.

Ah! sans doute, l'autorité sans la raison n'a aucun fondement solide; elle ne porte plus sur rien qui la distingue de l'erreur, et qui lui donne le sacré caractère de la vérité; elle peut être également l'autorité mensongère du bonze ou du druide; elle peut emprunter tour à tour la voix de la nymphe Egérie et le glaive de Mahomet. Croire sans la raison et contre la raison même, c'est le partage des imbéciles, des superstitieux et des fanatiques; c'est, sous le prétexte imposant de sacrifier son entendement à la Divinité pour en recevoir des enseignements plus sûrs, s'arracher les yeux pour mieux voir.

Mais que, dans l'état où sont les hommes, la raison brille suffisamment de sa propre lumière et se soutienne sans aucun autre appui; qu'elle soit l'unique maître que nous devions écouter, qu'elle n'ait besoin que d'être consultée pour nous instruire; et qu'en nous enseignant elle nous dise tout ce qu'il nous importe de savoir, c'est ce que tu ne prouveras jamais, et ce que tu prouverais en vain contre l'expérience de tous les siècles.

Ouvre, mon fils, la grande et étonnante histoire du genre humain; prends-la où tu voudras; considère-la dans tous les

âges; suis-en les révolutions parmi tous les peuples qui n'ont eu que leur entendement pour guide; qu'elle fixe ton attention et tes regards sur les contrées nouvellement découvertes, sur le Nouveau-Monde comme sur celui qui nous est connu de tous les temps : hélas! en tout temps, en tous lieux, que t'offrira-t-elle que l'histoire de nos erreurs? Dans un coin de ce vaste univers, un seul peuple eut autrefois des notions saines sur la Divinité, sur les devoirs de l'homme, et c'est Dieu même qui l'a instruit. Partout ailleurs, et c'est sur les objets les plus importants, quelle étrange stupidité, quel égarement et quelles ténèbres! Sans vouloir t'éblouir par le vain étalage d'une érudition dont tant d'autres ont fait les frais avant moi, et passant rapidement sur tout le reste, j'insisterai sur un seul article, parce qu'il est le premier et le plus intéressant aux yeux de la raison; parce qu'il est d'ailleurs la règle essentielle des mœurs et le fondement de la loi naturelle; parce qu'enfin c'est de lui que dépend en grande partie ce que nous devons croire et espérer. Cet article, le plus important de tous, c'est l'idée que nous devons nous former de la Divinité.

Ici, Valmont, mesure bien les forces de l'entendement humain, et rougis pour ta faible raison. Quel tableau, à cet égard, que celui du monde entier! Le vrai Dieu, le Dieu de tous les êtres, ignoré et méconnu; ce Dieu unique, indépendant, existant par lui-même, divisé en autant de dieux dépendants et muables qu'il y avait aux cieux d'êtres qu'il avait créés; les divinités les plus bizarres mises à la place de l'être le plus parfait; de vils mortels adorés par leurs semblables; le bœuf, le chien, le chat et le crocodile encensés par des prêtres; le soleil et la terre, les ognons et les plantes, de vains noms, la fortune et la peur, devenus l'objet des hommages d'un aveugle fanatisme; des peuples, des sages, prosternés devant des dieux de bois, de pierre ou

de métal, devant des figures grotesques dont l'artiste maladroit riait en les formant, et qu'il adorait avec le peuple après les avoir formées; nos pères eux-mêmes..... ah! je frémis à ce triste souvenir, nos pères à genoux devant de honteux simulacres; et nous, mon fils, qui y serions encore sans la foi de nos premiers apôtres; des superstitions communes aux simples et aux savants, des poulets consultés de bonne foi par des héros; le vol des oiseaux faisant trembler les plus fiers courages; des cultes infâmes, des sacrifices impurs, des dieux parjures, incestueux, adultères; des divinités cruelles et barbares, des victimes humaines; le vice dans les temples, sur les autels, et dans presque tous les cœurs : voilà, mon fils, voilà l'homme abandonné à lui-même..... O aveuglement! ô folie! dont on oserait à peine le croire capable, et qu'on serait tenté de regarder comme une calomnie contre le genre humain, si elle n'était attestée par l'expérience de tous les siècles, et par les exemples de toutes les nations. Grand Dieu! de quelle nuit profonde as-tu tiré l'univers! et dans quel siècle heureux, sous quelle aimable loi m'as-tu fait naître?

Je ne t'ai encore montré les égarements de la raison que dans la multitude : et ce serait déjà, mon fils, prouver assez contre toi, puisque enfin c'est le grand nombre, c'est le commun des hommes qui a le plus besoin d'instruction. C'est celui surtout qui, n'ayant ni la force d'esprit, ni le temps, ni la volonté, ni les moyens nécessaires pour faire une étude raisonnée de la religion et de la morale, a aussi le besoin le plus pressant d'être éclairé et fixé par une autorité.

Mais, à l'égard des philosophes et des sages eux-mêmes, qu'est-ce donc que la seule lumière naturelle? et jusqu'ici a-t-elle bien pu leur suffire? Parmi eux que d'écoles et de

sectes contraires! que d'opinions diverses sur la nature de Dieu, sur l'origine du monde, sur la destination de l'homme et sur les principes de la morale! Malgré toutes les recherches des sages de l'antiquité, Dieu, le vrai Dieu, leur était presque aussi inconnu qu'au reste des hommes : ils ne l'apercevaient qu'à travers un voile qui leur en dérobait les attributs les plus essentiels, et leur cachait tout l'éclat de sa majesté. Tantôt ils voulaient qu'un destin aveugle présidât seul à ses déterminations, et lui servît de loi : le fatalisme, si absurde en lui-même, était l'opinion la plus commune. Tantôt ils limitaient le pouvoir du souverain Etre en lui opposant une seconde divinité, à laquelle ils attribuaient tous les désordres qu'ils croyaient apercevoir dans quelques-unes des parties de ce monde : dans ce système aussi absurde qu'impie, un bon et un mauvais principe, le dieu du bien et le dieu du mal (et peut-il jamais y avoir un tel dieu?), partageaient également l'empire de l'univers. Plusieurs imaginaient une matière éternelle et subtile qui circulait dans toute la nature, la la modifiait, l'animait, et trouvait dans son propre fonds le mouvement qu'elle lui donnait; comme si le mouvement, par ses lois et ses changements divers, ne supposait pas dans l'univers un moteur! Les autres, quoiqu'en petit nombre, distinguaient à la vérité l'Etre purement spirituel d'avec tout ce qui est matière, et toutefois ils le considéraient non pas comme l'auteur de la nature, mais comme celui qui en avait modelé les formes, qui en avait réglé les mouvements, qui en avait disposé avec sagesse tous les êtres qui la composent, et qui existait comme lui de toute éternité : insensés qui ne s'apercevaient pas qu'en faisant de toutes les parties de ce grand ouvrage autant d'êtres éternels et nécessaires ils en faisaient autant de divinités! tant il est vrai, mon fils, que toute la sagesse selon le monde n'est que folie devant Dieu.

Ces sages tant vantés n'étaient pas mieux instruits de ce qui regarde l'homme, son état actuel et sa destination. Varron, le plus savant des auteurs païens, compte près de trois cents opinions différentes sur la seule question du souverain bien. Ils ne s'accordaient pas davantage sur la vertu; ils ne formaient sur l'immortalité de l'âme que des conjectures : partout ils hésitent, ils chancellent, ils se contredisent eux-mêmes; et les plus habiles d'entre eux sont ceux qui confessent le plus hautement leur ignorance. Socrate reconnaît sans peine qu'il aurait besoin de lumières plus sûres pour se conduire, ou de la parole de Dieu même qui lui servît de guide; il ne croit pas qu'on puisse réussir à réformer les hommes, à moins qu'il ne plaise à Dieu de nous envoyer quelqu'un qui nous instruise de sa part : étonnant aveu de notre faiblesse dans la bouche d'un tel sage! sentiment de nos besoins qui est le plus bel effort auquel puisse se porter la sagesse humaine! Platon, en nous exposant la mort de son maître, nous fait part de ses craintes : après avoir fait à ses amis le discours le plus sublime sur l'immortalité de l'âme, Socrate le termine en doutant si l'âme est immortelle. Platon lui-même, qui distingue si nettement l'esprit et la matière, qui reconnaît un Créateur suprême, et qu'on admire par de si beaux endroits, se dément honteusement, en faisant partager les honneurs de la divinité aux astres, à la terre et aux démons. Cicéron ne commence son *Traité sur la nature des dieux* qu'en avouant que rien n'est plus difficile, que rien n'est plus obscur que cette matière, sur laquelle, dit-il, les sentiments des hommes les plus éclairés sont si différents et si partagés. O raison! faible raison! jusqu'où donc vont tes forces? Et sont-ce bien là les merveilles enfantées par tes sages?

Maintenant, Valmont, que les esprits forts de nos jours

s'appuient sur leurs propres lumières, je leur demanderai s'ils ont plus de force d'esprit que les sages de l'antiquité païenne. Je ferai plus, je les opposerai les uns aux autres, et je leur ferai voir combien ils diffèrent entre eux; je leur montrerai, en les opposant à eux-mêmes, sur combien d'articles de la loi naturelle ils se contredisent et s'égarent tous les jours; je ferai plus encore, je lèverai le masque qui les couvre, et l'on connaîtra combien, sous une apparence de respect pour la loi naturelle, ils cachent un fond d'indifférence pour toute loi en général, un esprit de vertige, de système, et le plus souvent de pyrrhonisme à l'égard de toute vérité. Eh! mon fils, tu les as entendus parler, tu as lu leurs écrits, tu as pensé avec eux et comme eux : dis-moi donc, et interroge fidèlement ta conscience et ta mémoire, qu'as-tu entendu dans leurs entretiens? qu'as-tu vu dans leurs ouvrages, que la théorie du matérialisme et la morale des passions? Au milieu de leurs subtils et inintelligibles systèmes, que sont-ils en effet, pour la plupart, que des matérialistes déguisés? Déistes pour la forme, épicuriens pour le fond; parlons mieux, et, pour ne leur rien imputer que tu puisses désavouer en leur nom, ne sachant eux-mêmes ce qu'ils sont, dogmatiques aujourd'hui, demain pyrrhoniens; changeant d'opinion et de langage selon les circonstances et les temps; n'ayant jamais, d'un ouvrage à l'autre ni deux jours de suite, la même philosophie; s'enveloppant de grands mots vides de sens, par lesquels ils substituent à la science simple et modeste le jargon philosophique; raisonnant par enthousiasme, et posant avec tout le feu du génie et tout le brillant de l'élocution des absurdités en principes; se donnant pour les restaurateurs et les guides du genre humain, et croyant nous faire trouver la lumière au sein de l'obscurité la plus profonde : hélas! où est donc, en fait de religion, la règle précise

de ceux qui n'en ont point d'autre que celle de leur raison!

Et pour les vérités qui concernent les mœurs, nos nouveaux philosophes sont-ils plus sages et plus éclairés que pour celles qui appartiennent à la religion? Quels sont les fondements sacrés de leur morale? Ici c'est la conformité d'origine, de penchants et de lois, dans les brutes et dans les hommes, qui est l'unique base de la loi naturelle : là ce sont les conventions, les institutions politiques qui font tout le mérite et le démérite de ce qu'on appelle *vice* et *vertu*. Pour les uns c'est l'utilité publique, c'est le salut du peuple, par opposition au bien même de l'humanité tout entière, qui dans chaque société, dans chaque état, détermine ce qui est juste ou injuste, ce qui est vertueux ou vicieux. Parmi les autres c'est l'intérêt personnel qui est la source et la règle de toute justice. Quelques-uns donnent pour principes des grandes et belles actions la sensibilité physique, l'amour et la volupté. Tous enfin, favorisant également le libertinage, le luxe, l'indépendance, l'orgueil et toutes les passions, font tour à tour, ou tout à la fois peut-être, horreur et pitié.

O mon fils! moins philosophes à bien des égards, et moins conséquents que les sages de l'antiquité païenne, il est aisé de voir à leurs égarements monstrueux que, nés au sein du christianisme, ils ont abusé de plus de secours que ceux-là n'en avaient reçu, et éteint au fond de leur âme plus de véritables lumières. Ils sont tombés, comme les anciens sages, dans l'aveuglement et les ténèbres; mais ils sont tombés de plus haut. J'admire souvent dans leur morale, quoique si imparfaite encore, les Socrate, les Platon, les Cicéron, les Sénèque, les Marc-Aurèle, les Epictète; tandis que mon cœur et ma raison se soulèvent contre les maximes indécentes et perverses des faux sages de notre siècle.

Et quand leurs lumières seraient plus pures, à qui en appartiendraient le mérite et l'honneur, si ce n'est à la religion sainte qui les a formés? Les ingrats! pour ne pas reconnaître ce qu'ils lui doivent, ils oublient tout ce qu'ils ont emprunté d'elle. Ah! s'ils daignaient se souvenir du premier rayon qui éclaira leur berceau, des premières leçons qu'on donna à leur enfance, ils avoueraient que tout ce qu'ils ont appris de plus vrai ils le tiennent de cette religion qu'ils méprisent; qu'on leur avait inculqué la science et la sagesse avant qu'ils pussent se glorifier d'être sages, et que personne n'enseigne et ne pratique mieux les devoirs de la loi naturelle que l'humble fidèle éclairé par la lumière de l'Evangile.

C'est cette loi évangélique qui détermine le culte qu'on doit à la Divinité; car enfin, si Dieu existe, si nous lui devons un hommage comme à l'auteur de notre être qui nous a créés pour lui, si nous lui devons un hommage et un culte extérieurs, un hommage de l'esprit et du corps, comme à celui qui a formé l'un et l'autre, et qui a mis entre ces deux substances une correspondance réciproque et un rapport nécessaire; si nous lui devons un culte public comme au père commun de tous les hommes, qui les a réunis en société, qui en a fait une même famille dont il est le chef, qui leur a donné l'usage de toutes les créatures pour qu'ils en rendissent tous ensemble un même tribut à sa gloire; qui est-ce qui déterminera par les seules lumières naturelles le culte vraiment digne de lui, et le genre de sacrifice qui, pour l'honorer, pour nous le rendre propice, pour expier nos fautes, peut lui être offert sans déroger à sa majesté? Admettrons-nous également tous les cultes? Ils se contredisent entre eux; ils contredisent pour la plupart les attributs essentiels de l'Etre suprême; ils sont contraires à la perfection et au bonheur de l'homme. Prétendre qu'ils

sont tous également propres à glorifier le souverain Etre, c'est vouloir que Dieu soit dignement honoré par des contradictions et des absurdités.

Je termine par ces mots : Une religion qui croit toutes les autres religions permises n'est pas une religion, mais une dérision du culte religieux, parce qu'elle fait de la Divinité une idole à laquelle tout hommage est égal.

LETTRE XXVIIIe.

Le marquis continue de démontrer à son fils l'impuissance de la raison humaine, et l'obligation de ne pas s'en tenir à la seule religion naturelle.

LETTRE XIXe.

LE MARQUIS A LA COMTESSE.

. . . . . .

. . . . . .

Maintenant, ma chère Emilie, je ne veux plus m'occuper dans cette lettre que du soin que tu m'imposes de t'éclairer, ainsi que ton amie, sur un article plus intéressant que tu ne le crois, celui des spectacles. Je suis charmé que tu m'aies fourni toi-même l'occasion de joindre sur cette matière quelques réflexions à celles que je t'ai déjà fait faire sur les lectures.

Mais, avant tout, dis-moi, ma fille, est-ce à Emilie sage et raisonnable seulement, ou à Emilie chrétienne et sage tout ensemble que je vais parler? Heureusement pour ton père et pour toi la question n'est pas difficile à résoudre : j'écris à cette sage et fidèle Emilie qui, bien loin de séparer ces deux titres, ne croit pas pouvoir trouver de véritable sagesse ailleurs que dans la religion. Eh bien! je vais donc te parler d'abord le langage du christianisme. Mais je ferai plus, je t'aiderai ensuite à parler aux autres le langage de la seule raison.

Comme chrétienne, ma fille, croirais-tu pouvoir allier l'école du monde avec celle de Jésus-Christ, et les maximes du théâtre avec la morale évangélique? Autant il y a de différence entre la lumière et les ténèbres, autant il y en a entre l'esprit qui règne sur la scène et celui qui éclaire, qui anime le vrai fidèle. Faire mourir en nous tout ce qui tient au monde et à ses folles passions, c'est-à-dire, comme parle le disciple chéri du plus saint et du plus aimable de tous les maîtres, tout ce qui flatte dans l'homme la satisfaction de ses caprices et de ses passions, ou l'orgueil de la vie, voilà l'esprit du christianisme : nourrir dans notre âme l'attachement au monde et ses penchants déréglés, voilà sinon tout l'objet, au moins tout le fruit de nos spectacles. Dans l'Evangile, Jésus-Christ dit partout anathème au monde : sur le théâtre, le monde est partout, dans ce qu'on voit, dans ce qu'on entend, et au fond de notre cœur; c'est lui qui, sur la scène, établit les usages, détermine les bienséances, dicte les sentiments, dirige les affections, et peint de ses couleurs les vices et les vertus; seul il y fixe la règle de nos mœurs, il juge en dernier ressort, et en monarque suprême il y dicte des lois. Est-ce au pied de la croix, dans l'Evangile de Jésus crucifié pour les hommes, que tu prétends te former et t'instruire, ou bien est-ce à l'école du monde et des passions? De ces deux maîtres entièrement opposés, Jésus-Christ et le monde, lequel choisis-tu? Si c'était le dernier, ma fille, que me resterait-il à te dire? je frémirais; et l'anathème prononcé par ton Dieu retomberait tout entier sur toi. Et de quel front, sous quels prétextes iras-tu voir au spectacle des intrigues d'amour, d'ambition, de vengeance ou de haine, qu'avec tout l'art dangereux qui les accompagne tu n'oserais lire dans les romans; y entendre de faux principes d'honneur, des leçons de plaisir et de volupté qui t'effraieraient dans des entretiens, et que

nulle part, avec de la religion, tu ne pourrais entendre de sang-froid? Ah! quel supplice le spectacle ne serait-il pas pour une âme qui y entrerait vraiment chrétienne, qui en sortirait également fidèle, si une telle âme, forcée d'y entrer, pouvait y donner quelque attention!

D'ailleurs, ma fille, sans autre discussion, tu es enfant de l'Eglise, et heureusement née dans son sein : si l'Eglise est ta mère, elle qui t'a enfantée à Jésus-Christ; si ce nom si tendre n'est point un vain nom; s'il exige de toi le même respect et la même obéissance que tu auras droit d'exiger de tes propres enfants, son langage sur les spectacles ne doit pas être pour toi un langage indifférent, et ton devoir est de consulter ce qu'elle dicte sur un objet aussi intéressant. Que prononce-t-elle à cet égard? Le même anathème que Jésus-Christ a prononcé contre le monde. Dans aucun siècle son langage n'a varié : dans ses conciles, par la voix de ses souverains pontifes, par la bouche de ses docteurs, par la prédication journalière de ses ministres, par les liens d'excommunication dans lesquels elle retient les acteurs, par l'infâmie dont les ont notés les lois des princes animés du même esprit qu'elle, par la croyance commune des peuples qu'elle instruit, ne te dit-elle pas d'une voix assez haute pour être entendue, que c'est pécher contre son esprit et ses lois, contre les lois de la religion tout entière, que d'assister à ces sortes de spectacles?

Il ne reste donc, ma chère fille, à une âme vraiment chrétienne, aucun appui solide sur lequel elle puisse fonder, dans les circonstances les plus communes, le droit et la liberté qu'elle se donnerait d'y assister : il ne lui est donc pas plus permis d'y accompagner que d'y conduire les autres; par sa seule présence elle concourt au mal qui s'y fait, elle y sert d'exemple, elle y tient lieu d'autorité; et plus ses mœurs sont pures, plus sa piété partout est édifiante,

plus aussi, dans ces lieux dangereux et profanes, elle devient aux faibles un sujet de scandale. Et quand il ne serait question que des comédiens tout seuls, compterait-elle pour rien d'être au nombre de ceux qui, en assistant à leurs jeux, portent à leur âme le coup mortel qui doit la perdre éternellement? Y aurait-il des spectacles s'il n'y avait point de spectateurs? et ce qui se fait pour tout un public ne se fait-il pas en particulier pour chacun de ceux qui le composent?

« Mais il faut des amusements, et il est bien permis de se délasser quelquefois. » Oui, ma fille; mais, pour une âme vraiment chrétienne, il faut des délassements conformes à l'esprit du christianisme. Ne crains pas que, censeur austère et réformateur indiscret, sous prétexte de te prêcher la mortification évangélique, j'ose bien t'interdire tous les plaisirs qui te sont permis : mais encore faut-il qu'ils le soient; encore faut-il qu'ils ne compromettent point la piété et les mœurs; qu'ils n'aient rien de contagieux; qu'ils n'inspirent point le goût des faux plaisirs, l'amour de la frivolité, et l'esprit de dissipation; qu'ils ne nous fassent pas trop sortir de nous-mêmes pour nous attacher à de vaines fictions, pour exciter en nous des passions turbulentes, et pour nous livrer à des transports que désavouent presque toujours la vertu et la raison. Eh! ne peut-on pas se délasser sans ces sortes de plaisirs? Lorsque saint Louis crut devoir bannir de son royaume les spectacles, ne restait-il plus de délassements à ceux qui en avaient besoin?

Mais surtout une âme belle et sensible n'a-t-elle pas au sein de sa famille, dans la société d'amis vertueux comme elle, dans les tendres épanchements de la confiance, dans le goût même des lettres et des arts, des plaisirs purs qu'elle puisse se permettre? Hélas! si elle est plus belle et plus vertueuse encore, n'a-t-elle pas des spectacles plus intéres-

sants qu'elle puisse se procurer, celui des malheureux qui souffrent et qu'elle va consoler? N'a-t-elle pas des larmes plus douces à verser, celles de la pitié pour les indigents qu'elle va visiter et soulager? N'a-t-elle pas un emploi plus noble et plus touchant à faire de ses richesses, en les ménageant pour des œuvres qui honorent l'humanité et la charité? Quel spectacle délicieux pour elle, lorsqu'elle voit un vieillard décrépit ranimer à sa vue cette froide et tremblante vieillesse à laquelle elle vient de servir d'appui; une veuve destituée de tout conseil et de toute ressource lui ouvrir son cœur avec toute la liberté qu'inspire la confiance, et ressentir à son aspect les seuls transports de joie dont elle soit encore susceptible; des orphelins abandonnés accourir au-devant d'elle, recevoir ses tendres caresses, les lui rendre avec usure, et arroser ses mains de larmes arrachées moins encore par le besoin que par la reconnaissance! Ah! ma fille, ce sont là les plaisirs vraiment dignes de toi.

Quiconque en cherche d'autres au sein du monde et de la vanité, au sein des plaisirs bruyants et tumultueux, des jeux, des cercles, des danses et du théâtre, s'il se dit encore chrétien, rappelle-le aux fonts sacrés sur lesquels il fut régénéré. C'est là qu'on promit en son nom le renoncement au monde et à ses vains amusements; le sceau de la religion confirma ces vœux solennels; ils furent écrits dans le livre de vie. Au grand jour où ce livre s'ouvrira pour lui, où il sera jugé sur ce qu'il renferme, où l'arbitre de son sort lui retracera ses premiers engagements, osera-t-il bien dire que, en se permettant ces divertissements profanes, il n'a point violé ses promesses, et que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu dans ces assemblées et sur nos théâtres, ne démentait point en lui l'esprit du christianisme?

Deux genres, dont le dernier se divise maintenant en bien des espèces différentes, partagent la scène française : la tragédie, dont les effets sont d'inspirer la compassion et la terreur, et la comédie, qui a pour objet d'amuser par la peinture des ridicules.

Considérons ces deux genres par ce qu'ils ont de commun : dans le peu que nous dirons tu distingueras sans peine ce qui est propre à chacun d'eux.

Le but de ce spectacle, comme de tout autre proprement dit, est d'intéresser non pas quelques personnes seulement, mais tous les hommes en général. C'est le goût public qu'il veut flatter, et il ne peut y parvenir qu'en intéressant les passions. Mais quelles passions? celles que les hommes trouvent le plus universellement en eux, qui frappent, qui émeuvent davantage la multitude. Je veux bien que son second objet soit d'instruire; mais on ne niera pas que son premier but ne soit de plaire; et malheureusement je crois pouvoir prouver que, de la manière dont on est presque toujours forcé de s'y prendre, ce premier objet nuit à l'autre, et y substitue pour l'ordinaire un effet tout opposé.

Quelle est cette multitude à laquelle on veut plaire et qu'il s'agit d'intéresser? Ce sont des hommes qui certainement, et quoiqu'ils en puissent dire, ne vont au spectacle que pour être amusés, et qui, dans la peinture qu'on y fait des mœurs, ne peuvent être affectés, comme ils désirent de l'être, qu'autant qu'on aura soin de ne pas y contrarier, jusqu'à un certain point, leurs penchants; qu'on y ménagera, qu'on y flattera même leurs passions favorites; qu'on y donnera aux vices qui leur sont le plus naturels un un vernis d'héroïsme et de grandeur qui adoucisse à leurs propres yeux ce qu'auraient d'odieux des couleurs trop variées et des images trop ressemblantes. Ce sont des

hommes pour la plupart volages et dissipés, bien plus susceptibles d'impressions nuisibles et dangereuses que d'impressions bonnes et utiles; des hommes qu'une morale exacte, qu'une raison sévère, ennuierait, rebuterait, et qui ne peuvent souffrir son langage qu'autant qu'il est tempéré par un langage plus doux, et racheté par des maximes qui s'accommodent mieux à leurs faiblesses. Ce sont des hommes qui veulent être remués, agités, vivement excités, à condition toutefois que ce ne sera pas en leur inspirant des remords, en faisant porter leur terreur et leur pitié sur leur propre misère, mais seulement en les attachant à de vaines fictions, où l'ombre qu'ils poursuivent puisse leur faire oublier la réalité; où on les intéresse par le spectacle de passions et de malheurs qui ne soient ni trop loin d'eux ni trop près, et qu'ils puissent envisager sans un retour douloureux et pénible sur leur propre cœur : à condition encore que, si on veut les forcer à rire de leurs propres faiblesses, ce sera sans ôter à leurs passions les espèces de dédommagements qui leur importent le plus; sans faire trop souffrir leur orgueil, si ce n'est peut-être dans la peinture de quelques vices que tout le monde abhorre, et qu'on charge si bien que personne ne peut s'y reconnaître. Voilà, il faut en convenir, les hommes qu'on veut intéresser, qu'on veut amuser, et, pour la réduire aux termes les plus simples et les plus vrais, telle est la poétique de tous nos théâtres.

Aussi voyons-nous dans la plupart des pièces qu'on représente sur la scène, de violentes passions ennoblies avec art; des sottises héroïques consacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'histoire; de beaux sentiments qui ne sont, à bien dire, que des saillies extravagantes d'ambition et de vengeance; des fantômes de vertu qui en imposent par un vain coloris de grandeur; des personnages qui, par leur

caractère, leur rang, leurs sentiments et leurs exploits, réveillent au fond de l'âme ou flattent ces inclinations vicieuses d'où naissent en nous les révolutions les plus funestes. On y voit la passion la plus généralement répandue et la plus à craindre s'élever sur la ruine de toutes les vertus, dominer presque dans tous les cœurs, et fonder les principaux intérêts; on y voit les faiblesses et les crimes qu'elle traîne à sa suite déguisés, palliés par le tour ingénieux d'une morale aussi fausse que séduisante, justifiés, autorisés par de grands exemples, présentés du moins sous les traits qui les font paraître plus dignes de compassion que de censure et de haine : on y voit les passions les plus ardentes et les plus dangereuses, ces passions qui sont les secrets mobiles du cœur humain, et qui enfantent tous nos malheurs, l'orgueil, l'esprit de domination, le ressentiment des injures, prendre un air de noblesse et d'élévation qui semble les rapprocher de la grandeur d'âme et du vrai courage. Près d'elles, et à leur lumière, la fourberie est une politique sage, et l'art de gouverner l'esprit de faction le caractère d'une âme hardie, faite pour régner sur ses semblables; le duel, une loi de l'honneur; la vengeance, un devoir; le suicide, un droit à sa propre vie qui n'est ignoré que des lâches et des faibles. Les grandes fautes y sont données presque toutes à la destinée, et les dieux seuls y sont coupables du crime des hommes. On y accoutume l'esprit à des horreurs auxquelles il n'aurait jamais pensé, et je suis persuadé qu'un homme fait à nos spectacles sera moins étonné, moins frappé d'un grand crime, qu'une âme neuve qui n'a jamais vu que l'image touchante de la vertu, ou l'empreinte légère du ridicule.

On y voit les caractères vicieux altérés au gré de l'intérêt qu'on veut répandre sur eux; on les voit, rachetant de scène en scène leurs grands vices par des

qualités brillantes, en devenir moins odieux. On n'y sait ni qui perd ni qui gagne du vice ou de la vertu; tout y est sacrifié au jeu des passions. On y voit régner une enflure continuelle d'idées et de sentiments; on y entend, après quelques maximes vraies, des maximes fausses; et chacun adopte, selon son goût et son génie, celle qui lui convient le mieux. La religion elle-même n'y est traitée, surtout aujourd'hui, qu'avec indécence; les dieux, les autels, les oracles, les prodiges, les prêtres, n'y paraissent que pour être la matière d'un indigne parallèle; ils n'y sont offerts que pour nous engager adroitement à confondre avec de faux cultes le culte véritable, et n'y sont marqués que du sceau de la haine et du mépris.

Là le plus honnête homme est presque toujours le plus ridicule, et tout l'avantage y est pour le plus fourbe et le plus adroit. Dans les pièces les plus honnêtes, mentir est compté pour rien : dans les plus utiles, dans les pièces de caractère, l'effet qu'on envisage est presque toujours manqué, par la nécessité de charger le caractère principal pour le faire ressortir et le rendre plus intéressant. Souvent aussi on le revêt, malgré ses faiblesses, de tant d'agréments, on lui laisse tant de ressources, qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudrait jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose, Presque toujours, si le fond de la pièce est bon, les détails en sont dangereux; et les leçons mêmes qui seraient utiles aux uns deviennent pernicieuses aux autres, selon les circonstances et les dispositions de ceux qui les reçoivent.

Ajoute, ma fille, à tout ce que je viens de dire les prestiges de la déclamation, ce langage muet, si éloquent, si persuasif, si séduisant, qui par un geste parle aux yeux et pénètre le cœur, donne de la vivacité aux passions, de la force au sentiment, et de la véhémence aux discours; qui

exprime dans toute leur énergie les mouvements de l'âme que le poète même n'a rendu que faiblement; qui fait illusion sur la fausseté des pensées et des maximes, et fait applaudir au mensonge avec plus de chaleur qu'on n'applaudirait à la vérité. Ajoute le charme, l'enchantement du spectacle tout entier, le cercle brillant d'une foule de personnes de l'un et de l'autre sexe qui étalent à l'envi tous les raffinements de l'art et de la parure, qui affectent tous les agréments de la mode et tout l'éclat du luxe, qui vont pour voir et pour être vues, qui dans leurs yeux portent tout le feu des passions qu'on exprime sur la scène. Ajoute les idées que font naître les acteurs, les actrices, malheureusement trop connus pour la plupart par la licence de leurs mœurs; avilis, quoiqu'on en puisse dire, par un préjugé raisonnable, par une conduite qui sans doute est bien plus le vice de leur état que celui de leur esprit et de leur cœur; invitant, irritant les passions par leur seule présence, et ôtant aux sens et à l'imagination le frein puissant que du moins y met presque toujours l'auguste caractère de la retenue et de la pudeur qui brillent dans les âmes honnêtes.

Réunis tous ces principes de corruption, et, d'après eux, ma fille, juge des effets que le spectacle doit produire. Quels effets! on y laisse altérer les premières idées de vérité, d'innocence et de vertu que l'éducation avait pu donner. On y accroît, on y renforce les préjugés qu'on avait puisés dans le commerce du monde. On y échange des manières décentes et naturelles contre des affectations ridicules. On s'y forme à un esprit romanesque, à un jargon de théâtre, ou bien encore à ce ton de fatuité et d'impertinence qui rend nos jeunes gens insupportables à leurs propres concitoyens, et en fait pour les étrangers des objets de haine ou de mépris. On y apprend à dédaigner les mœurs anciennes, à mépriser

les occupations sérieuses, à négliger les devoirs domestiques, à se laisser gagner par la fureur du chant, de la danse et des vers, à étouffer l'heureux germe des talents précieux par des goûts frivoles et des talents futiles. On y substitue l'esprit de dissipation, de luxe et d'afféterie à l'amour de la retraite, de la simplicité et de la sagesse. On y contracte l'habitude des pensées fausses et criminelles, on y attise le feu des passions, on y reçoit les premières impressions de la volupté, ou on les augmente. La force de l'intérêt, la chaleur du sentiment, le feu de l'action, les ornements de la poésie, tout l'ensemble du spectacle nous émeut et nous transporte. On est tout entier à ce qu'on voit, à ce qu'on sent. On se remplit, on se pénètre à loisir des mêmes vues, des mêmes penchants que font paraître les personnages qu'on nous représente. On se sent attendrir; on verse des pleurs en dépit de soi; on oublie tout, on oublie sa raison et son propre cœur. On est déçu, on est séduit sans avoir la force de revenir contre de si douces et de si fortes impressions; tout fait illusion, et tout concourt à la maintenir.

D'ailleurs, ma fille, je conviendrai, si l'on veut, que le spectacle ne produit pas les plus pernicieux effets tout-à-coup; mais il les prépare; il met dans leur cœur la disposition secrète qui en sera un jour la trop funeste cause.

Eh! dans combien de spectateurs le théâtre n'opère-t-il pas des effets et plus prompts et plus funestes!

A des raisons si pressantes, faut-il joindre des autorités? Celle des législateurs, des anciens sages de la Grèce et de Rome, qui presque tous ont regardé les spectacles comme la source de mille désordres; celle de nos hommes de cour qui ont le mieux connu le jeu des passions et le cœur humain, de La Rochefoucault, de Bussy-Rabutin, du prince de Conti, qui a fait un traité exprès contre les spectacles; celle d'un

magistrat aussi éclairé que l'était le chancelier d'Aguesseau, qui a fait sur eux des remarques si intéressantes; celle enfin de nos génies les plus distingués, de nos poètes eux-mêmes, des Corneille, des Racine, des Quinault, des La Mothe, qui se sont repentis d'avoir travaillé pour le théâtre, et qui, après en avoir si bien étudié toute la science, ont été les premiers à en avouer les dangers et la séduction : tant d'autorités en tous genres donneront sans doute un nouveau poids à la raison. Eh! qui se flattera mieux savoir que les maîtres de l'art quels sont les effets qu'il peut produire!

Quels prétextes, ma fille, restent donc à ses partisans? Qu'ils dénaturent tant qu'ils voudront nos spectacles, qu'ils les considèrent d'une manière abstraite, tels qu'ils devraient être, tels qu'il serait à souhaiter qu'ils fussent, ils ne persuaderont pas à quiconque a de la sagesse et des mœurs qu'on peut sans risque et sans crime les voir et les fréquenter tels qu'ils sont.

Combien donc se rendent coupables des pères faibles, des mères imprudentes, des gouverneurs et des guides indignes de l'être, qui, en y conduisant leurs enfants ou leurs élèves, leur présentent eux-mêmes la coupe empoisonnée du plaisir. Hélas! n'y boiront-ils pas assez tôt sans eux? Leurs passions ne s'éveilleront-elles pas assez d'elles-mêmes? Faut-il encore les faire naître d'avance ou les irriter?

O toi, ma fille, plus éclairée sur tes devoirs, et mieux disposée à les remplir, mieux instruite des dangers du spectacle, tu n'iras point y chercher pour toi-même un vain délassement; tu n'y mèneras point un jour tes enfants; tu n'auras pas été leur mère pour aider à les séduire! Le théâtre n'est pas l'école des mœurs; et lors même qu'il semble le devenir à certains égards, les secours qu'il offre à la vertu sont trop insuffisants, et les motifs qu'il lui prête sont trop au-dessous d'elle.

N'oublie pas, ma fille, combien nos idées prennent aisément la teinte de tout ce qui nous environne, et combien à nos premières idées sont liés nos premiers penchants. Fais donc en sorte que tes enfants, que tous ceux qui dépendront de toi, surtout dans un âge encore tendre, ne voient, n'entendent rien qui ne puisse leur donner sans aucun mélange l'idée du vrai et l'amour du bien.

Par rapport à toi, ma chère Emilie, si ton mari redouble par la suite ses sollicitations les plus vives en faveur des spectacles, fais-lui voir que ton cœur même ne saurait consentir à être distrait de son amour pour lui par des amusements qui insensiblement tendraient à l'altérer, et qu'il ne s'y refuse si constamment que pour se conserver toujours pur et fidèle.

LETTRE XXXe.

Le comte est entraîné par les démonstrations de son père ; mais il voit encore tant d'objections contre le christianisme qu'il ne peut qu'hésiter à se rendre. C'est à ces difficultés que répond le marquis dans la lettre suivante.

LETTRE XXXIe.

LE MARQUIS DE VALMONT A SON FILS.

. . . . . .

. . . . . .

Toujours des combats, mon fils! mais ils mènent à la victoire; ils décèlent au moins un cœur naturellement vertueux. « La foi a ses mystères, et ces mystères, dis-tu, sont des contradictions et des absurdités. » La foi a ses mystères; je t'en ai dit les raisons : et, quand je ne les aurais pas dites, elles s'offrent assez d'elles-mêmes. Des mystères! Eh! Valmont, où l'homme n'en rencontre-t-il pas? De toutes parts la raison, la nature, ont les leurs

La métaphysique a ses profondeurs et ses abîmes; la physique a ses phénomènes inexplicables; parmi les insectes, elle a ses polypes; la matière, comme on se plaît à le croire, et comme on prétend le démontrer, a sa divisibilité à l'infini : la géométrie a ses lignes asymtotes qui approcheront toujours, et qui, quoique prolongées à l'infini, ne se couperont jamais : la connaissance de Dieu par la seule raison, parmi bien d'autres difficultés, nous laisse à concilier, dans ses attributs, la nécessité d'être et la liberté : l'homme tout seul, sans le

secours de la révélation, est à lui-même le plus grand des mystères... et tu ne permettras pas qu'une religion qui, bien au-dessus des lumières et des lois de la nature, nous découvre ce qu'il y a de plus profond, de plus caché dans la Divinité, ne renferme rien d'obscur et de mystérieux! Mortel audacieux, si le vol hardi de ton orgueilleuse raison doit trouver quelque part des limites, ne sera-ce pas du moins au bord de l'infini?

« La foi a ses mystères, et ses mystères sont contraires à la raison. » Dis mieux, cher Valmont, ils sont au-dessus de notre raison, de la raison humaine; mais ils ne sont pas contre elle : et, quoi qu'en ait dit un sophiste ingénieux, la différence de l'un à l'autre est immense.

Sans remonter jusqu'à des propositions géométriques si certaines pour un géomètre, si conformes à ses lumières, et cependant si fort au-dessus de l'entendement rude et grossier d'un villageois et d'un simple artisan, combien d'autres vérités sensibles pour un homme dont la raison est exercée, et qui cessent de l'être pour celui dont la raison est sans exercice et sans culture? Ce que l'homme ne peut comprendre, le crois-tu incompréhensible à un ange, à Dieu même? Croirais-tu faux tout ce qui surpasse ta faible intelligence? et oserais-tu bien faire de ta raison la mesure des possibles? Qu'est-ce donc aux yeux de la droite raison qu'une absurdité, qu'une contradiction? C'est ce qui présente l'être et le non-être dans un même objet et sous le même rapport; ce qui renferme tout à la fois, et sous le même point de vue l'affirmation et la négation. Or les mystères qui au premier coup d'œil effraient l'imagination bien plus que la raison, considérés de près, n'offrent rien de semblable. La manière d'être, le *comment* y est inconcevable; mais, dans l'exacte vérité, rien n'y est absolument incompatible.

La trinité, par exemple, offre des termes obscurs à

certains égards, mais elle ne renferme point d'idées contradictoires. On ne nous dit pas que ce qui est un est aussi *triple* au même égard et dans le même sens; que *trois* choses d'une certaine espèce ne font qu'une seule chose de la même espèce, ce qui serait absurde : on ne présente point à ma foi un Dieu et trois Dieux, mais seulement trois personnes en Dieu, qui ne font qu'un même Dieu. La trinité affecte les personnes, et non la substance : dans celle-ci point de bornes, point de division, point de partage; le chrétien n'adore qu'un seul Etre tout-puissant, éternel, immense, infini; et ses attributs sont communs, sont tout entiers à chaque personne, dans l'unité et la simplicité parfaite d'une même essence. Et comment expliquer cette fécondité divine, cette union de trois personnes en une seule substance; toute l'énergie de ce mot *personnes*, employé pour exprimer, dit saint Augustin, ce qui, à dire vrai, est au-dessus de toute expression? Je n'en sais rien; et de là naît le mystère que la foi me propose : mais il me suffit que, quant aux idées qu'il renferme, on ne puisse y démontrer rien d'absurde.

De même aussi dans l'incarnation, la foi nous offre non un Dieu qui, en se faisant homme, ait altéré en lui cette nature divine qui par son essence est inaltérable, mais un Dieu qui, sans cesser d'être tout ce qu'il est par lui-même, a daigné s'unir à la nature humaine. Les variations, les abaissements, les souffrances, ne tombent dans le Verbe fait chair que sur l'humanité; et en Jésus-Christ, par l'union des deux natures, les mérites sont d'un Dieu, les souffrances sont d'un homme. Cette réunion est étonnante, l'idée en est incompréhensible, mais elle n'est pas contradictoire.

Dans l'eucharistie, c'est le même corps immolé sur la croix qui est au ciel et sur la terre; mais, suivant des physiciens éclairés et des philosophes profonds, il n'est pas

nécessaire que ce soit partout la même quantité numérique de matière, et en total les mêmes particules, pour que ce soit partout le même homme, et, à proprement parler, le même corps.

Je ne vois donc en tout ceci que des effets dignes de leur cause, d'une cause souverainement féconde au dedans et au dehors, souverainement puissante, souverainement bonne. Je vois avec admiration, avec transport, dans la Divinité, une charité immense qui, de même que tous les autres attributs, participe à son infinité; et, bien loin que ma foi soit ébranlée par ces mystères, dans le Dieu des chrétiens, à tant d'amour pour les hommes, je reconnais mon Dieu.

Dans le péché originel, ce mystère le plus incompréhensible de tous, et sans lequel toutefois nous sommes encore plus incompréhensibles à nous-mêmes, les enfants ont contracté la tache de leur premier père; mais c'est comme des ruisseaux infectés dans leur source. Ils sont dégradés, il est vrai, ils naissent enfants de colère; mais dans leur dégradation Dieu leur laisse plus qu'ils n'avaient droit de prétendre, et leur rend par la rédemption en Jésus-Christ bien au-delà de ce qu'ils pouvaient espérer. Peut-être même te forcerai-je de convenir un jour que, sans le péché du premier homme, Jésus-Christ, si je puis parler ainsi, eût manqué à l'univers.

Dans tous ces mystères, je vois donc des choses obscures; je n'en vois point que la droite raison, que la saine philosophie puisse nommer absurdes, puisqu'il n'en est point qui soient renfermées dans le principe de contradiction.

« Mais encore, me diras-tu sans doute, ne pourrait-on pas » séparer la religion de ses dogmes et de leur obscurité? » Séparer la religion de ses dogmes! Et si c'est Dieu qui les a unis, comment veux-tu les en séparer? Ce sont des dogmes qui forment essentiellement l'esprit du christianisme; ils ne

nous offrent point de spéculations inutiles et frivoles; ce sont eux qui fondent toute la morale évangélique : qui, après nous avoir fait connaître toute la bonté, tout l'amour de Dieu envers les hommes, servent de plus puissants motifs à la reconnaissance et à l'amour de l'homme envers son Dieu, de plus ferme appui à son courage, de soutien à son espérance, et de principe à ses mérites : ce sont eux qui, en l'unissant plus intimement à l'auteur de son être, le lient plus étroitement à ses frères; qui deviennent pour le vrai fidèle la source des joies et des consolations les plus pures; qui font la base de ses vertus les plus sublimes; qui le rendent capable des efforts les plus héroïques et de la constance la plus parfaite : ce sont eux qui font de la religion chrétienne le corps de doctrine le plus suivi, le système le mieux lié dans toutes ses parties, l'ensemble le plus uni, le plus complet, et l'ouvrage le plus digne de la Divinité : séparer la religion de ses dogmes! ô mon fils, ce serait donc l'anéantir! Laisse aux inventions de nos faux sages le triste privilége de pouvoir être altérées, modifiées, réformées au gré de leur caprice; laisse à des hommes vains leurs sytèmes si peu liés, si décousus, si mal assortis; ces systèmes où l'erreur se contredit à chaque instant, et qui se démentent par tant d'endroits. Le plan de doctrine que la religion nous présente ne peut perdre un de ses articles de foi sans nous laisser voir le majestueux édifice qu'elle élève chanceler, s'écrouler, et se renverser tout entier sur lui-même.

Aussi, mon fils, c'est avec ses dogmes et ses mystères que l'univers a reçu la religion chrétienne. Tu demandes quels suffrages elle peut compter en sa faveur. Demande plutôt, cher Valmont, dans presque tous les siècles qui ont été éclairés de sa lumière, chez tous les peuples où elle a été portée, parmi tous les grands hommes qui ont brillé dans le monde par leur génie et leurs talents, et qui l'ont si

scrupuleusement examinée, si soigneusement discutée, demande quels suffrages elle ne compte pas.

L'Eglise ne faisait que de naître, le christianisme était encore à son berceau, et déjà ses apologies, répandues de toute part, étaient l'ouvrage des philosophes les plus vertueux et les plus éclairés. Tu compterais bien plutôt le petit nombre de ceux qui, au tribunal de la raison et de la philosophie, ont prétendu combattre la religion et la détruire, les Celse, les Julien, les Porphyre, que la foule de ceux qui à ce même tribunal l'ont si glorieusement défendue et l'ont fait triompher. Parcours, dans ces premiers temps, les ouvrages des Justin, des Arnobe, des Lactance, des Tertullien, des Origène; parcours ceux de tous les saints docteurs que l'Eglise reconnaît pour ses pères, et qui dans leurs écrits, malgré les incorrections et les défauts de leurs siècles, sont encore, à tant d'égards et à si juste titre, l'admiration du nôtre; les Irénée, les Cyprien, les Athanase, les Hilaire, les Basile, les Cyrille, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les Chrysostôme; vois tant de génies divers, de tant de nations différentes, sous tant d'époques remarquables, se soumettre au joug de la foi : souviens-toi que c'étaient des hommes de lettres, des savants, des orateurs, des sages imbus pour la plupart de préjugés tout contraires, nourris dans les idées et les maximes d'une orgueilleuse philosophie, et qui, par le caractère de leur esprit, par le genre de leurs études, par l'intérêt le plus pressant, par la résistance des passions opposées, par la crainte des dangers et la honte de croire, étaient portés à l'examen le plus sévère : souviens-toi que, après la prédication de Jésus-Christ et de ses apôtres, le christianisme a commencé par tant d'hommes illustres qui n'étaient rien moins que chrétiens avant qu'il fût question pour eux de le devenir, et demande encore quelle sorte d'examen et quels suffrages la religion compte en sa faveur?

Mais peut-être, Valmont, tous ces siècles n'étaient-ils pas assez éclairés pour toi. Eh bien! mon fils, choisis ce qu'il te plaira d'appeler, par préférence à tout autre, le siècle des grands hommes; choisis celui d'un de nos plus grands monarques, le siècle de Louis XIV, plus grand peut-être à nos yeux que le siècle d'Auguste, s'il avait pour lui la même antiquité : dans cette époque si remarquable, et parmi toutes les nations éclairées, compte, pèse, discute les autorités, puisque c'est aussi à l'autorité que tu en appelles, et voyons qui l'emportera, de la religion ou de l'incrédulité.

A cette petite poignée d'hommes qui, dans le dix-septième siècle, ont levé l'étendard de l'impiété, qui pour la plupart ont été célèbres seulement par leur liberté de penser, et qui tous se sont tant de fois démentis, contredits eux-mêmes, oppose, sans distinction de secte, et de ce que n'a pu mêler à la croyance générale l'esprit particulier, oppose les Descartes, les Leibnitz, les Newton; ces trois hommes, l'éternel honneur de l'esprit humain, qui s'élèvent si fort au-dessus de la sphère commune, qui dominent avec tant d'éclat dans l'empire des sciences, et partagent entre eux les respects de tous les philosophes modernes qui se rangent à leur suite; oppose les Malebranche, les Bernouilli, les Euler, les Wolf, les Wollaston, les Cumberland, les Le Clerc, les Grotius, les Clarck, les Abbadie, les Derham, les Nieuwentyt, les Bacon, les Addisson., les Pascal, les Arnaud, les Nicole, les Bossuet, les Fénelon, qui ne se sont pas contentés d'être chrétiens ou de le paraître, mais qui tous ont si bien prouvé leur croyance. Quels noms (et je te fais grâce des autres), quels hommes je t'ai cités, mon fils, et que tu te trouveras petit auprès d'eux, toi et les partisans de tes erreurs! Oppose des sages que l'incrédule ignorant ou de mauvaise foi ose citer pour lui; des sages

quelquefois trop hardis dans leurs systèmes, peu mesurés dans leurs expressions, emportés par la fougue du génie au-delà des bornes que la religion lui prescrit, peut-être aussi séduits par un vain désir de gloire (car, hélas! que de gloire a été ternie par le trop grand désir de l'accroître); mais toutefois, au milieu de leurs écarts, retenant dans leur cœur et dans leurs écrits la religion que par quelques endroits ils semblaient abandonner. Tels ont été par rapport au christianisme un Locke, un Pope, un Hobbes peut-être avec tous ses faux principes, et tant d'autres dans le même genre : car c'est un grand et dangereux abus, mon fils, que de crier trop aisément à l'incrédulité, et de vouloir compter malgré eux parmi les ennemis de la religion des hommes d'un certain nom qui jusque dans leurs vains systèmes l'ont chérie, ou du moins l'ont respectée.

A ces philosophes, à ces sages, ajoute les pères de notre belle littérature, les Corneille, les Racine, les Despréaux, un La Mothe, un Rousseau, un La Fontaine, qui a déploré si amèrement les écarts de son imagination et les honteuses licences qu'il avait permises à sa plume.

O mon fils! je m'imagine quelquefois voir ces génies fameux des derniers siècles, ces hommes vraiment grands, à qui l'orgueil philosophique est forcé de rendre hommage, renaître de leurs cendres et reparaître au milieu de nous. Je crois les entendre élever la voix dans nos plus célèbres académies, s'adresser à leurs disciples, et leur dire : » Reconnaissez-vous vos instituteurs et vos maîtres, vos » guides et vos modèles? Est-ce donc la gloire que vous » prétendez flétrir en flétrissant la religion qu'ils ont si » sincèrement honorée, qu'ils ont défendue si constamment? » Quoi! n'étions-nous donc des esprits faibles et des petits » génies que lorsque nous combattions pour elle? Quoi! » l'attachement qu'elle nous inspirait, le respect dont elle

» nous pénétrait, les éloges qu'elle nous dictait en sa
» faveur, n'étaient-ils donc qu'un vain préjugé? Et lorsque
» nous détruisions avec tant de soin toutes les erreurs;
» lorsqu'en tout genre nous renversions avec tant de force et
» de courage les autels élevés à la crédulité; lorsque nous
» cherchions avec tant de zèle et de succès la vérité, ne
» nous étions-nous mépris que sur l'objet que nous discutions
» avec le plus d'attention, et qui nous intéressait le plus?
» Eh! qui êtes-vous pour traiter notre croyance de super-
» stition, de fanatisme et d'imbécillité, lorsque nous vous
» assurons d'un commun accord qu'elle avait à nos yeux tout
» le poids de l'examen et toute l'autorité de la raison? Qui
» êtes-vous, et de quel droit vous donnez-vous pour nos
» censeurs et pour nos juges, vous que sous aucun titre nous
» n'eussions admis pour nos égaux, et que notre unique
» étonnement peut-être est de voir assis maintenant à la
» même place que nous? »

D'ailleurs, qui est-ce qui fait nombre parmi les incrédules, et le plus de bruit peut-être? Ne sont-ce pas ces esprits légers, superficiels, qui, incapables de penser par eux-mêmes, se font l'écho des autres, et ne répètent que ce qu'ils ont entendu dire; qui plaisantent parce qu'il leur en coûterait trop d'approfondir et de raisonner, et qu'à leur tour le sifflet tout seul épouvante et réduit au silence? Ne sont-ce pas ces petits-maîtres, sortis hier des écoles, semblables aux soldats de Pompée, poudrés, musqués, peu faits pour la guerre, et cependant hardis à défier au combat, s'avançant fièrement, faisant briller leurs armes, mais qu'il suffit de frapper au visage pour les déconcerter et les mettre en fuite? Ne sont-ce pas ces hommes singuliers qu'on a peine à définir, qui refusent de passer pour chrétiens, parce que trop de gens le sont encore, et qui, voulant marcher seuls dans la route qu'ils se sont frayée, n'attendraient qu'un

renversement total d'idées et de sentiments pour se rendre les hérauts du christianisme? Ne sont-ce pas surtout ces hommes aussi libertins de mœurs que de croyance, ces jeunes gens déjà perdus de débauche à vingt ans, et qui mettent partout, dans leurs écrits comme dans leurs propos, le poison de l'impureté et de tous les excès de la licence à côté de l'irréligion? Eh! mon ami, en considérant la marche ordinaire de la plupart des incrédules, ce n'est pas leur nombre qui m'étonne : c'est au contraire qu'il y en ait si peu. Avec un cœur dépravé, il est si commode de ne rien croire! Mais enfin, malgré la dépravation du siècle et la manie de l'esprit fort, la religion ne trouve-t-elle pas aujourd'hui même, parmi les hommes les plus célèbres, des défenseurs ou des disciples? Elle n'est donc pas si décriée que tu le disais au tribunal de la science, du génie et de la philosophie; et, depuis qu'elle s'est fait connaître, elle ne l'a jamais été. Malgré ton mépris apparent pour les suffrages et les opinions des hommes, tu me rappelais à l'autorité, Valmont, et je t'ai répondu par des autorités.

Mais faut-il répondre à tout? Est-il vrai encore, par exemple, que les arts soient opposés au christianisme; et ne peut-on en même temps embrasser l'un et cultiver les autres avec succès? De quels arts parles-tu? de l'éloquence, de la peinture, de la sculpture, de l'architecture, de la poésie, de la musique? Mais, dans les genres plus nobles, je t'ai déjà cité les plus grands noms. Hommes illustres par vos talents, orateurs sublimes, poètes célèbres, artistes fameux, c'est à vos ouvrages que j'en appelle : qu'ils répondent pour moi. Ah! mon fils, que de chefs-d'œuvre en tous genres la religion n'a-t-elle pas enfantés! L'éloquence des Chrysostôme, des Bossuet, des Fénelon, des Bourdaloue, des Massillon, en s'exerçant sur des objets consacrés par la religion,

a-t-elle dégénéré de celle des Cicéron, des Démosthènes? Nos chefs-d'œuvre chrétiens des Raphaël, des Michel-Ange, des Bernin, répandus surtout à Rome et dans toute l'Italie, dont ils font l'ornement, n'égalent-ils pas ceux qui nous restent des peintres et des sculpteurs les plus renommés de l'antiquité païenne? L'église de Saint-Pierre de Rome, celle de Saint-Paul de Londres, seraient-elles indignes de figurer, pour l'architecture, à côté du Panthéon? Les plus belles pièces de Corneille et de Racine ne sont-elles pas leurs tragédies saintes, et nos plus belles odes ne sont-elles pas des odes sacrées? La musique a-t-elle rien perdu dans nos temples de sa noblesse et de son harmonie? et celle qui, dans les compositions de nos plus grands maîtres, inspire des sentiments profonds de crainte, de respect et d'amour pour la divinité, ne vaut-elle pas bien celle qui, sur des rimes impures et par des sons dangereux, nous invite aux plaisirs?

C'est trop m'arrêter peut-être à réfuter des objections frivoles; mais rien n'est à mépriser pour moi de ce qui peut détruire dans Valmont des préjugés qui, quoique légers en eux-mêmes, l'empêcheraient de prêter l'oreille à ma voix sur des choses plus essentielles. Dépose toute prévention, mon fils, et tu m'entendras volontiers te prouver la religion chrétienne.

LETTRES XXXIIe, XXXIIIe, XXXIVe.

La comtesse est ravie du changement sensible de son époux. Elle demande des conseils à son père sur la tenue de sa maison, sur le luxe en particulier. — Le comte continue de proposer au marquis quelques difficultés dont la solution doit rétablir sa foi tout entière. — Le marquis mande à son fils et à sa fille des choses relatives à ce qui doit opérer le bonheur de deux époux.

LETTRE XXXVe.

LE MARQUIS DE VALMONT A SON FILS.

. . . . . .

. . . . . .

Tout tient, mon fils, à l'idée que nous devons nous former de la religion chrétienne. A-t-elle des caractères vraiment divins, ou ne s'annonce-t-elle que comme une invention, une production tout humaine? Est-elle marquée au sceau de la vérité ou à celui du mensonge? C'est à quoi se réduit l'importante question que je me propose d'examiner avec toi.

Si ce sont les hommes qui ont inventé la religion chrétienne, c'est dans la suite des siècles qu'on doit en fixer l'époque; elle doit être l'ouvrage du temps. Si elle est le fruit de l'imposture, des circonstances et du hasard, l'assemblage de ses parties ne doit pas former un système parfaitement lié, un tout complet, et, comme l'erreur, elle doit se démentir par quelque endroit. Si elle n'est appuyée que sur l'illusion et le mensonge, elle ne doit pas soutenir de grandes et longues épreuves; elle doit se détruire d'elle-même, s'affaiblir et périr en vieillissant. Que dirai-je de

plus? Si elle est uniquement produite par la raison humaine, faible comme elle, insuffisante comme elle, elle ne doit pourvoir comme il faut ni à la gloire de Dieu, ni au bonheur de l'homme.

Mais si c'est Dieu qui s'est révélé aux hommes, si le christianisme est son ouvrage, quel contraste! et quel tableau bien différent! La religion, au lieu d'être jetée comme au hasard parmi les hommes et dans la suite des siècles, au lieu de former comme une œuvre à part, doit être liée en quelque sorte aux premiers jours du monde, commencer avec les ouvrages de Dieu, et entrer dans le plan de la création : ses parties, au lieu d'être divisées, décousues, sans suite et sans rapport entre elles, doivent être enchaînées l'une à l'autre, se supporter mutuellement, tendre vers un même centre et avoir le rapport le plus parfait : l'œuvre qu'elle nous présente doit être ferme, inébranlable; elle doit être à l'épreuve de toutes les discussions, triompher de tous les obstacles, surmonter toutes les résistances, se développer, se perpétuer de générations en générations, et assurer de plus en plus sa consistance par sa durée : enfin cette religion, dans ses rapports avec Dieu, avec l'homme, et dans le lien sacré qu'elle forme entre eux, doit, par la justesse de ses proportions, procurer abondamment la gloire de l'un, et suffire aux besoins de l'autre.

Ainsi l'ancienneté, l'unité, la perpétuité, l'excellence; c'est-à-dire la perfection éminente, la sublime sainteté de la religion révélée, formeront ses principaux caractères. Chacun d'eux se retrouvera en quelque sorte dans l'autre; on pourra remonter, redescendre de l'un à l'autre, sur la même ligne, et avec la même assurance; ils seront liés entre eux d'une manière presque indivisible, et se prêteront l'un à l'autre une force nouvelle : ainsi la religion nous

offrira-t-elle comme un édifice majestueux dont le sommet touche au ciel, dont les fondements reposent au plus profond de la terre, dont toutes les parties étroitement unies ont entre elles et avec le tout qu'elles composent le plus juste rapport : ainsi la religion encore nous fournira-t-elle des preuves qui seront à la portée de tous. Par ces trois premiers caractères, elle se prouvera à l'esprit : et c'est le genre de démonstration qui convient à ceux qui sont capables de discussions et de recherches. Par le dernier elle se prouvera au cœur; et c'est le genre de preuve qui convient aux âmes droites et simples, à celles qui, jugeant plus par sentiment que par raisonnement, plus par le cœur que par l'esprit, ont besoin d'une voie plus abrégée et non moins sûre pour discerner la vérité.

D'après ces réflexions, commençons, cher Valmont, l'examen des caractères de la religion chrétienne, et voyons si elle a ceux que nous venons d'assigner, ou si elle en est dépourvue; si elle porte la triste empreinte des inventions humaines, ou si elle est scellée du sceau respectable de la divinité.

Cette lettre va te paraître un peu sérieuse peut-être; mais, mon fils, ce n'est pas maintenant le plaisir tout seul, c'est la vérité que tu cherches, la vérité qui doit ensuite te mener au bonheur. Eh! quelle que soit la route qui nous conduit à elle, ne mérite-t-elle pas bien les soins qu'on prend pour la trouver?

Si je ne m'arrête pas à l'examen des autres religions, du moins de celles qui sont étrangères à la religion de Jésus-Christ, c'est, mon fils, qu'il est évident, pour peu de notions qu'on en ait, qu'elles n'ont aucun des caractères d'une révélation divine, pris dans toute l'étendue que nous leur avons donnée. Il n'en est pas une seule qui ait une antiquité égale à celle du monde, et dont on n'entrevoie

l'origine informe et grossière dans des temps bien moins reculés; pas une dont toutes les parties liées entre elles forment un système complet de faits et de doctrine, et prennent un caractère d'unité; pas une qui se perpétue toujours la même, toujours uniforme et invariable, dans une société chargée d'en conserver le dépôt; pas une enfin qui par sa perfection éminente pourvoie suffisamment à la gloire de Dieu et aux besoins de l'homme.

C'est donc sur la religion chrétienne que va se porter toute notre étude; et, pour nous instruire à fond de ce qui la concerne, j'interroge le chrétien lui-même. Que me répond-il? O mon fils, quel premier sujet d'étonnement! Il me renvoie, avant toutes choses, à un peuple ennemi, dispersé par toute la terre, partout étranger, proscrit, errant, objet de la haine et de la malédiction de tous les peuples, en butte à tous les outrages, à toutes les révolutions, à tous les revers, et cependant toujours subsistant sans confusion, sans mélange, toujours distingué des autres nations sans avoir de chef, sans pouvoir former un corps de nation lui-même; et parmi tant de causes de variation, de destruction, retenant toujours de sa religion ce que sa situation présente lui permet d'en retenir et d'en observer. « Considère ce peuple, me dit le chrétien fidèle, ce peuple » étrange, si digne de toute ton attention. C'est lui, tout » mon ennemi qu'il est, qui t'offrira les titres de mon » origine; c'est sur lui que je suis fondé; je ne fais qu'ac- » complir en moi les promesses qui lui ont été faites pour » moi; la loi que je professe n'est que le développement et la » perfection de celle qui lui a été donnée; ses livres sont les » miens, et ma religion ne forme avec la sienne qu'un tout » parfait. »

Surpris de ce peu de mots, où j'entrevois déjà l'heureux mélange de tous les caractères d'une révolution divine, je

m'arrête à ce peuple auquel on me renvoie, et il offre à mes recherches les objets les plus intéressants. En datant par la filiation la plus constante et la mieux suivie, non pas seulement de la vocation d'Abraham, mais des premières époques de son origine, il est, si je l'en crois, le plus ancien de tous les peuples connus : les livres qui contiennent son histoire, sa religion et ses lois sont les plus anciens de tous les livres qui nous restent; les faits qu'il nous expose, comme étant l'histoire de ses pères, sont en même temps les premiers événements de la grande histoire de l'univers. Ce peuple, gouverné autrefois par la divinité même, se regardait comme le peuple de Dieu; et, s'il n'est que l'ébauche du peuple chrétien, quels premiers traits, mon fils, pour le tableau de de la religion!

Les fondements de l'histoire des Juifs se trouvent dans des livres qu'ils nous donnent également pour les plus anciens du monde, et sont soutenus par une tradition constante et par les plus anciens monuments. Il n'est point d'annales, point de livres dans l'univers auxquels on puisse donner avec une égale certitude la même antiquité. On parle ailleurs de quelques anciens manuscrits; mais il s'en faut bien qu'ils aient été aussi authentiques, aussi publics, ni que de siècle en siècle on nous ramène, comme pour l'histoire du peuple juif, à ceux qui les ont écrits.

J'examine ces livres que le chrétien révère, qu'un peuple son plus grand ennemi me présente, et qu'il semble n'avoir conservés que pour lui. J'y vois renfermés les droits, les titres, les intérêts de toute la nation juive et de tout le monde chrétien. Ce ne sont point de ces volumes mystérieux que quelques pontifes conservent dans le secret : ils ont toujours été exposés aux yeux du monde entier. Je les vois soumis à l'attention et à la critique de tous les esprits, de tous les peuples, de tous les âges; et dans le petit nombre d'hommes

qui ont révoqué en doute leur authenticité, qui ont hasardé de la combattre, je ne vois qu'une critique faible et insuffisante, que de petites difficultés qu'ils n'eussent pas osé faire contre d'autres livres que ceux-là; que des citations de contradictions apparentes, et qu'avec plus de lumières et d'équité on concilie aisément; qu'une ignorance réelle ou affectée des anciennes coutumes, des anciens usages; que bien de l'humeur, pour le dire en un mot, et des efforts impuissants.

L'authenticité de ces livres est incontestable; elle se prouve par la nature même de ces livres, qui intéressent tout un peuple dans les objets les plus essentiels, qui lui imposent un joug insupportable de la part de tout autre qu'un législateur tel que Moïse; qui peignent les Juifs avec un caractère d'aveuglement, d'ingratitude, de révolte, si déshonorant pour toute la nation.

Elle se prouve, en second lieu, par le concert des douze tribus à les adopter; concert qui ne se dément jamais malgré leurs querelles particulières, leurs vues souvent contraires, leurs passions et celles de leurs chefs, leurs intérêts différents, leurs prérogatives, leurs possessions, leurs droits respectifs, fondés sur le Pentateuque.

Elle se prouve, en troisième lieu, par l'ordre fixe et immuable qui se trouve établi pour le sacerdoce dans une seule famille, pour les fonctions lévitiques dans une seule tribu; par l'existence des lois, des cérémonies, des faits, des monuments, dont la date ne pouvait être prise que de celle du législateur même, qui remontaient en effet jusqu'à lui, qui supposaient et son existence et l'authenticité de ses livres, et celle des faits qu'il y rapporte.

Ainsi l'arche, la manne, la verge d'Aaron, le serpent d'airain, les tables de l'alliance, le rit de l'agneau pascal et les azymes, la loi des prémices et le rachat des premiers nés,

la consécration des prêtres, les cérémonies des sacrifices, la fête de la Pentecôte et celle des Tabernacles, les généalogies des familles, l'habitation des tribus de Ruben et de Gad et de la demi tribu de Manassé au-delà du Jourdain, la division de la terre de Chanaan, les asiles et les autres établissements qui prenaient leur origine dans les premiers temps de la république; tout servait à rappeler les événements remarquables consignés dans le Pentateuque, à en confirmer l'histoire, et à lui concilier la plus grande autorité.

Ici les faits, les monuments et les livres, tout se suit avec tant de justesse et de précision, tout s'accorde si bien, qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître que la loi écrite et les usages établis ont nécessairement et la même source et la même antiquité.

Elle se prouve encore, cette authenticité des annales du peuple juif, par le concert merveilleux des autres livres de l'Ecriture. L'histoire des Rois est liée à celle des Juges, celle des Juges à celle de Josué, et celle-ci à tous les faits que contient le Pentateuque ainsi qu'à Moïse, auquel toute la Bible me rappelle. Les écrits des prophètes, ceux de Salomon, les psaumes de David, les livres que nous venons de citer, il faut, en remontant de siècle en siècle, tout regarder comme supposé; il faut aller soi-même de supposition en supposition, d'absurdité en absurdité, avant que de se croire autorisé à douter seulement de l'authenticité des livres de Moïse.

Elle se prouve enfin par tous les caractères d'ancienneté qu'ils portent en eux-mêmes. On y voit le plus naïvement et le plus fidèlement décrites les mœurs des premiers temps; on n'y remarque en ce genre, pour les premiers âges, rien qui se ressente des siècles plus récents : on n'y aperçoit aucune loi, aucune coutume qui se soit introduite depuis Moïse : toutes les coutumes et toutes les lois y

sont parfaitement conformes au plan général du législateur, aux circonstances dans lesquelles il se trouvait, aux desseins qu'il se proposait : le style, le contexte de l'ouvrage, tout y est de la plus haute antiquité.

Les mêmes preuves, plus que suffisantes pour fonder une évidence morale équivalente à toute autre sorte d'évidence, se retrouvent par rapport à l'intégrité du Pentateuque comme par rapport à son authenticité.

Le respect des Juifs pour ces livres suffisait seul pour empêcher, ou du moins pour rendre inutile la témérité de ceux qui eussent prétendu les détruire, ou qui dans les points tant soit peu importants eussent seulement prétendu les altérer. Ces livres étaient entre les mains de tous; on en donnait un exemplaire aux princes et aux pontifes aussitôt après leur inauguration; on en faisait tous les sept ans, à la fête des Tabernacles, des lectures publiques; ils étaient pour tous les Juifs le fondement de leur croyance, la règle de leurs mœurs, l'unique objet de leur étude; ils étaient pour eux en quelque sorte les seuls livres; ils les portaient partout, et en rendaient ainsi la perte ou l'altération impossible.

Qu'oppose-t-on, mon fils, à des preuves si convaincantes? Rien de suivi, rien de solide; on incidente sur de petites difficultés qui, par leur faiblesse même, ne font que prêter un nouvel éclat à la vérité.

Mais pourquoi donc, mon fils, des objections si peu solides deviennent-elles, aux yeux de l'impie, des arguments sans réplique? Ah! pourquoi? c'est qu'il est dans son intérêt le plus pressant d'infirmer nos preuves sur l'autorité des premiers livres sacrés; c'est qu'il conçoit sans peine que leur ancienneté, leur authenticité, donnent déjà à la religion un fondement inébranlable. Et en effet, si c'est Moïse qui a écrit ces livres, on ne peut plus douter de la vérité des faits

qu'ils contiennent. Car, prends-y garde, cher Valmont, c'est dès lors un auteur contemporain qui parle à sa nation, qui lui parle de faits qui se sont passés et qui se passent encore sous ses yeux ; c'est un écrivain qui ne peut la tromper, qui ne peut se tromper lui-même sur la nature et la vérité de ces faits, dès que ce sont pour elle comme pour lui des faits publics, sensibles et permanents. Ainsi, par exemple, la sortie de l'Egypte, au milieu de tant de prodiges dont l'Egypte seule est la victime, dont tout l'art de ses magiciens ne peut la défendre, et auxquels même toute la puissance des démons est forcée de rendre hommage; le passage de la mer Rouge, non pas en côtoyant ses bords, non pas sur la vase des flots retirés, mais au milieu de son lit, et à travers ses flots divisés; le mont Sinaï tout en feu ; la voix retentissante du Très-Haut; des flammes, des éclairs et des foudres, qu'on expliquerait bien mal par des feux d'artifice, par la poudre à canon que l'on ne connaissait point alors, et qu'il est absurde de supposer; la terre entr'ouverte sous les pieds de Dathan, de Coré et d'Abiron; le rocher frappé par la verge de Moïse, et offrant tout-à-coup une source d'eau vive à un peuple toujours prompt à se répandre en murmures, toujours prêt à se révolter ; mieux que tout cela encore, les prodiges du désert, d'autant moins susceptibles d'illusions qu'ils étaient pour tous les Juifs, qu'ils se renouvelaient tous les jours, qu'ils ont duré quarante ans, tels que la manne qui leur a servi si longtemps de nourriture; leurs vêtements qui se sont conservés pendant tant d'années; cette colonne de nuée qui paraissait devant eux pendant le jour pour régler leur marche, et cette colonne de feu qui leur servait de guide dans l'obscurité de la nuit : ce sont là sans doute de ces faits qu'on ne peut raconter à une nation comme s'étant passés sous ses yeux, et avec les circonstances les plus frappantes, si elle n'en a rien vu; qu'on ne peut lui faire

croire comme les ayant vus s'ils ne sont pas vrais, et qui ne peuvent être vrais sans prouver la mission de celui qui les a opérés au nom même du Dieu tout-puissant, du Dieu de vérité.

Mais ces faits ne sont pas les seuls que racontent les livres de Moïse. Ces livres d'un peuple si ancien, et qui sont eux-mêmes de la plus haute antiquité, nous exposent les premiers faits, les premiers événements de la grande histoire de l'univers.

Ils me rappellent à un Dieu qui a tout fait, et ils me donnent de sa puissance, de sa sainteté, de sa sagesse, les idées les plus nobles et les plus dignes de lui. Le Dieu des Hébreux n'a rien de commun avec les divinités que le reste du monde adorait. C'est l'être existant par lui-même; c'est un Dieu unique dans sa substance, infini et parfait dans tous ses attributs. Il existait, et rien n'existait encore : à sa voix le monde sort du néant; il dit que la lumière se fasse, et elle est faite; il appelle les astres, et ils commencent leur cours; il orne les cieux, il embellit la terre, la rend féconde; il la peuple d'animaux divers et donne à l'univers un maître, un ministre à sa gloire, un interprète à la nature, en créant l'homme à son image. S'il met plusieurs jours à achever le grand ouvrage de la création, c'est pour nous apprendre qu'il fait tout, non par une impétuosité aveugle et nécessaire, mais librement, sans contrainte, comme il le veut, au moment où il le veut.

L'univers est créé, le monde a pris sa forme, et en sortant des mains du Créateur tout est parfait; l'homme reçoit l'hommage de tous les êtres pour le rapporter à son Dieu : un précepte léger lui est imposé pour lui faire sentir que, si tous les êtres lui sont soumis, il est assujéti aussi bien qu'eux à l'empire de l'Etre suprême, et lui doit, comme sa créature, le tribut de sa soumission et de sa

dépendance. Ce précepte, il l'a violé : tout change de face; la nature n'a plus pour lui les mêmes charmes; il y retrouve partout les funestes suites de son péché; il les trouve dans lui-même; son entendement se remplit de ténèbres, son cœur s'incline vers la terre, ses sens se révoltent; la postérité d'un père coupable perd en lui ses priviléges et ses droits... Tristes et étonnantes vérités, mais que je trouve gravées sur la face de la nature entière; que je trouve imprimées dans tout mon être, dans ce mélange de grandeur et de bassesse, de lumières et de ténèbres, de force et de faiblesse qui nous fait si souvent chercher l'homme dans l'homme même, et qui dans lui annonce à l'univers un roi, mais un roi dégradé. Ah! du moins à la faveur de ces clartés précieuses et nécessaires à l'homme je ne suis plus un mystère à moi-même : la nature n'est plus une énigme dont l'obscurité me fasse perdre de vue le Dieu qui m'a créé : je connais maintenant la source des contradictions qui me désolent, j'ai la clef de tout le système de l'humanité, j'ai celle de l'état actuel des êtres qui m'environnent; et l'univers entier s'explique à mes yeux.

Mais Dieu tourne mes regards vers un objet plus consolant. Adam a péché, et déjà, dans une semence bénie qui naîtra de la femme, il lui fait entrevoir un libérateur : par lui l'homme pécheur rentrera en grâce avec son Dieu, par lui il honorera la divinité comme elle doit être honorée, et lui offrira un culte digne de lui plaire.

Cependant la postérité d'Adam se multiplie, et le péché s'étend et se multiplie avec elle. Une famille plus sainte est séparée de la contagion universelle. Les crimes des enfants des hommes répandus sur toute la terre crient vengeance au Seigneur; sa justice éclate par un déluge universel. Sa bonté conserve le juste et sa famille : Sem, Cham et Japhet, dont les noms se sont conservés parmi les anciens peuples, deviennent les chefs des nations.

Après le déluge, la constitution de l'univers se trouve affaiblie; la vie humaine décroît insensiblement, la confusion des langues s'introduit parmi les hommes, les premiers peuples se forment, et les premières conquêtes annoncent au genre humain de nouveaux crimes et de nouveaux malheurs.

Voilà les commencements du monde, tels que l'histoire de Moïse nous les présente : commencements heureux, dit Bossuet, pleins ensuite de maux infinis par rapport à Dieu, qui fait tout, toujours admirable; tels enfin que nous apprenons, en les repassant dans notre esprit, à considérer l'univers et le genre humain toujours sous la main du Créateur, tiré du néant par une seule parole, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par sa miséricorde, et toujours assujéti à sa puissance.

Moïse, à ne l'envisager que comme historien, avait sur ces premiers temps des mémoires assez sûrs pour nous garantir la fidélité de son récit. La longue vie des patriarches, en simplifiant les générations, rapprochait de cet écrivain les traditions les plus communes et les plus vraies, les monuments les plus authentiques, et par un très petit nombre d'hommes le faisait toucher à la naissance du monde et à la création. Tu le sais, mon fils, ce n'est pas le nombre des années, c'est la multiplicité des générations qui rend les choses obscures; et dans l'exacte vérité notre ignorance sur les temps qui nous ont précédés ne vient que du peu de temps que nous vivons avec nos aïeux. Si Moïse n'avait donc voulu que faire illusion à ses contemporains et leur en imposer, il se serait bien gardé de faire vivre si longtemps des témoins dont la mémoire encore récente n'eût servi qu'à rendre sensible l'erreur de ses dates, et à déposer contre lui. Il se serait mis en sûreté en éloignant l'origine du monde et multipliant les générations : mais, bien loin de

là, il parle des choses arrivées dans les premiers siècles comme de choses constantes dont il restait encore un souvenir presque universel et des monuments remarquables.

En effet, parmi toutes les fables dont sont remplies les histoires des plus anciens peuples, on entrevoit aisément les faits les plus éloignés et les plus mémorables dont parle Moïse. L'œuvre des six jours, attestée par l'historien du peuple de Dieu, l'est en même temps par l'ordre de la semaine, cette coutume si arbitraire, et cependant si constamment observée chez presque toutes les nations. Presque toutes ont eu l'idée de la création du monde, d'abord informe, ce qu'elles ont appelé *chaos*, et ensuite réduit à l'ordre que nous voyons. Elles ont toutes, ou presque toutes, fait sortir l'homme de la terre, et ensuite d'un premier homme. L'état d'innocence leur a été connu sous le nom de l'*âge d'or*, suivi bientôt après d'un autre siècle où les misères ont été la punition du crime. La longue vie des premiers hommes se retrouvait dans leurs plus anciennes traditions. Celle du déluge s'est conservée partout; et l'arche même où se sauvèrent les restes du genre humain a été de tout temps célèbre en Orient. Que dirai-je de plus? La fable des géants qui entassaient montagnes sur montagnes pour escalader le ciel est l'histoire défigurée de la tour de Babel que les hommes entreprirent d'élever jusqu'aux nues, et qui fut suivie de leur dispersion. Après ce fait, nous ne voyons plus rien de généralement reçu chez tous les peuples, parce que la diversité du langage coupa la communication qu'ils avaient eue jusqu'alors. Mais on retrouve encore dans l'origine la formation des premières sociétés, des premiers états; dans la position que Moïse a donnée aux premiers peuples de la terre, dans leurs noms et ceux de leurs fondateurs, de nouvelles preuves de son exactitude : ici, comme sur tout le reste, les critiques plus éclairés et les plus savants sont pour

lui. Enfin, dans les traditions particulières, dans la mythologie des païens et l'explication de leurs fables, on démêle avec un peu d'attention presque tous les autres faits de Moïse, quoique défigurés par la superstition.

Eh! mon fils, si Moïse n'eût été qu'un inventeur, où eût-il pris dans les anciens temps toutes ces idées nettes et précises sur les objets les plus intéressants; tout ce tissu de faits si bien liés; tous ces détails immenses et si suivis; tous ces calculs si difficiles, si nombreux, et au fond si justes et si vrais; toutes ces notions si grandes, si lumineuses, si sublimes sur la nature de Dieu, de l'être existant par lui-même : *je suis celui qui est;* sur le caractère de sa puissance : *il dit que la lumière se fasse, et la lumière a été faite;* sur tous ses attributs de sainteté, d'amour pour l'ordre et pour le bien, qui éclatent de toute part dans les livres de cet homme si hautement inspiré? Où eût-il pris tous ces rapports avec l'histoire des autres peuples et la fondation des premiers empires; tous ces détails de géographie, de chronologie, disons-le même, d'histoire naturelle, que les plus profondes recherches et les plus savantes discussions n'ont pu encore parvenir à démentir d'une manière solide et raisonnable, mais qu'au contraire elles confirment plus fortement de jour en jour? Où eût-il pris les promesses si importantes faites à Abraham, si bien vérifiées dans toutes leurs parties, et si hautement attestées par la séparation et par la conservation des deux familles d'Isaac et d'Ismaël, depuis plus de trois mille cinq cents ans? Où cet écrivain eût-il pris la naïveté de ses récits et tous les caractères de vérité qui les accompagnent? . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

LETTRE XXXVIe.

Le marquis, après avoir démontré à sa fille que le luxe est la ruine des individus, des sociétés, des familles, termine par ces mots :

Pour toi, ma fille, je t'ai toujours connue trop sensible aux peines de tes frères pour croire aisément que tu puisses consentir à donner au faste ou à la mollesse ce que tu dois à leur indigence. Je te vois, dès le matin, allant frapper à la porte du pauvre, porter dans les réduits les plus obscurs la consolation et l'abondance; changer en larmes de reconnaissance et de joie les larmes amères de l'opprobre et de la douleur; forcer le malade qui maudissait sa misère de rétracter ses murmures et de lever encore vers le ciel ses mains tremblantes pour le bénir; rendre à la mère languissante et désolée la santé de son fils qui, faute de secours, expirait sur son sein; arracher à une infâme prison un chef de famille qui, sans reproche devant Dieu, n'avait à rougir devant les hommes que d'une dette qu'il n'avait pu s'empêcher de contracter; rendre leur état et la vie à des familles honnêtes qui préféraient la mort à la honte et à la mendicité; les leur rendre en respectant leur secret et leur infortune.

O ma chère Emilie! comment y a-t-il des riches qui ne connaissent pas le plaisir si touchant et si pur de faire renaître dans des cœurs sensibles la joie et le bonheur! Comment ne se regardent-ils pas comme chargés par état de tous les indigents qu'ils peuvent secourir! Ah! voulons-nous qu'il n'y ait point de malheureux parmi nous; et qui aurait l'âme assez mal faite pour ne le pas vouloir? que chaque famille aisée adopte une famille pauvre; que celle qui l'est davantage en adopte plusieurs; qu'au lieu de se livrer aux dépenses somptueuses, à celles qui ont pour objet des choses vaines et futiles, elle se dépouille, en faveur de cette famille qu'elle aura adoptée, d'une partie de son superflu; qu'elle l'aide de ses conseils et de sa protection; qu'elle lui ménage des ressources par son crédit; qu'elle agisse et fasse des démarches en sa faveur, elle jouira de la douce satisfaction de voir une famille entière ressuscitée par ses soins; elle fournira à l'artisan qui en est le chef des instruments pour son travail; elle sauvera du danger l'innocence de tendres enfants qui se seraient perdus par la misère : elle favorisera la naissance et l'acroissement de leurs faibles talents. Et qu'on ne s'effraie pas de ce qu'il en coûterait pour une si belle œuvre : non-seulement on est bien payé au fond de sa conscience du bien que l'on fait dans une pareille adoption, par l'extrême plaisir qu'on éprouve en le faisant; mais cette adoption se maintient à moins de frais qu'on ne pourrait le croire. Lorsqu'on se charge d'une famille où tous les membres travaillent, il faut peu de chose pour rendre leur travail suffisant à leur entretien; et il en reste encore assez à des âmes bienfaisantes pour porter ailleurs et étendre plus loin leur libéralité.

Que le riche fasse plus encore; qu'il fasse oublier la source souvent impure de ses richesses et de son opulence en

élevant des monuments au bien commun : car c'est ici qu'on ne saurait mettre trop de grandeur et d'éclat ; qu'il fasse construire ou qu'ils prenne soin d'orner des édifices publics ; qu'il répare et embellisse nos routes; qu'il élève nos temples ; qu'il donne de la majesté au culte ; qu'il dote les pauvres ; qu'il favorise des mariages bien assortis ; qu'il enrichisse sa patrie. Eh! ma chère Emilie, toutes ces dépenses ne valent-elles pas bien celles du luxe? et les doux fruits qu'on en retire par l'estime de ses concitoyens, par sa propre estime, ne valent-ils pas ses plaisirs? O ma fille! pour penser ainsi, tu n'as jamais eu besoin que de ta piété et de ton propre cœur ; et qu'heureux sont ceux dont toute la philosophie n'est que la religion et le sentiment!

LETTRES XXXVIIe, XXXVIIIe.

La comtesse communique à son père l'idée qu'elle avait conçue d'aller finir avec lui ses jours dans l'exil. — Le comte expose ses nouveaux doutes au marquis, et lui répète que jamais il ne s'est senti plus d'amour et de reconnaissance pour lui qu'en ce moment où ce bon père lui explique avec tant de charme et de talent les vérités du christianisme.

LETTRE XXXIXe.

LE MARQUIS DE VALMONT A SON FILS.

. . . . . .

. . . . . .

Revenons donc, cher Valmont, aux caractères que j'ai établis, et dont on ne peut contester la nécessité. La religion chrétienne a pour elle l'ancienneté; je crois te l'avoir démontré. A-t-elle également l'unité, la perpétuité, la perfection ou la sainteté?

Elle est parfaitement une si elle se rapporte tout entière à un unique terme, si ses parties sont liées par un centre commun. Or, tel est son caractère : elle a pour centre, pour point d'appui, pour unique fin, Jésus-Christ, médiateur des hommes.

Faire de Jésus-Christ le fondement de son culte, l'objet de ses promesses, le but de ses oracles, le consommateur de notre foi, le soutien de nos espérances, l'attente des nations, le modèle des vrais justes, dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi le point de réunion de l'un et de l'autre Testament; en un mot, glorifier Dieu par Jésus-Christ, sanctifier les hommes en Jésus-Christ, et, par ce double

objet, rapporter tout à Jésus-Christ : voilà mon fils, ce qui lie, ce qui assortit toutes les parties de la religion révélée, et ce qui en fait le chef-d'œuvre de l'unité. Développons ce second caractère qui lui est propre, et qui, plus que tout autre, est digne de nos réflexions.

Dieu laisse entrevoir à Adam, après sa chute, « une » semence qui naîtra de la femme, et qui écrasera la tête » du serpent qui les a séduits; » c'est-à-dire qui domptera son orgueil, qui renversera son empire, mais contre laquelle aussi cet ennemi du genre humain tournera toutes ses ruses et tous ses efforts. Cette promesse faite à l'homme, dès l'enfance du monde, et qui commence en quelque sorte l'histoire de la révélation, s'éclaircit, se reproduit de jour en jour d'une manière plus sensible, et, à raison de ses développements, ainsi que de la longue attente qu'elle fait naître, devient pour notre sainte et auguste religion la base sur laquelle elle repose.

Dans le plan admirable que cette religion nous trace et l'heureux ensemble qu'elle nous présente, il fallait à l'Etre suprême, outragé par la désobéissance de sa créature, un réparateur digne de lui, une réparation proportionnée à la majesté de celui qui était offensé et à la grandeur de l'offense; il fallait à l'homme, déchu de son premier état, un médiateur auprès du Très-Haut, une victime pure et sainte qui pût l'honorer, un nouveau pontife qui n'eût rien à expier pour lui-même. La nature, dégradée dans son chef, n'offrait rien qui suffît à de si grands objets, et qui fût capable de remplir l'intervalle entre Dieu et l'homme : et toutefois Dieu, admirable et fécond dans sa nature et dans ses desseins, laisse entrevoir au monde encore naissant un libérateur. En lui se concilieront la justice et la miséricorde : en lui le mal du péché sera abondamment réparé : en lui, par ses abaissements et ses souffrances,

Dieu sera honoré comme il doit l'être, le genre humain triomphera de son plus dangereux ennemi, un nouveau règne commencera pour ne finir jamais, et ce règne sera celui de la justice et de la vérité. Voilà ce qu'annonce de loin la promesse, et ce que Dieu se réserve de développer avec plus d'étendue et de lumière à mesure que les temps où elle doit s'accomplir seront plus proches.

Cette promesse est renouvelée d'âge en âge, et son effet doit s'étendre sur toutes les nations. Pour que le souvenir s'en conserve parmi les hommes, Dieu prépare une famille à laquelle il la rappelle sans cesse. Il la rappelle à Abraham, à Isaac, à Jacob, dans la semence desquels il fait voir un jour tous les peuples bénis.

Jacob, au lit de la mort, annonçant à ses enfants ce qui doit arriver à leur postérité, prédit en ces termes, près de dix-sept siècles avant Jésus-Christ, la prééminence que doit conserver la tribu de Juda sur toutes les autres tribus jusqu'à la venue du Messie, et le temps où le Messie doit naître : « Le sceptre ne sortira point de Juda, et le gouvernement ne sortira point de ses descendants jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé; et il sera l'attente des nations. »

Des enfants d'Abraham, des douze fils de Jacob, Dieu fait naître un peuple qu'il rend le dépositaire de cette même promesse qu'il a faite à ses pères; ce peuple est pour lui l'objet d'une providence toute spéciale. Il le conduit, il le gouverne, il lui impose des lois, il lui prescrit des cérémonies vaines : leur but est d'empêcher qu'il ne se confonde avec les autres peuples, et n'oublie par ce mélange le Messie qui doit être l'unique objet de son attente. Il fait éclater en lui la force de son bras; il le récompense lorsqu'il lui est fidèle; il le châtie sans le perdre de vue, lorsqu'il porte son hommage aux dieux des gentils. Sa sagesse semble ne

disposer les événements et ne régler la destinée des autres nations que pour ce peuple choisi, et ce peuple lui-même n'est fait que pour le Messie. Tout en lui m'y ramène; l'agneau pascal, le serpent d'airain, les différentes sortes de victimes qu'offrait le souverain pontife, mille autres objets divers me donnent déjà quelque idée de l'objet qu'ils représentaient : les justes m'en retracent l'image dans eux-mêmes par des rapports sensibles.

Cependant Dieu s'explique de jour en jour avec plus de clarté. Les prophètes m'annoncent « un Dieu donné, un » Dieu avec nous. Il est dans le sein de son père avant tous » les siècles; » le Seigneur en fera dans le temps un Homme-Dieu, le rédempteur des hommes. « Le juste » descendra du ciel comme une rosée. La terre produira » son germe, dit Isaïe, et ce sera le Sauveur avec lequel » on verra naître la justice. Mon serviteur, a dit encore le » Très-Haut, sera rempli d'intelligence; il sera grand, » élevé; il montera au plus haut comble de gloire. » Mais » quel mélange surprenant de gloire et d'opprobre! » Le prophète continue, et tout-à-coup il me le fait envisager sous une forme méprisable aux yeux des hommes.

Ici, mon fils, écoutons parler les prophètes eux-mêmes. Arrêtons-nous aux textes les plus précis, à ceux qui nous dispensent le plus de toute discussion, et qui, sans nous forcer à de longs calculs de chronologie, démontrent de la manière la plus sensible l'unité de la religion, et son rapport à Jésus-Christ, à un Messie, tel que le chrétien le reconnaît et l'adore.

Mais surtout, souviens-toi, cher Valmont, que ces prédictions éclatantes ont servi de preuves à la religion dès les premiers siècles, dès les premiers jours du christianisme; que dès lors on les opposait aux Juifs; que ces Juifs charnels ont bien cherché, quoique en vain, à en étudier

l'application, aveuglés comme ils l'étaient par les fausses idées d'un règne temporel, d'une Jérusalem toute terrestre; mais que jamais ils n'en ont contesté l'authenticité; que c'est d'eux que le chrétien les a reçues; qu'elles ont donc nécessairement précédé Jésus-Christ, qui en effet se les est tant de fois appliquées à lui-même; et qu'ainsi c'est de nos plus grands ennemis que nous tirons les preuves les plus frappantes de la religion chrétienne. Après cela, mon fils, oppose-nous, si tu l'oses, ces oracles incertains ou équivoques des dieux du paganisme, ces fausses imaginations que l'esprit du mensonge a faites des inspirations saintes du Dieu de vérité.

Avant que de reprendre Isaïe, entends le roi-prophète révéler comme lui, dans son divin langage, le plus grand des mystères et toute la gloire du Messie.

« Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma » droite... Vous posséderez l'empire au jour de votre puis- » sance, et au milieu de l'éclat qui environnera vos saints. » Je vous ai engendré avant l'étoile du jour. Le Seigneur l'a » juré, et son serment demeurera immuable, vous êtes » prêtre selon l'ordre de Melchisédech. »

Ailleurs ce saint roi voit le Messie dans les opprobres et les souffrances, et le peint sous des traits auxquels il est difficile de le méconnaître.

« O mon Dieu, mon Dieu! s'écrie-t-il, jetez sur moi vos regards : pourquoi m'avez-vous abandonné?... Je suis un ver de terre, et non un homme; je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Ceux qui me voyaient se sont moqués de moi : ils en parlaient avec outrage, et ils m'insultaient en remuant la tête. Il a espéré au Seigneur, disaient-ils; que le Seigneur le délivre, qu'il le sauve, s'il est vrai qu'il l'aime!... Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté mes os; ils se sont appliqués à me

regarder et à me considérer; ils ont partagé entre eux mes habits, et ils ont jeté ma robe au sort : mais, pour vous, Seigneur, n'éloignez point votre assistance de moi.... Je ferai connaître votre saint nom à mes frères.... Vous qui craignez le Seigneur, louez-le, glorifiez-le, parce qu'il n'a point détourné de moi son visage... La terre dans toute son étendue se souviendra de ces choses, et se convertira au Seigneur, et tous les peuples des différentes nations seront dans l'adoration en sa présence. Mon âme vivra pour lui, et ma race le servira; la postérité qui doit venir sera déclarée appartenir au Seigneur, et les cieux annonceront sa justice au nouveau peuple qui doit naître.

Isaïe s'explique plus clairement encore; et si David, parce qu'il parle en son propre nom, parce qu'il semble parler comme étant chargé de ses péchés, et que Jésus-Christ n'était chargé que des péchés des autres hommes, laisse par là quelques ressources à celui qui veut bien encore s'aveugler, Isaïe n'en laisse aucune.

« Réjouissez-vous, dit-il, désert de Jérusalem; le Seigneur a fait éclater la force de son bras aux yeux de toutes les nations, et toutes les régions de la terre verront le Sauveur que notre Dieu doit nous envoyer.... Il s'élèvera devant le Seigneur comme un arbrisseau et comme un rejeton qui sort d'une terre sèche : il est sans beauté, sans éclat; nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât des regards, et nous l'avons méconnu. Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleur qui sait ce que c'est de souffrir. Son visage était comme caché. Il a pris véritablement nos langueurs sur lui, et il s'est chargé lui-même des peines qui n'étaient dues qu'à nous. Nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié; cependant il a été percé de plaies pour nos iniquités; ses blessures sont l'ou-

vrage de nos crimes. Le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous étions tous égarés comme des brebis errantes, chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie, et Dieu l'a chargé seul de l'iniquité de tous. Il a été offert parce que lui-même l'a voulu, et il n'a point ouvert la bouche. Tel qu'une brebis qui se laisse conduire à la boucherie, tel qu'un agneau qui se tait tandis qu'on le dépouille de sa laine, il sera livré à la mort sans former la moindre plainte. C'est au milieu des douleurs qu'il a fini ses jours, ayant été condamné par des juges. Qui racontera sa génération ! il a été retranché de la terre des vivants. Je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple. Il donnera les impies pour prix de sa sépulture, et les riches pour la récompense de sa mort, parce qu'il n'a point commis d'iniquité, et que le mensonge n'a point été dans sa bouche : mais le Seigneur l'a voulu briser dans son infirmité. S'il livre son âme pour le péché, il verra sa race durer longtemps, et la volonté de Dieu s'exécutera heureusement par sa conduite. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, et il en sera rassasié. Comme mon serviteur est juste, il justifiera par sa doctrine un grand nombre d'hommes, et il portera sur lui leurs iniquités : c'est pourquoi je lui donnerai pour partage une grande multitude de personnes, et il distribuera les dépouilles des forts, parce qu'il a livré son âme à la mort, qu'il a été mis au nombre des scélérats, qu'il a porté les péchés de plusieurs, et qu'il a péri pour les violateurs de la loi.

« Réjouissez-vous, stériles qui n'enfantiez pas, chantez des cantiques de louange, et poussez des cris de joie... votre postérité aura des nations pour héritage... et le saint d'Israël qui vous rachètera s'appellera le Dieu de la terre. »

Avouons-le, mon fils, les divines Ecritures n'eussent-elles que cette prophétie à nous offrir sur Jésus-Christ, les paroles en sont si claires et si précises qu'elle suffirait seule pour lever tous nos doutes. Mais suivons ensemble le fil d'une tradition si belle, et écoute maintenant parler Daniel.

« Exaucez-nous, Seigneur ; Seigneur, apaisez votre colère ; jetez les yeux sur nous, et agissez : ne différez plus, mon Dieu, pour l'amour de vous-même, parce que cette ville et ce peuple sont à vous, et ont la gloire de porter votre nom.

» Lorsque je parlais encore, et que je priais, et que je confessais mes péchés et les péchés d'Israël mon peuple, et que, dans un profond abaissement, j'offrais mes vœux en la présence de mon Dieu sur sa montagne sainte..., Gabriel, que j'avais vu au commencement de la vision, vola tout-à-coup vers moi, et me toucha au temps du sacrifice du soir. Il m'instruisit, et me dit : Daniel, je suis venu maintenant pour vous donner l'intelligence. Dès que vous avez commencé votre prière, j'ai reçu cet ordre, et je suis venu pour vous découvrir toutes choses parce que vous êtes un homme de désir ; soyez donc attentif à ce que je vais vous dire, et comprenez cette vision.

» Dieu a abrégé et fixé le temps à soixante-dix semaines en faveur de votre peuple et de votre ville sainte, afin que ses prévarications soient abolies, que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit effacée, que la justice éternelle vienne sur la terre, que les visions et les prophéties soient accomplies, et que le Saint des saints soit oint de l'huile sacrée. Sachez donc ceci, et gravez-le dans votre esprit. Depuis l'ordre qui sera donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au Christ, chef de mon peuple, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines ; et les places et les murailles de la ville seront

bâties de nouveau dans des temps fâcheux et difficiles; et après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort; et le peuple qui doit le renoncer ne sera point son peuple. Un peuple avec son chef qui doit venir détruira la ville et le sanctuaire : elle finira par une ruine entière, et la désolation qui lui a été prédite arrivera après la fin de la guerre. Il confirmera son alliance avec plusieurs dans une semaine, et à la moitié de la semaine les hosties, les sacrifices seront abolis. L'abomination de la désolation sera dans le temple, et la désolation durera jusqu'à la consommation et jusqu'à la fin. »

Si, après une prédiction aussi remarquable, tu désires, cher Valmont, supputer les années et les soixante-dix semaines d'années dont parle Daniel, en se servant d'un langage déjà employé avant lui par le législateur des Juifs; si tu veux fixer les dates et considérer la justesse de leur rapport avec les temps prédits par le prophète, ouvre notre savant Bossuet, consulte les plus éclairés de nos chronologistes, et tes désirs seront bientôt satisfaits. Mais, je te l'ai déjà dit, prenant la voie la plus simple, je mets à part toute discussion pour m'arrêter uniquement à celui qui est l'objet de ces prophéties, et te fais montrer comment tout l'ancien Testament se rapportait essentiellement au Christ, au Messie, et à toutes les idées que la loi évangélique nous en a données, et comment cet admirable concert de l'un et l'autre Testament fait de la religion chrétienne un tout parfait.

C'est sous ce grand rapport que tu dois considérer tout ce qu'annoncent à cet égard les autres prophètes. Continuons donc à nous instruire dans leurs divins livres.

« Et vous, Bethléem (dit le prophète Michée, environ 700 avant Jésus-Christ), vous êtes petite entre les villes de Juda; mais c'est de vous que sortira celui qui doit régner

dans Israël, dont la génération est dès le commencement et dès l'éternité. »

« Parlez à Zorobabel (dit le Seigneur au prophète Aggée, dans le temps de la construction du second temple); parlez à tous ceux qui sont restés du peuple, et leur dites : Qui est celui d'entre vous qui ait vu cette maison dans sa première gloire? et en quel état la voyez-vous maintenant? ne paraît-elle point à vos yeux comme n'étant pas, au prix de ce qu'elle a été? Mais voici ce que dit le Seigneur des armées : Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et tout l'univers; j'ébranlerai tous les peuples, et le désiré des nations viendra; et je remplirai la gloire de cette maison, dit le Seigneur des armées.... La gloire de cette dernière maison sera encore plus grande que la première, et je te donnerai la paix en ce lieu. »

« Fille de Sion, soyez comblée de joie, s'écrie le Seigneur par la voix de Zacharie; fille de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse. Voici votre roi qui vient à vous; ce roi juste est le Sauveur; il est pauvre, et il est monté sur une ànesse et sur le poulain de l'ànesse.... il annoncera la paix aux nations, et sa puissance s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre. »

« Je vais envoyer mon ange, qui me préparera la voie, dit enfin le Seigneur par la bouche de Malachie, et aussitôt le dominateur que vous cherchez, et l'ange de l'alliance, si désiré de vous, viendra dans son temple; le voici qui vient, dit le Seigneur. »

C'en est assez, mon fils; et, sans nous arrêter ici à tout ce qui est prédit dans les divines Ecritures sur la vocation des Gentils, sur l'établissement de l'Eglise, sur la réprobation des Juifs, dis-moi, es-tu content de cette chaîne de traditions que nous venons de parcourir, et qui rappelle si

constamment l'ancienne promesse et le grand objet sur lequel portait toute la religion?

Faudra-t-il ajouter encore à ces prédictions sur des faits éloignés les prophéties que Dieu dictait à Isaïe, à Daniel, à Jérémie, à Ezéchiel, sur des événements plus prochains, c'est-à-dire sur l'état temporel des Juifs avant Jésus-Christ, et sur le sort des empires qui ont précédé son avénement? Faut-il te faire observer comment, par ses vives et éclatantes lumières, il rendait son peuple attentif à la voix de ses prophètes, et comment, par les choses mêmes qui se vérifiaient sous ses yeux, il lui apprenait à regarder comme également certaines celles qui lui étaient prédites sur le Messie pour toute la suite des temps? Faut-il te montrer comment, dans les décrets de l'Eternel, tout était lié en quelque sorte à l'histoire de son peuple, et tenait par des nœuds secrets à la venue de son fils?

Lis toi-même dans les livres des prophètes, de ces hommes pleins de zèle pour la gloire du vrai Dieu, pleins d'amour pour leurs concitoyens et pour leur patrie, remplis du plus noble désintéressement pour eux-mêmes, et en butte aux plus cruelles persécutions sans en être ébranlés; lis dans leurs livres ce qu'il serait trop long de t'exposer ici. Et ne dis pas qu'au moins ces autres prophéties dont je parle sont supposées; elles sont liées trop étroitement à toute l'histoire du peuple de Dieu, à celle des grands hommes sous le nom desquels il les a reçues, pour pouvoir jamais être considérées comme telles; la vénération de ce peuple pour les livres qui les renferment et pour ceux qui les ont écrits était trop universellement répandue et trop bien établie pour qu'on ait pu les y insérer après coup; disons mieux, pour qu'elle ait eu d'autres causes que ces prophéties elles-mêmes et leur accomplissement. Enfin leur liaison nécessaire avec celles que, malgré tout intérêt contraire, les Juifs nous ont con-

servées sur le Messie, et qui se sont vérifiées dans le Christ que nous adorons, en constatent trop bien l'authenticité pour qu'on puisse raisonnablement les révoquer en doute : car ici, comme sur tout le reste, cher Valmont, tout se soutient réciproquement et par des moyens vraiment dignes de Dieu.

Lis donc, et tu verras la continuité et l'étendue de l'esprit prophétique sous l'ancienne loi; et tu admireras ces étonnantes prédictions, si précises et si détaillées, sur le châtiment des Juifs et leur captivité; sur leur établissement après soixante-dix ans révolus; sur les peuples qui devaient servir, entre les mains du Tout-Puissant, ou de vengeurs pour les punir, ou de sauveurs pour les délivrer; sur Babylone, sur la Syrie, sur l'Egypte, sur les Mèdes, les Perses, et sur Cyrus lui-même, que le Seigneur appelle par son nom au secours de son peuple; sur la succession des quatre grands empires et leurs révolutions; sur Alexandre et la division de ses vastes états; sur l'empire romain; et enfin sur l'empire du Christ, cet autre royaume d'une nature bien différente, qui ne sera point détruit, mais qui subsistera éternellement.

Ainsi Dieu dirigeait toutes choses selon le plan unique qu'il s'était formé par rapport à son Christ; ainsi l'univers en paix sous Auguste, et réuni presque tout entier sous un seul maître, n'était dans les desseins du Très-Haut qu'une préparation prochaine à la prédication de l'Evangile à et l'établissement du règne d'un Dieu fait homme, de ce règne qui, bien opposé aux idées des Juifs grossiers et terrestres, devait s'élever sur la ruine de nos passions, et non pas les flatter. Ainsi encore, dans l'histoire de la religion, les Juifs, les peuples, les différents âges, tout est pour le Messie : c'est le centre auquel tout aboutit; et par le péché du premier homme je suis conduit à ce point fixe : le

libérateur attendu par les Juifs est reçu par les chrétiens comme l'unique fondement de nos espérances, comme le médiateur qui a pu seul rendre à Dieu sa gloire, et aux hommes le salut. Le monde qui, selon la pensée de l'apôtre, a été créé en Jésus-Christ, en tant qu'il est le Verbe de Dieu, l'image de sa substance, la splendeur de sa gloire, se trouve dignement réparé en Jésus-Christ.

Change maintenant le plan de la religion chrétienne; imagine, pour expliquer les prophéties, un Messie tel que le Juif se le figurait, tel qu'il se le figure encore aujourd'hui, un monarque temporel, un roi conquérant : dès lors toute l'unité disparaît, toutes les prophéties se démentent; elles n'offrent plus qu'une ressemblance éloignée et contredite par mille endroits : on ne sait plus au vrai pourquoi un peuple choisi, pourquoi un Messie : on ne sait plus ce que signifient dans les prophètes tous ces beaux traits qui conduisent naturellement à l'idée d'un roi dont l'empire doit être fondé uniquement sur la destruction du péché, et dont le règne doit être celui de la paix, de la justice et de la vérité; le tableau de ses souffrances n'a plus rien de réel; on ne voit plus de satisfaction pour les péchés des hommes, plus de victime, plus de sacrifice tel que les prophètes l'ont annoncé : tandis que tout s'explique avec précision, tout se lie, les faits, les dogmes, nos mystères, notre morale, nos sacrements, nos rites, nos solennités; tout se suit et s'accorde dans la religion chrétienne.

O religion parfaitement une, que vous êtes belle dans votre ensemble, et que cette unité manifeste avec éclat l'ouvrage de la Divinité! Non, la nature entière, par l'harmonie qui y règne, ne publie pas plus hautement l'existence d'un Dieu que la religion chrétienne n'atteste par son accord parfait l'œuvre du Très-Haut : ainsi, en comparant les merveilles de l'univers et le beau spectacle que

m'offre la religion, si j'aperçois quelques ombres à ce dernier tableau, dois-je en être surpris? Dieu, pour nous laisser toujours également libres, en nous éclairant sans nous contraindre, en a répandu jusque sur le premier.

Je t'ai donc exposé, cher Valmont, la preuve de la religion, je ne dis pas la plus sensible, ce caractère est réservé, ce me semble, à la sainteté de ses dogmes et de sa morale; mais je dis la plus grande, la plus belle à des yeux éclairés, puisque l'unité des proportions et des rapports innombrables que la religion renferme ne la rend pas moins admirable que ne l'est dans l'ordre de la nature le monde matériel et visible, par l'accord de ses parties entre elles, et par leur rapport commun à la gloire du Très-Haut et au bien général de tous les êtres.

Rappelle-toi cette pensée du célèbre Bacon, que si l'on considère les ouvrages de la nature séparés et sans liaison, on pourra se laisser aller à quelque doute; mais que si on les envisage réunis et dans leur ensemble, ils formeront aux yeux du sage la démonstration la plus complète; et applique cette juste et belle réflexion à la preuve sublime que nous offre l'unité de la religion. Si nous ne prenions d'elle que différents traits épars et différents genres de preuves qui nous attestent sa divinité, peut-être y aurait-il lieu encore à des difficultés, quoique plus apparentes que solides; mais qu'opposer de raisonnable à ce grand tout; à cet ensemble parfait qu'elle nous présente?

Prends-y garde, mon fils; toujours et nécessairement l'erreur se dément par quelque endroit. Elle se dément d'autant plus aisément qu'elle se forme par une plus longue succession d'années, et qu'elle embrasse une plus longue suite de faits.

Dès lors toutes les parties de son ouvrage sont décousues.

comme dans la mythologie des païens ou dans les rêveries de Mahomet, quelques efforts qu'on fasse après coup pour les réunir et les accorder; partout l'accord est interrompu, la chaîne se rompt comme d'elle-même; tout est sans ordre et sans suite : tant il est vrai que l'unité est le caractère qu'il est le plus difficile, qu'il est le plus impossible aux hommes de contrefaire, et par conséquent le caractère le plus essentiel et le plus distinctif de la vérité!

Que dois-tu donc penser de cette religion qui, dans une suite de plus de quatre mille ans, à compter seulement jusqu'à Jésus-Christ, dans une chaîne d'événements qui renferment l'histoire de tout un peuple, et en partie de tous les autres peuples qui ont eu avec lui quelque rapport, est parfaitement une, ne se dément par aucun endroit?

Mais comme dans la religion chrétienne tout se prête un mutuel appui, que sera-ce encore lorsque tu retrouveras à chaque instant cette unité admirable dans sa perpétuité? Je m'arrête, cher Valmont, et te laisse tout le temps de méditer à loisir les réflexions que je viens de faire, avant de passer à cet autre caractère que la véritable religion doit nous offrir.

LETTRES XLe, XLIe, XLIIe.

Une lettre d'une amie de la comtesse est relative aux séductions du monde et indique quelques moyens d'y résister. — Emilie rend compte à son père des affreux malheurs que l'impiété et les mauvais livres ont produit au sein d'une famille avec laquelle elle était en relation. — Le marquis parle à sa fille de l'éducation de ses enfants, et lui dit, entre autres choses remarquables :

LE MARQUIS A LA COMTESSE.

. . . . . .

. . . . . .

Prends l'abrégé de nos livres sacrés, racontes-en les principaux traits à ton fils ; par ces narrations aussi intéressantes qu'instructives, suis avec lui le fil des principaux événements; par le charme de tes récits élève son esprit aux plus sublimes vérités; et en travaillant à l'éclairer d'une manière solide sur la religion, tu le rempliras déjà de l'enthousiasme sacré des plus hautes vertus. A mesure que ses connaissances s'étendront, que sa raison se fortifiera, fais-lui surtout envisager d'un œil ferme et sûr l'étonnant rapport des deux Testaments, et l'unité parfaite du plan de la religion.

Fais concevoir à ton fils envers l'Etre suprême tout le respect que la profondeur des mystères cachés dans la nature divine doit lui inspirer ; tout l'amour que doit exciter en lui la charité immense d'un Dieu auteur de la grâce et de la

nature, source de tout don, et qui s'est donné lui-même; toute l'obéissance et la fidélité que doivent y faire naître les attributs de la Divinité, son pouvoir, sa bonté, sa sagesse, tous les fruits qu'il doit retirer des grands exemples de l'Homme-Dieu; toute la charité pour les hommes que doit porter au fond de son cœur le souvenir d'un Dieu qui, en leur faveur, s'est fait homme lui-même, et qui n'a point connu d'exception ni de bornes dans son amour.

Rends tes instructions aimables; écarte loin d'elles l'ennui qui les ferait paraître insipides, et le dégoût qui les rendrait infructueuses. Excite dans ton élève le désir de les entendre, en piquant sa curiosité par une sage réserve, en les lui faisant considérer moins comme une leçon que comme une récompense, et ne lui laissant pas même apercevoir, s'il se peut, l'intention que tu auras de l'instruire. Diffère-les plutôt que de les donner à contre-temps, c'est-à-dire comme de vains sons qui, n'étant pas compris, ne se répètent qu'avec peine, et qu'on n'a fait entrer dans l'esprit que par la contrainte! Imprime-les par tes caresses : elles ne sont dangereuses que quand elles ressemblent dans une mère à un acte de faiblesse et de dépendance, mais non pas quand elles ne ressemblent qu'à la tendresse et à l'amour. Souviens-toi de celles que la reine Blanche prodiguait à son fils, lorsqu'en le prenant sur ses genoux, elle lui disait : *Mon fils, Dieu m'est témoin combien vous m'êtes cher; mais j'aimerais mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un seul péché mortel.* C'est ainsi qu'elle lui a fait aimer ses leçons; c'est ainsi qu'elle-même s'est rendue aimable à ses yeux et respectable pour toujours; c'est ainsi encore que, en en faisant un grand saint, elle en a fait un grand roi. Emploie donc, à son exemple, cet innocent artifice d'une mère tendre qui frotte de miel les bords du vase qu'elle présente à son fils, et par cette amorce lui fait boire la liqueur salutaire qu'il renferme.

LETTRES XLIIIe, XLIVe.

Le comte avait écrit à son père qu'il allait laver dans le sang de Lausane l'outrage qu'Emilie et lui avaient reçu de cet ami perfide. — Son père lui répond :

LE MARQUIS DE VALMONT A SON FILS.

Lausane peut être coupable de légèreté, de présomption, de forfanterie même, puisque tel est son caractère; mais non pas au point où tu le crois : et quelque coupable qu'il puisse être, as-tu droit de l'en punir? Est-ce à toi qu'appartient la vengeance? Faut-il te répéter, dans l'ivresse des transports qui t'agitent, ce que j'avais autrefois moins de peine à te faire entendre de sang-froid, que la vie d'un autre homme, non plus que la tienne, n'est point à toi; que tu ne la lui as non plus donnée que tu ne l'as donnée à toi-même; qu'il faut étouffer la voix de l'humanité et le cri de la nature, méconnaître tous les droits de l'Etre suprême, et commencer par défier sa justice et son pouvoir, renverser toutes les lois, rompre tous les liens de la société qui nous rassemblent et nous protégent, fouler aux pieds toute autorité, détruire toute espèce de subordination, et s'arroger des titres qui n'appartiennent qu'à la puissance publique, pour oser se faire l'arbitre et le vengeur d'une offense particulière? Prétendre d'ailleurs en laver l'affront dans le sang de celui qui

nous l'a faite, quel horible préjugé! quel fantôme d'horreur, auquel on sacrifie plus en furieux qu'en vrai brave tous les bien et l'honneur véritable! Eh! mon ami, le véritable honneur consiste à être à ses propres yeux sans reproche et et constamment vertueux; et peut-il y avoir quelque vertu réelle sans la soumission aux lois de Dieu et de son pays! Ah! sois brave, cher Valmont, mais en faveur de ta patrie, comme je me flatte de l'avoir été; et ne méprise point des conseils que quarante ans d'un courage suffisamment éprouvé m'ont acquis le droit de te donner.

Cependant, en voulant te venger de propos indiscrets que peut-être on n'a pas tenus, si tu péris, ô mon fils! je frémis. Dans quel état iras-tu te présenter à ton Créateur, à ton juge, et lui rendre une vie qu'il t'ordonnait de conserver dès qu'il ne te la demandait pas?

Quelle catastrophe pour Emilie, pour le fruit de ses entrailles, pour son père! Si c'est ton semblable qui périt par ta main, tout souillé de son sang, cruel homicide, quels remords tu te prépares! quelle image sanglante va te suivre en tous lieux! quelle autre source d'amertume pour ton épouse, pour tes enfants et pour moi! quel renversement de toute espérance! Dépouillé, banni, flétri peut-être, quelle honte réelle pour sauver une honte imaginaire! quelle perte de tous les biens pour un honneur, pour un bien qu'on ne songe point à t'enlever, ou qui cesse d'être un bien digne de si grands sacrifices, s'il n'est fondé que sur l'opinion! Ah! s'il était question de sacrifier à l'état, au bien commun, je te tiendrais un autre langage, et je t'aurais déjà offert mon exil pour exemple et pour leçon.

Mon fils, pèse toutes ces réflexions, si tu es en état de le faire. Tranquillise-moi, je t'en conjure, en me renvoyant au plus tôt l'exprès que je fais partir.

LETTRE XLVe.

Après avoir démontré que le nouveau Testament est authentique, l'œuvre d'hommes qui n'ont pas été, ni pu être trompés, ni trompeurs, le marquis continue de prouver ainsi la vérité du christianisme.

LE MARQUIS DE VALMONT A SON FILS.

Déja les quatre grands empires prédits par Daniel comme devant amener après eux l'empire éternel du Christ se sont succédé l'un à l'autre, et le dernier a triomphé de ceux qui l'ont précédé. Déjà la prophétie de Jacob touche à son terme, et aux yeux de la nation étonnée le sceptre s'échappe des mains de Juda pour passer dans celles d'un étranger. Le second temple ne subsiste que pour recevoir celui qui doit en faire tout l'ornement. Les Juifs sont dans l'attente universelle du Messie, et le bruit de leurs espérances s'est répandu parmi les Gentils. L'avénement de ce Messie tant désiré a été différé assez longtemps pour nous rendre sensibles les misères de l'homme abandonné à lui-même. Enfin le Messie paraît : toutes les prophéties s'accomplissent en sa personne; tous les caractères du Messie se retrouvent en Jésus-Christ.

Comme Verbe, il est coéternel à son père; comme Verbe

fait chair, naissant d'une vierge, il est le rejeton de Jessé; il est le fils de David; il sort de la tribu de Juda; il naît à Bethléem; il y reçoit le nom de Jésus, ce beau nom de *Sauveur,* qui présageait tout à la fois et la gloire qu'il allait rendre à Dieu par la réparation du péché, et le salut qu'il allait rendre aux hommes,

Une étoile brillante l'annonce; les bergers l'adorent; et, ce qu'un auteur célèbre entre les auteurs païens nous a garanti, ce qui confirme de la manière la plus solennelle tout le récit des auteurs sacrés, Hérode, instruit de sa naissance, immole à sa jalouse fureur une foule d'innocentes victimes, et par ses inquiétudes et ses craintes rend ainsi malgré lui le témoignage le plus sensible à l'attente des Juifs et à la venue du Messie.

J.-C. se soustrait à sa poursuite. De retour dans sa patrie, à peine le temps où il doit se manifester aux hommes est-il arrivé, que Jean-Baptiste, si digne d'admiration par l'austérité de sa vie, par la pureté de ses mœurs, par les effets de son zèle, par la force de ses paroles, et que les plus sages d'entre le Juifs, cherchant partout le Messie, eussent pris sans peine pour le Messie lui-même, se dépouille en sa faveur de sa propre gloire, s'anéantit en sa présence, et le fait reconnaître à ses disciples pour l'agneau de Dieu qui vient effacer les péchés du monde.

Le Sauveur enseigne aux hommes la doctrine la plus pure, et leur propose d'une manière simple les vérités les plus sublimes. Il ouvre à ses disciples, sans appareil et sans faste, les trésors de la plus haute sagesse; il leur révèle les plus profonds mystères sans en paraître étonné; il développe les idées les plus neuves et la morale la plus parfaite, comme des idées qui lui sont naturelles et qui coulent de source; il nous fait aspirer à une nouvelle béatitude; il rappelle notre âme à son origine et à sa fin, et la fait rentrer dans tous ses droits.

Il tempère l'élévation de ses pensées et la hauteur de ses maximes par la naïveté des images qu'il emploie et l'onction secrète qui accompagne ses discours. Tout est grand, tout est aimable dans sa personne : il y réunit au souverain degré la douceur et l'autorité. Il donne les exemples les plus rares des vertus qu'il commande et de la perfection qu'il conseille; et ce qu'il y a en lui de plus admirable encore, son âme noble sait allier la plus haute élévation avec l'humanité la plus vraie. Son caractère est ferme et généreux ; son cœur est tendre et bienfaisant; sa vie est pauvre et frugale; ses manières sont simples et affables; ses mœurs sont irréprochables. Il ne se montre parmi les hommes que pour les éclairer et pour leur faire du bien. Sociable, humain, populaire, mais sans familiarité et sans bassesse, il se met à la portée de tous et s'en fait respecter. Il converse, il se plaît avec les enfants; il accueille et prévient les pécheurs; il ne se rebute point de la grossièreté de ses disciples; il est indulgent pour les faibles, et ne fait paraître de la sévérité qu'envers les hypocrites. Il verse des larmes sur la mort de Lazare qu'il aimait tendrement; il s'intéresse de la manière la plus vive à la douleur d'une mère qui vient de perdre son fils; il fait grâce à la femme adultère, et ne lui demande pour toute reconnaissance que de cesser d'être infidèle. Dans l'entretien le plus intéressant, il instruit, il convertit la Samaritaine, et annonce un culte nouveau, l'adoration en esprit et en vérité. Il voit avec une sorte de transport couler les pleurs de Madeleine; il se plaît à briser le cœur du publicain. Partout il envisage la gloire de son père : partout il maintient, il assure l'accomplissement des devoirs et l'ordre de la société. Il nous apprend que son royaume n'est pas de ce monde, et rend lui-même à César le tribut qui lui est dû par ses sujets. Son règne est celui de la vérité; et, en lui rendant témoignage devant Pilate, c'est à elle qu'il se sacrifie. Opprimé, ca-

lomnié, couvert d'opprobres, mourant dans les supplices, il fait avouer à son juge son innocence, et fait voir sur la terre la vertu malheureuse persécutée, mais toujours également ferme, sans tache et se suffisant à elle-même. Sa passion, sa mort, sont encore quelque chose de plus grand que sa vie, et le disciple célèbre du plus sage des philosophes, en voulant peindre le juste avec l'héroïsme de la vertu, a peint une vertu plus qu'humaine et le fils de Dieu sans le savoir.

Les merveilles les plus éclatantes viennent à l'appui de la sainteté de ses mœurs; elles ajoutent un nouveau poids à l'excellence de sa doctrine; et, avec elle, avec le concours de tous les siècles qui ont préparé sa venue, de tous les genres de prophéties qui l'ont annoncée, elles démontrent la divinité de sa mission.

En vain m'arrêterais-je ici à disserter froidement sur la nature et la possibilité des miracles : il est des faits qui, bien avérés, tranchent toute difficulté et parlent bien plus haut que de stériles et vains raisonnements. Tels sont les faits et les miracles qui ont un rapport direct à Jésus-Christ : faits sensibles et palpables ; faits publics et permanents; faits réitérés et perpétués partout où l'établissement de la religion chrétienne et la gloire de son auteur l'ont nécessairement exigé; faits et miracles avoués par ceux mêmes qui avaient l'intérêt le plus pressant à les nier; avoués par les Juifs, qui, au lieu de les démentir, les ont confirmés en les attribuant à je ne sais quelle vertu secrète qui se trouvait dans le saint nom de Dieu, ce nom inconnu et ineffable que Jésus-Christ, disaient-ils, avait découvert, on ne sait comment, dans le sanctuaire; avoués et reconnus du moins en partie par les païens Hiéroclès, Julien, Celse, Porphyre, et une infinité d'autres qui, moins prévenus, n'ont pu résister à la force des preuves qui les constataient, et de païens sont devenus chrétiens; avoués

et confirmés par les hérésiarques, du temps même des apôtres, les judaïsans, les nicolaïtes, les cérinthiens, les gnostiques, les valentiniens, les bisilidiens, etc., qui, attaquant tout, confondant tout, disputant sur tout, n'ont jamais contesté aux vrais disciples de Jésus-Christ les miracles qu'ils lui attribuaient, ni osé taxer d'imposture ceux qu'ils opéraient en son nom ; faits merveilleux, évidemment au-dessus des forces de la nature, tous bienfaisants, tous utiles aux hommes, ou pour guérir les maux du corps, ou pour dissiper les maladies de l'âme, ses préjugés et ses erreurs : faits et prodiges bien différents par leur authenticité de ceux que l'incrédule ose mettre en parallèle avec eux, bien différents par leur caractère et leur publicité de ces prestiges et de ces œuvres de ténèbres par lesquels s'accréditent dans les esprits faibles les superstitions, les schismes, et tant d'opinions aussi contraires à la vérité que dangereuses pour les mœurs.

Exposons-les donc en peu de mots ces faits et ces miracles dont tout nous garantit la certitude, dont tout confirme la réalité. Maître de la nature, d'un mot Jésus-Christ calme les tempêtes : il prescrit des lois aux éléments; il multiplie cinq pains, et en nourrit cinq mille hommes; il ouvre les yeux des aveugles de naissance; il délie la langue des muets; il rend l'ouïe aux sourds; il guérit les malades par sa seule parole; il chasse les démons, et les force de rendre hommage à sa divinité; la nature, la mort, l'enfer, obéissent à sa voix. Il ressuscite le fils de la veuve de Naïm dont le peuple accompagnait la pompe funèbre; la fille du chef de la synagogue dont une troupe de Juifs pleuraient la perte; Lazare enseveli depuis plusieurs jours. Il annonce sa mort et sa résurrection; il prédit ce que nous voyons accompli de la manière la plus frappante, la prédication de l'Evangile, l'établissement de l'Eglise, l'indéfectibilité de sa foi, sa visibilité, sa perpétuité, le châtiment des Juifs, et la

destruction de Jérusalem. Il est livré à ses ennemis parce qu'il l'a bien voulu. Judas l'a trahi; mais la honte et le désespoir suivent de près son crime : il en reporte aux Juifs le salaire, et le champ acheté de cet argent même pour la sépulture des étrangers est un monument destiné à instruire toute la terre de sa perfidie et de ses remords. Après avoir enduré de la manière la plus héroïque et avec le plus noble courage les opprobres les plus humiliants, Jésus-Christ meurt pour la réparation du péché, pour le salut des hommes : et la nature se trouble et se déconcerte quand il expire; par des prodiges qu'attestent les auteurs païens, elle reconnaît son maître. Il meurt sur la croix; et, selon la promesse qu'il a faite à ses apôtres, cette croix devient l'instrument et le signe le plus éclatant de son triomphe.

Peu de jours après sa mort, il met le comble aux témoignages de sa puissance et de sa divinité par sa résurrection. Indépendamment des précautions que ses ennemis avaient prises pour empêcher que ses apôtres ne pussent enlever son corps ; indépendamment des circonstances publiques dont ce fait a été dès lors revêtu, et d'après lesquelles on eut pu aisément convaincre les apôtres d'imposture, s'ils eussent voulu nous tromper, ce fait est confirmé par toutes ses suites, et la force des preuves va toujours en croissant.

Des disciples autrefois si timides publient hautement le triomphe de leur maître; et dans quel moment? dans celui où tout paraît désespéré, et où ils n'ont à attendre d'un pareil témoignage que des affronts, des persécutions, des supplices et la mort.

Mais encore ces hommes qui vont opérer au nom de Jésus-Christ d'aussi grands prodiges que ceux qu'il a opérés lui-même; ces hommes qui vont éclairer le monde, le convertir à la foi, réformer ses mœurs et changer la face de l'univers,

que sont-ils? Des hommes sans nom, sans fortune, sans crédit et sans science, des hommes de la lie du peuple, disons-le en un mot, et ne sois point choqué, cher Valmont, de la vérité de l'expression, tels que seraient parmi nous des bateliers de la Loire et de pauvres pêcheurs; tels sont ceux qui, dans toutes les langues, vont rendre témoignage à Jésus crucifié.

Et que d'obstacles s'opposent à leur mission et à l'établissement de l'Evangile! obstacles pris des vérités mêmes qu'il fallait prêcher, vérités difficiles à croire, plus difficiles encore à pratiquer; obstacles de la part du peuple juif, dans ses superstitions et ses préjugés sur la grandeur temporelle du Messie; obstacles du côté des païens dans leur religion, leurs lois, leur politique, puisque le culte des faux dieux, les aruspices, les augures, les lois, les sacrifices, étaient liés étroitement à l'administration des affaires civiles; dans la vanité des empereurs devenus les dieux de la terre; dans l'orgueilleuse sagesse des philosophes qui s'en croyaient la lumière; dans la corruption du monde entier dont le christianisme renversait toutes les idées et attaquait tous les vices; obstacles de la part des apôtres eux-mêmes, que je t'ai fait voir dénués de tous les talents extérieurs et de tout secours humain. Et malgré tant de difficultés insurmontables à tous nos sages ensemble, quand ils n'entreprendraient que la conversion d'une seule cité, d'un seul hameau, insurmontables pour tout autre que pour un Dieu, le témoignage des apôtres est reçu. Jésus est reconnu par tout l'univers pour le fils du Très-Haut; la croix triomphe; les mœurs des premiers fidèles se font admirer de leurs plus grands ennemis; peuples, philosophes, empereurs, sénateurs, guerriers, tous cèdent; l'univers est chrétien.

Les oracles se taisent; les idoles sont brisées; Rome, cette capitale du monde, devient une Rome nouvelle, et

acquiert pour la gloire de la religion un nouvel empire. Toutes les prophéties sur la conversion des Gentils sont accomplies. L'Eglise prend tous les caractères que son divin chef lui a assignés : posée sur des fondements que rien ne peut ébranler, victorieuse de tant d'ennemis qui ont cessé de combattre, elle subsiste malgré les efforts continuels de l'hérésie, de la fausse politique et de l'incrédulité : elle subsiste plus qu'aucun empire, et plus de dix-huit siècles d'orages et de tempêtes n'ont pu la renverser : chaque jour elle répare ses pertes, chaque jour elle étend ou renouvelle ses conquêtes, et vérifie en elle de la manière la plus sensible les prédictions et les promesses de son divin époux.

Les Juifs forment de leur côté une preuve également complète et toujours subsistante de la divinité de Jésus-Christ. Dès les premiers temps ils ont vu s'accomplir en eux cette terrible malédiction qu'ils avaient prononcée contre eux-mêmes, lorsqu'au tribunal de Pilate ils avaient osé s'écrier, en maudissant le Christ : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants.* Ils ont vu, comme le Christ le leur avait prédit, renverser, détruire de fond en comble, et sans qu'il en restât pierre sur pierre, les murs de Jérusalem, et son temple fameux que Julien s'efforça en vain de rebâtir. Ils ont vu s'exécuter en eux avec plus de rigueur et moins de ressources que jamais les menaces de leurs prophètes, et ont été dispersés parmi les nations. Depuis plus de dix-huit cents ans, toujours au même état où les vengeances du Seigneur et les arrêts de sa Providence les ont réduits, toujours sans chefs, sans patrie, sans temples, sans prêtres, sans sacrifices, errant de peuple en peuple, conservant partout une existence si précaire, et continuée cependant depuis si longtemps sans mélange et sans interruption, ils portent dans toutes les parties du monde la preuve manifeste

de leur crime, et démontrent la divinité de ce Jésus qu'ils osent blasphémer.

O mon fils! que la lumière brille enfin pour toi; que le voile qui t'en dérobait l'éclat se déchire : tombe aux pieds de celui que tu as trop longtemps méconnu, et adore avec moi J.-C., ce Jésus devenu le centre unique de l'un et de l'autre Testament, le point de réunion de toutes les parties de la religion, la liaison essentielle du véritable Israélite et du Chrétien fidèle; ce Jésus qui, attendu ou donné, a été dans tous les temps la consolation et l'espérance des enfants de Dieu, et nous montre ainsi la religion la plus digne de notre admiration par son ancienneté, son unité, sa perpétuité.

Eh quoi donc! le Dieu saint aurait-il pu laisser prendre à l'erreur des caractères si parfaitement semblables à la vérité? et ne puis-je pas dire à juste titre, après tant de merveilles, que, si ce que je crois pouvoir être une erreur, ce serait Dieu même qui m'aurait trompé? Prends-y garde, Valmont; je n'ai fait que tracer rapidement, qu'ébaucher en quelque sorte une suite d'événements qui s'amènent et se supposent les uns les autres, dont chacun en particulier, développé dans toute son étendue, formerait une preuve suffisante et complète, mais qui, pris ensemble, sont au-dessus de toute difficulté et de toute objection.

Quelle satisfaction pour le vrai fidèle de repasser ainsi d'un coup d'œil toute la suite de la religion et tous les fondements de sa foi! au milieu de tous les assauts qu'on livre à sa croyance, quelle consolation pour lui de voir comment et avec quelle évidence des preuves que nous avons sous les yeux, je veux dire de l'état actuel des Juifs, de l'Eglise et de la religion, on remonte de siècle en siècle, par une liste de noms connus, par une succession non interrompue de pontifes dans l'Eglise romaine, aux premiers jours du

Christianisme; comment encore, par une autre suite de pontifes également constante, on remonte jusqu'à Aaron, jusqu'à Moïse; et de Moïse, par un petit nombre de patriarches, aux premiers jours du monde!

O la belle autorité que celle que nous offre la véritable religion, la plus belle, la plus grande qui soit sur la terre, et qu'aucune secte, aucun peuple ne peuvent imiter!

J'ai satisfait à ton empressement, cher Valmont, en te retraçant le troisième caractère de la religion chrétienne : ne tarde pas à satisfaire le mien sur ce qui concerne ta situation actuelle et tes plus secrètes dispositions.

LETTRES XLVIe, XLVIIe, XLVIIIe, XLIXe.

Ces quatre lettres sont relatives au duel dans lequel Lausane a succombé. Sa mort impie est mise par le comte en contraste de la piété édifiante avec laquelle sa tendre Emilie vient de se préparer à la mort.

LE COMTE DE VALMONT AU MARQUIS.

Elle était beaucoup plus mal que le jour précédent : elle crut me dire un éternel adieu; elle me le dit avec tendresse, avec courage. Je l'interrompais par mes sanglots, je la baignais de mes larmes, je ne faisais paraître que ma douleur et ma faiblesse. Elle me ranima. Elle me rendit des forces par l'héroïsme de ses sentiments et de sa piété; elle me recommanda de nouveau les intérêts de mon âme et ceux de mon fils. Je la serrai encore une fois entre mes bras, et m'enfonçai dans le cabinet qui m'était destiné.

On ne tarda pas à s'assembler. Le moment que je craignais le plus, et qu'Emilie désirait le plus vivement, arriva enfin : elle vit entrer son Sauveur et son Dieu. Quel spectacle de religion! et de quels sentiments il a pénétré mon cœur! On fit à mon épouse une exhortation courte et

pathétique sur l'amour d'un Dieu pour elle, sur les faveurs dont il l'avait comblée depuis l'instant de sa naissance jusqu'à ses derniers moments : on l'engagea à répondre à tant d'amour et à de si grands bienfaits par la plus vive reconnaissance, la résignation la plus entière et le détachement le plus parfait. « Oui, monsieur, dit-elle avec fermeté » au ministre qui l'exhortait, je bénis sa tendresse et lui » rends les plus vives actions de grâce des témoignages qu'il » n'a cessé de m'en donner. Je meurs à tout, puisqu'il » l'ordonne, avec l'unique désir d'être éternellement à lui. » O mon Dieu! recevez l'offrande de tout ce que vous savez » que j'ai de plus cher, et daignez vous le consacrer » uniquement. Soyez ma force et mon soutien, comme » j'espère que vous allez être pour moi un gage d'immor- » talité! » On fit l'onction sainte sur tous ses sens, elle entra dans le plus profond recueillement. On lui présenta le crucifix, et elle jeta sur lui le regard le plus tendre. « Voilà, dit-elle, en le pressant amoureusement de ses » lèvres, voilà l'image sacrée de celui à qui je dois mon » salut, de celui qui m'a soutenue dans toutes les afflictions, » et qui a fait mon unique espérance tous les jours de ma » vie. » On lui fit plusieurs questions auxquelles elle répondit d'une manière si touchante que tous les assistants fondaient en larmes. On lui présenta son Dieu; elle l'adora, elle le reçut, et parut comblée de joie et remplie des consolations les plus douces. « C'est à présent, dit-elle, que » je vous prie, Seigneur, de recevoir mon âme, et que je » meurs en paix. »

Pendant cette scène si attendrissante, ce qui m'a le plus frappé, c'est la sérénité qui brillait sur son front. Nulle altération ne se faisait voir dans ses traits; un feu pur et céleste éclatait dans ses yeux; un tendre coloris animait son visage, et ajoutait encore un nouveau charme à ses attraits;

sa voix douce et persuasive, mais ferme et assurée, portait dans le cœur une onction secrète et je ne sais quoi de divin ; la dignité des grâces accompagnaient ses moindres gestes ; tout en elle respirait la grandeur d'âme et le vrai courage que donnent le témoignage d'une bonne conscience et la solide piété. A l'éclat dont elle brillait, on l'eût moins prise pour une faible mortelle que pour un ange descendu parmi nous sous une forme humaine ; elle paraissait bien moins s'assujétir à la mort qu'en triompher. Ah ! mon père, que la mort du juste est donc précieuse ! et qu'il est doux de mourir ainsi dans le Seigneur ! Plaise au ciel cependant qu'il n'ait eu dessein que de nous présenter dans Emilie cette image sans la réaliser ! Plaise au ciel qu'elle me soit rendue pour m'apprendre à vivre pour elle !

LETTRE L°.

Le marquis après quelques observations générales sur la nécessité de la religion, surtout au sein des grandes afflictions, poursuit la démonstration de la divinité du Christianisme.

LE MARQUIS DE VALMONT A SON FILS

Le croiras-tu, Valmont? cent fois, en observant cette classe nombreuse d'incrédules, imitateurs futiles de quelques génies célèbres dont par vanité ils empruntent la manie, j'osai les comparer avec nos bonnes femmes de village instruites par leur curé; et je trouvai dans celles-ci mille fois plus de notions justes, plus de vraies lumières en choses utiles et nécessaires, plus de jugement et de raison, que dans tous ces jolis diseurs de riens que l'incrédulité a infectés de son poison. Oui, mon fils, le catéchisme du simple fidèle lui donne infiniment plus de vraie sagesse que n'en peut donner la philosophie; et quel triomphe pour la religion!

Mais ce qui en relève encore plus l'excellence, c'est son influence sur le cœur de l'homme par le caractère de bienveillance qu'elle nous fait prendre et les vertus qu'elle nous inspire. Et, en effet, quoi de plus divin que sa morale! quoi

de plus sublime que cette charité qui en est l'âme ! Aimer les hommes comme soi-même; les aimer en Dieu et pour Dieu sans exception, sans réserve; aimer jusqu'à nos ennemis; oublier les injures; pardonner les offenses; vaincre le mal par le bien; être dans la joie avec ceux qui y sont; pleurer avec ceux qui pleurent; se faire tout à tous pour les gagner tous à l'amour du souverain bien; éclairer ceux qui sont dans les ténèbres; reprendre en secret et ramener avec douceur ceux qui s'égarent; ne point juger témérairement pour n'être pas jugés nous-mêmes; consoler les affligés, assister de tout son pouvoir les malheureux, et ne se considérer dans l'usage de ses talents et de ses richesses que comme le dispensateur des dons de Dieu et l'économe de sa providence; remplir avec amour et principe de conscience tous les devoirs que notre condition nous impose; respecter Dieu dans nos maîtres, et son autorité dans ceux qu'il a établis pour nous gouverner; ne point chercher son propre intérêt, mais le sacrifier à l'intérêt général : voilà, mon fils, ce que la religion nous prescrit à l'égard des hommes, à l'égard de la société tout entière, et ce que le chrétien qui l'est en vérité réalise tous les jours par sa conduite. Bon, sensible, compatissant, affable, généreux, miséricordieux et clément, citoyen zélé, sujet fidèle, ami constant, digne époux, bon père, fils tendre, respectueux et soumis, maître soigneux et vigilant, plein de charité à l'égard de tous, il prévient tous les besoins, il accomplit toutes les lois, il satisfait toutes les bienséances, il se prête à tous les désirs honnêtes, il se livre à toutes les œuvres, il fait tous les genres de bien qui sont en son pouvoir : lié par sa religion à tous les hommes, il volera pour eux jusqu'aux extrémités du monde, et, nouvel apôtre, il portera, s'il le peut, la vérité, la justice dans tous les cœurs. Donnez-moi, dans toutes les conditions, dans toute société, dans toute espèce de gouvernement, des citoyens animés de

l'esprit du christianisme; donnez-moi un peuple, un monde de chrétiens fidèles, et la terre sera le séjour de l'innocence et du bonheur.

La religion chrétienne, cher Valmont, n'est pas moins digne de notre admiration et de nos hommages dans les vertus qu'elle nous inspire à l'égard de nous-mêmes. Elle oppose au fol amour de soi le renoncement à notre volonté propre, une sainte haine de nos penchants déréglés; à notre orgueil, la connaissance de notre néant, et les sentiments d'une humilité profonde; à la cupidité, l'esprit de détachement et l'amour de la pauveté; à la mollesse, la mortification et la pénitence; à un penchant trop vif pour tous les biens sensibles, le désir et la recherche des biens spirituels et célestes; aux saillies de notre humeur, la douceur et la patience. Elle veut que nous usions de tous les biens avec actions de grâces, avec modération et avec sagesse; que nous soyons chastes et purs; que nous nous défendions jusqu'à la pensée du mal; que nous en évitions jusqu'à l'ombre; que nous veillions sur tous nos sens; que nous mettions un frein à nos lèvres; que nous ne nous permettions jamais les plaintes et les murmures; que nous soyons résignés et tranquilles au sein des souffrances; que nous considérions les adversités et les croix comme un bien, et la mort comme le terme de notre délivrance. O la belle philosophie que celle de la religion!

Avec des sentiments si nobles et si purs, le vrai chrétien vit heureux autant qu'on peut l'être ici-bas. La paix du cœur et l'onction du divin amour le dédommagent des plaisirs dont il se prive. S'il n'a pas de joies bruyantes et frivoles, il en est récompensé par des joies plus pures et plus constantes. S'il se refuse à d'infâmes voluptés, il s'en épargne pour toujours les tristes suites, les inquiétudes et les remords. S'il combat ses passions injustes et déréglées, il recueille au-dedans de lui le fruit de ses combats et le prix de sa victoire.

La route tracée par nos faux sages pour nous conduire au bonheur est plus séduisante, il est vrai : céder à ses penchants pour ne pas ressentir la peine qu'il en coûte à les vaincre, se faire une sagesse de la volupté, paraît sans doute quelque chose de plus doux à la nature. Mais si cette route est facile, si l'accès en est riant, que l'issue en est funeste! et que les fruits d'une semblable sagesse sont amers! Elle enfante la discorde et la haine, les égarements et les fureurs de l'ivresse, la satiété et l'ennui, le dégoût de la vie, le désir du néant, et toutes les horreurs du désespoir.

O mon fils, qu'elle est différente en elle-même et dans ses effets la morale de l'Evangile et la sagesse de son auteur! Arrêtons-nous encore un moment à la considérer sous tous les rapports. Quelle suite et quelle liaison dans tout ce que le fils de Dieu nous enseigne, et cependant quelle nouveauté dans ses maximes, et en même temps quelle sublimité! Jésus-Christ veut que nous soyons parfaits comme notre père céleste est parfait, et rend ainsi à l'homme toute sa grandeur en le rapprochant de la divinité dont il doit être l'image. Cet homme-Dieu nous apprend que son royaume n'est pas de ce monde; il nous ouvre la plus noble carrière; il nous rend citoyens d'une nouvelle patrie, et nous fait aspirer à la plus pure béatitude. Il nous fait regarder comme un mal tout ce qui nous en éloigne, et comme des biens réels tout ce qui peut nous y conduire. Il dit anathème au monde, à ce monde en qui règne la concupiscence de la chair, celle des yeux et l'orgueil de la vie. C'est à tout cela que Jésus-Christ dit anathème, parce que c'est tout cela qui fait la dépravation de l'homme corrompu par le péché.

De là cette unité de plan, de vues, de sagesse plus qu'humaine, qui se trouve dans les auteurs sacrés du nouveau Testament. Quelque grossiers qu'ils aient été par leur état, leur naissance et leur éducation, tous s'accordent

dans un genre de connaissances et de lumières sur lequel Dieu seul a pu les réunir et les éclairer; je veux dire ce discernement de l'homme spirituel et de l'homme charnel, de l'homme céleste et de l'homme terrestre, de la vie intérieure et de la vie animale et sensuelle. Les secrets principes de l'une et de l'autre; les opérations merveilleuses de la grâce et de l'esprit de Dieu dans nos âmes; ses effets, ses consolations, ses joies, ses ressources, les vertus qu'ils inspirent, si opposées à toutes les idées du monde et si supérieures à celles d'une vaine philosophie, sont développés dans leurs écrits avec une précision admirable et digne des disciples d'un si grand maître, avec un ton de sentiment et d'onction qui nous touche et nous affecte en dépit de nous-mêmes, mais qui ne peut être bien apprécié que par des âmes vraiment droites et pures.

Le plan de législation et de sagesse offert à l'homme par Jésus-Christ et ses disciples n'a pas eu besoin de passer par ces degrés d'accroissement et de perfection lents et insensibles qui se trouvent dans toute législation purement humaine, dans tous les ouvrages des hommes : il a eu dès le premier instant toute l'excellence qu'il devait avoir. Il est d'ailleurs soutenu de tout ce qui peut nous aider à le remplir : un Dieu présent à chacun de nous, et attentif à nos moindres actions : un Dieu qui veille en faveur du juste, qui permet pour sa sanctification et pour son bonheur les maux qu'il éprouve; qui règle sa destinée, et fait de toutes les créatures les instruments et les ministres de sa volonté : un Dieu juge et témoin, qui discutera à la face de l'univers nos pensées, nos intentions, nos désirs, et qui rendra à chacun selon ses œuvres; un Dieu qui récompensera d'une gloire infinie, d'un bonheur éternel, le juste qui aura vécu pour lui; mais qui, dans la même proportion punissant par des peines éternelles l'infraction de ses lois, offre à l'homme toujours prêt à les

violer le contre-poids le plus propre à l'arrêter : un Dieu qui donne tout à la fois la leçon et l'exemple; qui dans l'union ineffable de la nature divine avec la nature humaine s'abaisse jusqu'à l'homme pour élever l'homme jusqu'à lui; qui se met à notre portée, et n'exige de nous rien de si pénible que sa vie et sa mort ne nous aient rendu facile : un Dieu qui nous presse à chaque instant par les témoignages éclatants de son amour, et qui, s'ils ne sont pas des monstres, force les plus grands pécheurs au repentir, et les cœurs les plus durs à la reconnaissance : un Dieu qui nous prévient, qui nous aide, qui nous soutient par sa grâce, qui nous offre des sacrements par lesquels il nous rappelle fortement à lui en même temps qu'il nous rappelle à nous-mêmes : quelles ressources pour le chrétien! quels moyens, quels motifs pour fuir le vice! et quels encouragements à la vertu! Dans les principes et les systèmes de l'incrédulité, tout est lié pour le mal, tout favorise le dérèglement de nos passions; dans la religion chrétienne, tout nous aide à les réprimer. Que substituera l'incrédule à des secours si puissants? Les lois? elles n'ont de prise que sur les faibles, et restent sans force contre le crédit et l'autorité; elles n'étendent leur empire que sur l'extérieur de nos actions, et n'en règlent ni les principes ni les motifs; elles n'envisagent que les conséquences qui les suivent, et, ne pouvant rien sur le cœur, elles ne remontent point à la vraie cause dont elles émanent. Le respect humain? il a les mêmes inconvénients; et si quelquefois il empêche de paraître vicieux, presque jamais il n'empêchera de l'être. L'honneur? il est souvent le fruit des préjugés; et, selon les opinions reçues, il parlera quelquefois aussi hautement contre la vertu qu'il aurait dû parler pour elle. L'éducation? ses impressions s'effacent quand la religion ne les soutient pas; et que sera l'éducation elle-même si elle n'est pas réglée par la religion? Un sentiment intérieur du juste et de l'honnête?

ah! s'il nous suffit dans des circonstances où la victoire est plus facile, où l'on n'est que faiblement combattu, tiendra-t-il au milieu des tentations les plus vives, contre la contagion de l'exemple et la violence des passions?

Non, il n'y a que la religion qui offre à l'homme une règle invariable, un moyen toujours prompt, un secours toujours présent, et un contre-poids à sa faiblesse indépendant de ses passions : elle seule fait intérieurement et constamment sur lui l'effet que produit au-dehors et par intervalle, sur le vicieux lui-même, la présence d'un ami qu'il estime et qu'il révère; elle le rend attentif, elle le retient, elle l'excite et le transforme en un autre homme.

Que reste-il donc à objecter contre l'excellence de la religion chrétienne? Eh! mon fils, que n'objecte pas la haine en dépit de la raison? On oppose à la religion les mœurs de la plupart de ses enfants et de quelques-uns de ses ministres; comme si des enfants qu'elle désavoue et des mœurs qu'elle réprouve prenaient sur la sainteté de sa foi et sur la pureté de sa doctrine; comme si des ministres infidèles et parjures dégradaient jusque dans leur essence la vérité, la beauté de ses enseignements et la dignité du ministère qu'elle leur confie, par cela seul qu'ils se dégradent eux-mêmes!

Mais il y a bien plus; et, s'il faut en croire nos incrédules, le christianisme a traîné à sa suite les persécutions, les guerres, le despotisme et la servitude. Les persécutions, disent-ils? Hélas! tous les hommes sont naturellement persécuteurs; j'en conviens, parce que naturellement tous les hommes sont méchants. Mais qui a été plus persécuté que les chrétiens par ceux qui ne l'étaient pas? qui se montrerait plus persécuteur que nos philosophes s'ils étaient les maîtres? quel esprit répugne davantage à la persécution et à la violence, par sa nature même, que l'esprit du christianisme? et n'est-ce pas uniquement quand on l'oublie qu'on cesse

d'être indulgent et qu'on devient impitoyable? Les guerres, disent-ils encore. Mais, nées avec la dépravation du genre humain, elles ont presque toujours eu la même cause dans tous les âges du monde, l'ambition; et ce n'est que pour lui donner un prétexte que leurs chefs, parmi les chrétiens mêmes, ont fait des guerres de religion. Le despotisme? la servitude? Mais où les princes ont-ils été plus despotes, où les peuples ont-ils été plus esclaves que dans les siècles et dans les contrées où le christianisme ne florissait pas? Aujourd'hui encore, que les ennemis de la religion comparent l'Europe chrétienne à l'Afrique, à l'Asie, et qu'ils nous disent où l'humanité, les lois, les sciences et les arts règnent avec le plus d'empire, et où se trouve la liberté. Ah! c'est le christianisme au contraire qui, par une morale simple et majestueuse, uniforme et générale, a le plus contribué à détruire la tyrannie, à adoucir les mœurs, à humaniser les princes, à civiliser les peuples les plus barbares, à abolir l'esclavage, à diminuer les horreurs de la guerre, à affaiblir l'esprit de conquête, à rendre la paix plus constante et plus sûre, et à lier toutes les nations par un droit des gens plus humain, plus moral et mieux entendu.

Le christianisme a fait tout le bien qu'il pouvait faire malgré nos passions; et, s'il leur a quelquefois servi de voile et de prétexte, est-il juste de confondre la chose avec l'abus qu'on en fait, et les vices de l'humanité avec la religion même qui les condamne? Mettons plus de parité, cher Valmont, et plus d'équité dans nos raisonnements. Pour décider entre le christianisme et l'irréligion, entre le vrai fidèle et l'esprit fort de nos jours, opposons à celui-là, agissant d'après ses principes, un de nos sages agissant d'après les leurs, et voyons à qui des deux, dans le commerce de la vie civile, pour les intérêts et les devoirs de la société, on aimerait le mieux avoir à faire : opposons ensuite

à une multitude de chrétiens se réglant sur les lois de l'Evangile un peuple d'incrédules, et observons de quel côté seraient l'ordre, la justice et la paix.

Avouons-le donc, cher Valmont, tout milite en faveur de la religion chrétienne; aussi, mon fils, sa sainteté parle-t-elle à tous les cœurs dès qu'ils ne sont pas entièrement dépravés; aussi est-ce la sainteté du christianisme qui a soumis presque tous les peuples à son empire; et, si elle a été la source la plus ordinaire des combats qu'on lui a livrés, elle a été aussi la cause presque universelle de ses triomphes.

Pour toi, cher Valmont, repasse dans ton esprit tous les caractères qui lui sont propres, son ancienneté, son unité, sa perpétuité, sa sainteté : admire en elle l'enchaînement des faits, des dogmes et de la morale : et une fois convaincu de l'existence d'un Dieu, dis-moi si dans le christianisme tout seul il a pu laisser prendre à l'erreur des caractères de vérité que l'erreur ne saurait avoir, et que partout ailleurs elle n'eut jamais. Surtout souviens-toi que c'est, non d'un fait particulier, d'une preuve isolée, d'un oracle, d'un prodige, du seul établissement de la religion, que j'ai tiré la certitude de sa divinité, mais de la réunion et l'accord de toutes ses parties; c'est de son ensemble qu'elle tire sa force invincible, et c'est à son ensemble qu'il faut répondre.

O mon ami! que gagnerais-tu de rester incrédule? Rien pour cette vie que de faux plaisirs peut-être et des tourments réels; et à coup sûr tu perdrais tout à l'égard de l'autre. Si cependant les illusions qu'on se fait pouvaient changer la nature des choses; si elles pouvaient empêcher la vérité d'être ce qu'elle est; si du moins elles pouvaient modifier au gré de nos désirs notre situation pour l'avenir, je te dirais : « Eh bien, fais-toi illusion puisque tu le veux; laisse la réalité » pour des chimères; et, puisqu'enfin les suites en seront à peu près semblables, prends des fantômes de bonheur et

» de sagesse pour la sagesse et pour le bonheur même. » Mais en dépit de nos passions les choses resteront éternellement ce qu'elles sont ; tôt ou tard la vérité se montrera à nous telle qu'elle est : et quel regret n'éprouvera pas celui qui s'y sera refusé, parce qu'il l'aura bien voulu, quand cet aveuglement volontaire l'aura rendu malheureux pour toujours ! Ah! qu'il n'en soit pas ainsi de toi ! puisse bien plutôt la religion, en rectifiant tes idées, en réglant tes penchants, en épurant tes mœurs, assurer ton éternelle félicité! puisse-t-elle ici-bas te sanctifier dans les épreuves que te prépare la justice de Dieu ainsi que sa clémence !

LETTRES LIe, LIIe.

Le comte dit à son père qu'il est entièrement convaincu; il lui fait part de l'amélioration survenue dans l'état d'Emilie. — Le marquis tâche de fortifier les convictions de son fils en lui parlant maintenant de l'autorité de l'Eglise catholique.

. . . . . .

. . . . . .

Mais il fallait conserver aux hommes ces vérités précieuses, et ce ne pouvait être qu'en perpétuant parmi nous dans une société divinement inspirée la même autorité qui nous les avait enseignées. La raison toute seule ne pouvait les fixer, puisque les unes lui échappaient si aisément, et que les autres étaient si fort au-dessus d'elle.

Cette autorité divine et permanente, qui entrait si nécessairement dans le plan de la révélation, devait par sa nature même être visible, sensible et animée, de manière qu'on pût tout à la fois et l'entendre et la distinguer de toute autorité humaine et précaire qui oserait entreprendre d'usurper ses droits.

Voilà, mon fils, ce que Jésus-Christ devait à sa sagesse pour compléter en faveur des hommes l'admirable économie de la religion révélée, et ce que dans sa bonté il a daigné leur laisser.

« Toute puissance, dit le Sauveur du monde à ses » apôtres, m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez » donc, instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du » Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et leur apprenant à » observer toutes les choses que je vous ai commandées; et » voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la con- » sommation des siècles. »

Ainsi, mon fils, Jésus-Christ par ces paroles établit sur un premier fondement, qui est lui-même, et sur le fondement visible de ses apôtres, une Eglise, une société légitime de pasteurs, qui doit leur succéder dans toute la durée des siècles pour enseigner toutes les nations; et avec laquelle, par l'assistance de son esprit, de sa sagesse et de son pouvoir, il sera tous les jours jusqu'à la fin du monde.

Chef invisible de cette Eglise, il lui a donné sur la terre un chef visible pour ramener tout à l'unité; et ce chef, c'est celui à qui il a dit, et dans sa personne à tous ceux qui dans le même rang viendront après lui : « Vous êtes pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, » et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

Je ne suis pas fait pour les discussions théologiques, cher Valmont; et sans beaucoup de théologie je trouve tout dans ces deux textes de l'Evangile rapprochés des courtes réflexions que je t'ai fait faire. Avec ces seules armes je puis confondre toutes les sectes qui ne sont pas la véritable Eglise de Jésus-Christ.

Quelle est, leur dirai-je, l'autorité suffisante que vous m'offrez? Est-ce celle de l'Ecriture-Sainte? Toute seule elle ne suffit pas, elle ne s'explique point d'elle-même; vous la prenez, selon vos vues, en bien des sens différents. Vous savez combien de sens contraires souffre parmi vous ce seul texte de l'Evangile, *Ceci est mon corps.* Qui en fixera pour moi le sens véritable? Il fallait donc à l'Ecriture

sainte un interprète infaillible, vivant et animé; et Jésus-Christ me l'a donné.

Eh quoi! sera-ce l'esprit particulier de chacun de vous que je prendrai pour guide? Quelle autorité! quel droit a-t-elle pour me soumettre? et que peut-elle m'offrir que des contradictions? Sera-ce du moins l'onction secrète, l'esprit intérieur qui éclaire les vrais fidèles et les élus de Dieu? Quelle source d'illusions et de fanatisme! et qu'a de visible pour tous les hommes une pareille autorité? Sera-ce votre corps de société? Je ne vois rien qui dans sa visibilité le distingue suffisamment de tout autre. D'ailleurs où est sa succession non interrompue, en remontant jusqu'aux apôtres? On peut fixer depuis eux, dans des temps plus ou moins récents, l'époque où vous avez commencé; et dès lors, comme toutes les autres sectes, on vous verra finir. Où est votre unité? et quel rapport avez-vous à un chef visible, au successeur de saint Pierre, qui vous condamne avec toute son Eglise, et dont vous vous séparez? M'offrirez-vous pour dernière ressource l'autorité des chefs du corps politique? Mais il n'est donc plus question d'une religion donnée aux hommes par Dieu même? il ne s'agit donc plus que d'inventions tout humaines qui pourront en effet être modifiées, interprétées par la même législation qui les aura établies? Car enfin où l'autorité divine manque, il faut bien que le législateur humain supplée et soit le chef de la religion. Mais quelle religion! quelle croyance! et qui peut en être la dupe?

En vérité, je me suis attaché à la révélation, parce que la lumière naturelle ne me suffisait pas. Et comment la révélation me suffira-t-elle, si, par rapport à ses dogmes, je ne sais plus ni quel guide suivre pour en fixer le sens, ni quel parti prendre entre les sectes qui divisent le christianisme?

Ah! que Jésus-Christ a bien mieux pourvu aux intérêts de sa gloire, à ceux de sa religion et à nos vrais besoins! Je trouve dans l'Eglise catholique et romaine tout ce qui m'est nécessaire et tout ce qui m'a été promis. J'y trouve une autorité suffisamment répandue parmi tous les peuples pour attirer toute leur attention; une autorité qui, par son étendue, par sa hiérarchie, par ses usages et sa discipline, par la publicité et l'universalité de ses enseignements, devient éminemment visible au-dessus de toutes les sectes qui s'élèvent contre elle. Je la vois garder au milieu de ces sectes, et malgré elles, le beau nom de *catholique*, ce nom que, pour la distinguer de toute autre Eglise, elles sont elles-mêmes forcées de lui laisser. Je la vois conserver dans ses principaux siéges les titres de la succession légitime de ses pasteurs depuis les apôtres, et rentrer ainsi dans le caractère de perpétuité essentiel à la véritable religion. Je la vois tenir à un centre d'unité, à un chef qui, uni à la pluralité visible des autres pontifes, soit dans des conciles auxquels ils président, soit dispersés parmi les nations, forme un tribunal toujours subsistant, et auquel tous les jours, selon la promesse, je puis avoir recours pour distinguer la vérité de l'erreur. Je la vois inalliable avec toutes les sectes, qui toutes se rallient contre elle, retrancher tout ce qui s'oppose à son unité; rejeter sans ménagement tout ce qui altère sa doctrine; conserver sans variations tous les dogmes si bien liés de la religion chrétienne, tout son ensemble merveilleux, tous les moyens et les secours de salut qu'elle renferme; et par une tradition soutenue dans ses différents siéges, attestée par ses conciles et les ouvrages de ses saints docteurs, me faire remonter de siècle en siècle jusqu'aux premiers disciples des disciples du Seigneur, et jusqu'à la doctrine des apôtres. Que dirai-je enfin? je la vois soutenant tous les efforts de tant d'ennemis conjurés pour la

détruire, maintenir constamment son glorieux empire tandis que tout tombe autour d'elle, envoyer seule des ministres de l'Evangile dans toutes les parties du monde pour les éclairer des lumières de la foi, regagner avec avantage dans de nouvelles contrées ce que dans d'autres l'esprit de schisme et d'erreur lui fait perdre, et confirmer de plus en plus cette parole de son divin maître, que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Quel admirable spectacle et quelle source de reconnaissance pour l'âme vraiment fidèle! Tranquille dans la simplicité de sa croyance, elle peut se reposer à l'ombre d'une autorité infaillible, et qui par la promesse devient celle de Dieu même. La voie la plus facile, la plus courte, et tout à la fois la plus sûre, lui est toujours ouverte pour résoudre toutes les difficultés qu'on lui oppose. Si par des raisonnements captieux on cherche à lui rendre suspect quelque article de sa foi; si son imagination effrayée dispute en secret, et veut ramener à l'examen ce qu'elle doit croire, elle n'a besoin, pour s'éclairer, pour se calmer et se fixer, que de faire attention à l'enseignement public de l'Eglise catholique et romaine, à ce que nous apprennent ses solennités, ses rites, ses prières, ses catéchismes, ses prédications, ses instructions journalières, et à la croyance générale des peuples qu'elle renferme dans son sein. Si l'orgueil, si l'esprit d'indépendance, si l'amour de la nouveauté élèvent des contestations, font naître des incertitudes et des doutes, partagent les novateurs en autant d'opinions différentes que l'aveugle présomption enfante de partisans à l'erreur, elle regarde où est l'autorité visible, le corps des pasteurs et son chef, et, ne craignant plus de flotter au gré des opinions, elle demeure ferme et inébranlable. Si, à l'égard des vérités les plus importantes, elle voit des génies ardents, tous ces hommes de secte et de parti,

combattre avec chaleur pour les excès contraires, elle est assurée de rencontrer dans l'autorité qui la guide ce juste milieu qui, également éloigné des extrêmes, est le point précis où s'arrête la vérité.

Non-seulement le chrétien soumis a dans l'Eglise catholique un guide sûr et fidèle, mais il y trouve encore une mère tendre qui, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, répare toutes ses faiblesses et pourvoit à tous ses besoins. Il ne perd rien, dans son sein, des sacrements institués par le Rédempteur des hommes, et de tous les moyens de salut les plus propres à affermir sa foi, à nourrir sa piété et à lui faciliter la pratique des vertus. Aussi ne se borne-t-il pas à lui être soumis ; son attachement pour elle et son zèle pour sa gloire égalent son obéissance : ses intérêts sont les siens; il est offensé lui-même de tout ce qui la blesse et qui l'offense; dans ses douleurs elle ne sent rien qu'il ne ressente avec elle : il adresse au ciel en sa faveur les gémissements les plus tendres, les vœux les plus ardents. S'il est dans un rang élevé, il maintient son autorité par son crédit et son pouvoir : dans toute condition, il édifie par la pureté de ses mœurs ceux qui ne craindraient pas de faire retomber sur elle l'opprobre de ses enfants. Il ne permet pas qu'on l'attaque impunément en sa présence. Il donne à tous ceux qui l'environnent l'exemple du plus grand respect pour son culte, ses lois, ses ministres, et d'une fermeté inébranlable à ne point se départir de ses jugements et de ses préceptes. Il ne regarde pas comme des choses indifférentes en matière de foi tout ce que son chef et ses pasteurs ne regardent pas comme tel, et ne croit pas que l'esprit de neutralité et d'indécision puisse être permis dès que sa voix s'est fait entendre.

Que ses ennemis, aveuglés par la haine, crient donc tant qu'il leur plaira à la crédulité, à la superstition, au

fanatisme; qu'ils exagèrent des scandales qui sont au milieu d'elle et dont elle gémit; qu'ils concluent de la corruption des mœurs dans quelques-uns de ses membres à l'altération presque entière dans la foi de ses chefs; qu'ils distillent avec art le poison de la calomnie; qu'ils prétextent le renversement de la discipline, l'abus de l'autorité; qu'ils en appellent aux anciens temps; qu'ils se montrent sur un ton de réforme, afin de parer au dehors par l'extérieur de la piété ce que l'esprit de révolte se permet de souiller au-dedans; qu'ils fassent parler les divines Ecritures au gré de leurs systèmes, ou s'étayent de l'autorité de quelque ancien docteur pour mieux cacher leurs hérésies sous son nom; qu'ils relèvent par leurs discours et par leurs écrits l'autorité de chaque docteur hérétique, et fassent même valoir en son honneur des prodiges marqués au coin de l'imbécilité et du mensonge, le fidèle n'en sera point ébranlé : les attaques de l'erreur, comme celles de l'impiété, ne le verront point lâche, faible et chancelant; elles ne le verront point indifférent et insensible; mais aussi elles ne le rendront pas dur et impitoyable.

Le véritable enfant de l'Eglise, et qui l'est moins encore de nom que de sentiments, rempli de son esprit, pénétré de la charité qui l'anime, envisage d'un œil de compassion et de tendresse ceux qui se trompent et qui s'égarent; il les plaint, il gémit sur eux; il emploie pour les ramener les armes de la persuasion et de la douceur. Il ne voile point les passions et la haine du vain prétexte des intérêts de la religion et de la vérité. S'il ne peut parvenir à toucher et à convaincre, il ne se croit pas dispensé d'aimer et de chérir. En arrêtant autant qu'il est en lui les progrès de l'erreur, il voit toujours avec transport dans ceux mêmes qui s'y livrent des hommes et des frères.

Non, mon fils, non; ce n'est point la foi de l'Eglise

qui enfante des dissensions, des troubles, et tout ce que le fanatisme a de cruautés et d'horreurs : ce sont, je te l'ai dit, l'intérêt, l'ambition, l'esprit de révolte et d'indépendance, qui, pour favoriser leurs projets sacriléges et leurs honteuses manœuvres, se jouent de la crédulité des peuples et de la vie des hommes. Ce n'est point cette foi pure de l'Eglise de Jésus-Christ qui ébranle et qui sape les trônes, et qui en même temps renverse et brise les autels. Ouvre nos annales et celles des peuples voisins, et examine quels systèmes et quelles causes, sous le nom et le masque imposant de la religion, ont produit les révolutions, dévasté les états, et flétri la personne et la dignité du monarque.

Voilà ce qu'est l'Eglise, et c'est d'après elle, cher Valmont, que je me propose depuis longtemps de ranimer ou d'affermir en toi tous les sentiments de soumission, de respect et d'amour que tu dois à l'autorité qui nous gouverne. Ainsi deviendras-tu en même temps et dans la même proportion un chrétien docile, un catholique zélé, un citoyen humain et compatissant, un époux et un père vertueux.

LETTRES LIIIe, LIVe, LVe.

Le comte exprime à son père les vives inquiétudes et le profond découragement où le plonge l'état d'Emilie, de plus en plus alarmant. — Le marquis tâche de relever le courage de son fils, en lui montrant la Croix, source de toute énergie et de toute consolation. — Le comte apprend à son père le rétablissement d'Emilie, et le supplie de travailler encore à sa conversion.

LETTRE LVIe.

LE MARQUIS DE VALMONT A SON FILS.

Emilie nous est rendue! Pour une telle faveur, ô mon Dieu! quelle reconnaissance pourra nous acquitter entièrement vers vous? Mon fils, mon cher fils! tu ne sens pas encore le prix de ce que le ciel fait pour toi; tu le sentiras plus vivement un jour; et puisse ce jour ne pas être loin! Rappelé à Dieu, à toi-même, oui, tu sentiras que le ciel te laisse tout en te laissant Emilie. Tu l'apprécieras alors bien mieux que tu ne l'as fait jusqu'ici, tu sauras tout ce qu'elle vaut. C'est au sein de l'infortune qu'on apprend à connaître les hommes. Mais..... en avais-tu besoin pour connaître

Emilie! Je ne m'inquiète point de ce qu'elle fera; je ne veux pas même savoir ce que je ferais si j'étais à sa place : elle consultera son cœur, et d'après lui elle ne peut que bien faire. Cher Valmont, si désormais tu n'es pas heureux, c'est que tu voudras ne pas l'être; c'est que tu mettras toujours des chimères à la place de la vérité; c'est que tu conserveras des passions qui ne peuvent faire que le tourment des autres et ton propre supplice.

Tu désires que je t'arme contre toi-même. Aurai-je donc recours en ta faveur aux leçons de la philosophie! Me répandrai-je, comme les anciens sages, en longs discours moraux, qui laissent l'homme un peu mieux instruit de ses devoirs, mais aussi faible pour les remplir qu'il était auparavant? Te parlerai-je le langage de ce stoïcien célèbre qui, dans sa disgrâce, déclamait si éloquemment contre les vanités du monde, et tenait si fort au monde et à ses vanités? Non, mon fils; il s'agit pour toi de plus grandes leçons, d'objets plus importants et de motifs plus solides; c'est en chrétien que je vais te parler.

Tu me permets de travailler à ta conversion plus efficacement que je ne l'ai fait jusqu'ici. Mon ami, par combien de gémissements et de larmes je n'ai cessé de la demander au Seigneur! C'est de lui que je l'attends : car, hélas! que peuvent les hommes pour un si grand ouvrage! Unis tes gémissements aux miens, tes instances à mes prières; demande, presse, conjure, n'épargne rien pour l'obtenir. Ton repos ici-bas..... que dis-je! ton salut en dépend.

Ton salut... oui, mon fils : éclairé maintenant par la religion, ouvre à tes idées et à tes penchants une plus vaste carrière; élance-toi dans l'éternité : sondes-en les abîmes, et médite profondément tout ce que renferme ce

mot, ce seul mot, si peu senti par la plupart des chrétiens..... le salut éternel.

Une éternité de bonheur, du bonheur le plus vrai, d'un bonheur immense, infini, immuable comme Dieu même, à acquérir, à posséder un jour; une éternité de malheurs à craindre : telle est l'alternative que la foi te présente. D'après elle pèse bien la force de ces paroles de ton divin maître; elles valent tous les livres, disent tout à qui sait les comprendre : « Que sert à l'homme de gagner le monde » entier s'il vient à perdre son âme? et que donnera-t-il en » échange pour elle? »

O mon fils! tu tiens à ce monde qui t'a charmé. Eh! quand tous ses biens te seraient donnés, quand il accumulerait en ta faveur toutes les richesses et tous les honneurs, que te servirait d'en avoir joui, si par un attachement indigne de toi ils te conduisaient à ta perte? et qui te dédommagerait en effet de tout ce que tu aurais perdu? Au contraire, nu, dépouillé, banni, flétri, abandonné de toutes les créatures, mais détaché de tout pour ne tenir qu'à Dieu seul, après des maux qui finiront tôt ou tard, qu'aurais-tu à regretter lorsque, dans la possession de Dieu même, tous les vrais biens te seraient offerts et assurés pour toujours? Ah! mon ami, que c'est bien ici que tu dois comprendre toute la force de cette autre parole du Sauveur : « Il n'y a après tout qu'une seule chose nécessaire. » Non, il n'est pas nécessaire que tu conserves quelque temps encore, quelques jours, quelques moments peut-être, ces biens fragiles qui irritent tes désirs; mais il est nécessaire.... que dans l'éternité tu sois heureux.

Eh! considère pour cette vie même ce que sont ces biens après lesquels tu soupires. Prends pour les mieux voir un œil plus religieux et plus sage. Emprunte le secours

de l'expérience, et puise-la dans toi et dans tes semblables. Valmont, ces biens font-ils le bonheur? Toujours tu te trompes en le cherchant où il n'est pas. Le bonheur du vrai sage sur la terre est dans la paix, et ce ne sont pas ces faux biens qui nous la donnent. Hélas! de quelles inquiétudes ils sont la source! quel vide ils laissent dans l'âme quand on les possède! quels regrets, quelle amertume quand on vient à les perdre! Veux-tu en bien connaître la vérité, interroge un monarque sur son trône, et qu'il te dise si, parmi ses sujets, il est un homme qui éprouve plus que lui la satiété et l'ennui qu'elle entraîne après elle; interroge le plus renommé d'entre les rois, et le plus heureux en apparence, celui qui savait le mieux jouir, ce semble, et qui avait le plus réuni, épuisé toutes les espèces de jouissances, celle de la gloire, des richesses, des sciences, des arts et des plaisirs, et entends-le, après la brillante énumération, qu'il en fait, s'écrier : « Vanité des vanités; tout n'est que vanité! » Et pourquoi tout ici-bas n'est-il que vanité? Ah! c'est que notre cœur est trop vaste pour de si petits objets, et qu'ils n'ont pas été faits pour le remplir : c'est que Dieu, qui l'a formé ce cœur, ne l'a formé que pour lui et pour lui seul, et qu'en imprimant dans nous le désir nécessaire du bonheur, il a voulu que nous ne puissions trouver le bonheur qu'en lui seul.

Mais, pour te mieux détromper, va puiser au pâle flambeau de la mort de nouvelles clartés. Descends en esprit sous les voûtes sacrées qui couvrent les tombeaux de nos rois. Parcours en frémissant ces sombres demeures; cherches-y le pompeux cortége qui accompagnait autrefois ces maîtres de la terre. A la sombre lueur d'une lampe sépulcrale, admire les tristes monuments d'une grandeur passée; ou plutôt, saisi d'une religieuse frayeur, et parmi

ce silence profond, vois toute leur grandeur anéantie et leur majesté réduite en poussière.

Fais mieux encore : que ton âme se porte tout entière au lieu que j'habite. Dans cette même terre, l'antique héritage de tes aïeux, assieds-toi vivant parmi ces ombres au milieu desquelles tu reposeras après la mort : évoque-les, et qu'elles te répondent.

« Mon fils, te diront-elles, ne crains pas que tes regards » curieux profanent cet asile, l'école de la sagesse. Instruis-» toi par notre exemple; fouille dans ces cercueils; ramasse » une poignée de ces cendres : voilà tout ce qui reste ici-bas » de tes ancêtres, de ces hommes qui t'ont précédé dans » la brillante carrière des honneurs et des pompes mon-» daines, et qui pour la plupart en ont joui plus sûrement » et plus longtemps que toi. Au moment où nous y pensions » le moins, lorsque nous nous endormions avec une douce » et folle sécurité au sein de la gloire et des plaisirs, tout-» à-coup la mort a terminé pour nous le songe de la vie. » Nous nous sommes éveillés..... et quel triste réveil? Lis » ces inscriptions fastueuses, ces épitaphes chargées de » noms et de titres; et t'apprenant que nous avons été, » elles te diront plus fortement encore que nous ne sommes » plus, et que tout ce qui passe *n'est que vanité*. Parmi » ces inscriptions, un jour.... bientôt, on lira la tienne, et » si l'on n'a pu y joindre à de vains éloges celui d'une vertu » constante et d'une piété solide, qu'annoncera-t-elle au » monde? qu'il y a sur la terre un faible mortel de » moins, et qu'il y a de plus dans les enfers.... un » réprouvé!... »

O mon fils! qu'elles sont donc utiles et frappantes les leçons que nous offre la mort! Elle instruit les voluptueux, les coupables adorateurs d'une beauté fragile, par le spectacle d'un cadavre en proie à la pourriture et aux vers;

elle instruit le riche par le spectacle de la nudité qu'elle entraîne; elle instruit le superbe, l'homme élevé en dignité et fier de sa prétendue grandeur, par les humiliations et le néant auquel elle nous réduit : tôt ou tard elle nous instruit tous malgré nous, lorsqu'elle nous dépouille, lorsqu'elle frappe : et l'unique moyen de lui arracher alors son aiguillon, de lui dérober son triomphe, c'est de la forcer par nos œuvres à nous rendre dans le ciel bien plus qu'elle ne peut nous ôter sur la terre.

Il viendra pour toi, cher Valmont, ce moment fatal où, touchant aux portes du trépas, tu pèseras dans une juste balance toutes les choses humaines, où, voyant la figure trompeuse de ce monde s'évanouir, tous les biens sensibles fondre sur toi, et ne te laisser d'autre fruit de ton attachement pour eux que le repentir, tu reconnaîtras qu'il n'y a de réel que le bien qu'on a fait, et dont on peut attendre en paix la récompense dans le siècle à venir.

Mais quel autre moment quand on ne l'a pas prévu, quand on ne s'y est pas préparé, quand par une bonne vie on n'a pas appris à bien mourir! quel moment que celui qui nous aura fait passer du temps à l'éternité, des prestiges et de l'enchantement du monde à la lumière de Dieu même! O lumière vive et pure, qui dissipera tout le charme de nos passions, toutes les illusions de notre orgueil, tous les préjugés de l'exemple et de la coutume, et qui ne laissera apercevoir à l'homme coupable que la loi et la vérité! Sorti de ce séjour du crime, suspendu entre le ciel et la terre, entre le ciel et l'enfer, parmi tous ces globes immenses qui révèlent la puissance et la gloire d'un Dieu créateur, ne voyant la terre que comme un point; seul avec son juge, sans appui, sans défense; n'ayant pour se justifier que ses œuvres; jugé déjà par sa propre conscience; jugé par la règle immuable de l'ordre, du vrai, du juste et de l'honnête;

se comparant malgré lui à la source ineffable de toute beauté, au modèle de toute perfection dont il devait être l'image; jusque là avili, dégradé par de honteux penchants, par des pensées basses et terrestres, par des actions indignes de l'homme; réduit à sa propre valeur : conçois, si tu le peux, sa surprise, son trouble et son désespoir!

Cependant une scène bien plus terrible encore s'ouvre à mes yeux, et porte dans mon âme l'épouvante et l'horreur. La foi, toujours plus digne de nos respects à mesure qu'on s'en pénètre davantage, me découvre dans l'avenir le plus grand, le plus majestueux et le plus effrayant de tous les spectacles. Elle me transporte à la fin des temps, au dernier des jours; jour solennel pour lequel tous les autres ont été faits; jour mémorable à jamais, auquel achèveront de se développer toutes les merveilles du Très-Haut, tout le plan de sa sagesse, toute l'économie de sa religion, tous les ouvrages de la nature et de la grâce; jour de manifestation et de gloire pour Dieu et pour ses élus, de confusion et de douleur pour les hommes injustes et pervers.

Quels tableaux il offre à ma pensée! quelles images bien propres à m'élever au-dessus de moi-même! La mort, d'une aile rapide parcourant l'univers, détruisant, dévorant tous les êtres pour en faire hommage à l'unique auteur de la vie; le désordre, la confusion dans tous les éléments; le soleil égaré de sa route; les mondes errants dans l'espace, se heurtant, se brisant dans leur course; la terre enflammée, les montagnes qui s'écroulent, les abîmes entr'ouverts; des monceaux de cendre à la place des couronnes, des trônes et des empires; au son aigu de la trompette, les tombeaux rendant leur proie; et les hommes, tous confondus, tous, peuples et sujets, tous..... disons mieux, distingués seu-

lement par leurs vertus ou leurs vices, par la forme brillante ou hideuse de leur résurrection, les hommes dans l'attente du juste juge, témoins de ces grands changements : quelle révolution! quel spectacle!

Alors le juge paraîtra. Le Fils du Très-Haut, son Verbe, la splendeur de sa gloire, annoncé par ses anges, environné d'un tourbillon de feu, porté sur les nuées et les tempêtes, viendra interroger à haute voix les ouvrages de ses mains. Sa croix, le scandale du Juif et de l'impie, la consolation du vrai fidèle, le discernement des élus et des réprouvés; l'étendard de sa croix brillera dans les airs, et fera le plus bel ornement de son triomphe.

« Approchez, s'écriera-t-il, esprits audacieux et super-
» bes; vous, les ennemis de mon pouvoir, de ma bonté, de
» ma sagesse et de tous mes attributs; vous, les ennemis de
» mon père et les miens, approchez, et soyez juges entre
» vous et moi. » Ici, mon fils, que l'orgueil de l'esprit humain sera abaissé! que les voies de Dieu paraîtront grandes, et ses œuvres admirables! que ses secrets dévoilés le justifieront dignement, et confondront nos plaintes et nos murmures! que les arguments entassés de nos prétendus esprits forts, opposés à tout l'ensemble de la création, paraîtront petits et misérables!

Dieu ainsi jugé et justifié par ses ouvrages, quel sera à son tour le jugement de l'homme rebelle à son Dieu! que les sources honteuses de l'incrédulité de nos faux sages, mises dans tout leur jour, les couvriront d'opprobre! que les héros du monde, paraissant à leur rang, laisseront apercevoir en eux d'indignité et de bassesse quand le masque tombera! que les grands événements, rapprochés de leurs causes, inspireront d'horreur et de pitié! que les ressorts si vantés de la politique et ses profondes noirceurs, données autrefois pour des traits de génie, mais éclairées alors des rayons de

la divine sagesse, causeront d'indignation et de mépris! que de conquérants homicides gémiront sur leurs lauriers teints de sang, lorsqu'ils entendront des voix lamentables leur reprocher leurs combats et leurs victoires comme les plus criantes injustices et les plus énormes forfaits! que de chefs de secte et de parti frémiront des ravages que leur orgueil a entraînés, et du sang que leurs longues disputes ont fait répandre! que d'hommes à talent rougiront de l'abus qu'ils en ont fait! que de vertus fausses dans leurs principes et leurs motifs seront remises au rang des vices! que de cœurs doubles et hypocrites, sous les dehors affectés d'une morale sévère, ne laisseront voir au grand jour que la plus honteuse nudité! que d'injustes projets, que de désirs effrénés, que d'actions odieuses ensevelies dans l'ombre et le silence, se reproduiront à la face de l'univers pour l'éternelle infamie de ceux qui s'y seront livrés!

Mais aussi que la vertu simple et modeste, que le vrai mérite obscur et ignoré, que les combats intérieurs livrés à la chair et au monde sous les yeux de Dieu seul; que le juste méprisé, calomnié, persécuté, reparaîtront avec honneur, et recevront de gloire et d'éloges de ceux qui sur la terre les ont déshonorés!

O Valmont! dans ce jour quel seront les objets de ton ambition et de tes désirs? quelle place voudrais-tu tenir alors? quel rang voudrais-tu occuper? Entends cet arrêt définitif, ce mot irrévocable qui conclut tout, qui finit tout : « Venez, les bien-aimés de mon Père, entrez en possession du » royaume qui vous est préparé; et vous, maudits, allez au » feu éternel qui vous est réservé. »

Un feu éternel! Ici la passion, le libertinage, l'impiété, se récrient : Pour des fautes d'un moment, une éternité de supplices! Oui, impie! voilà le frein le plus puissant, et le seul suffisant sans doute, que la religion ait pu mettre au

vice, et que vous voudriez lui ôter. Mais qui croirai-je davantage, d'un Dieu qui nous menace pour nous rendre vertueux et nous sauver, ou de vous qui cherchez à nous rassurer, il est vrai, mais pour nous rendre plus vicieux encore et pour nous perdre? Que croirai-je le plus, des textes formels d'un Evangile si divinement annoncé, si clairement interprété par la tradition et par l'Eglise, cette autorité la plus respectable de toutes et la plus sainte, ou de vos raisonnements captieux dont l'incertitude toute seule suffirait pour nous désespérer? Des récompenses éternelles et sans bornes ne vous étonnent pas, et des tourments sans fin vous paraissent une absurdité : cependant c'est la même équité qui doit distribuer les unes et les autres; et si la vertu peut bien mériter à l'homme une éternité de bonheur, pourquoi le crime, par une égale proportion, n'aurait-il pas la force de le rendre digne d'un éternel châtiment? Ah! vous ne connaissez pas ce que c'est qu'un Dieu vivement outragé par une volonté rebelle, et qui l'est avec lumière et avec choix; ce que c'est qu'une majesté suprême offensée, bravée dans ses lois les plus précises et ses plus saints commandements; ce que c'est qu'une bonté infinie méconnue, méprisée par l'être le plus redevable envers son Créateur. Vous ne savez pas quel est le prix du sang d'un Dieu fait homme, de ce sang adorable, profané par l'infidélité constante de ces mêmes hommes qu'il est venu racheter.

Oui, mon fils, il y a un enfer; et les hommes, si ardents à la poursuite des objets qui les flattent, sont faits de manière que la crainte des maux à venir, quelque terribles qu'ils dussent être, mise en balance avec l'appât d'un plaisir présent, les toucherait peu dès que ces maux ne devraient pas durer toujours. Il y a un enfer; que celui-là tremble, cher Valmont, qui l'a tant de fois mérité, et qui contribue chaque jour de sa vie à le mériter. Ses feux matériels et

sensibles, allumés par la juste colère d'un Dieu, puniront par les douleurs les plus vives un corps impur et souillé, comme le repentir le plus amer tourmentera par les plus accablants reproches l'âme infidèle. Il y a un enfer, des feux et des démons, c'est-à-dire des esprits rebelles qui, les premiers, se sont révoltés contre la majesté du Très-Haut; qui, dégradés par leur orgueil, et rendus malheureux par leurs fautes, ont porté envie à notre sort, et ont voulu nous associer à leur malheur; qui, triomphant de notre fidélité, sont devenus les ministres des jugements de Dieu à l'égard de l'homme coupable, et lui feront porter sans cesse, par des inventions dignes d'eux, la peine de sa désobéissance.

Dans l'affreux séjour qu'habitent ces esprits de ténèbres, les réprouvés, liés les uns aux autres par une chaîne de calamités et d'infortunes, n'apercevront de toute part que des objets de consternation et d'horreur; n'entendront que des imprécations et des blasphèmes; ne verront couler que des pleurs; ne pousseront que des gémissements et des cris; se reprocheront tour à tour les occasions, les exemples, les moyens de séduction, les lâches condescendances, les folles joies, toutes les passions qui les ont mutuellement égarés; se reprocheront à eux-mêmes l'abus des lumières et des grâces, l'oubli des devoirs, leur perte volontaire, leur éternité de contentement et de gloire sacrifiée à une satisfaction d'un moment; se demanderont en vain quand l'éternité finira; soulèveront leurs chaînes brûlantes pour étancher leur soif, pour rafraîchir leur ardeur, pour s'élancer dans le sein de la félicité suprême, tandis qu'une main vengeresse les repoussera à chaque instant pour les tenir plongés dans l'abîme du désespoir.

Ah! mon fils, il y a un enfer; et tu t'es joué tant de fois de l'auguste vérité, et tu as tourné en dérision la loi sainte

de ton Dieu; tu as blasphémé ce que tu ne connaissais pas; tu t'es rendu homicide; tu as dévoué ton semblable à l'anathème; tu t'y es dévoué toi-même, et tu vis!.... et la patience du Très-Haut ne s'est point lassée! et tu peux encore, par le repentir et la pénitence, t'épargner le triste sort qui t'était réservé! et, sensible à ton état, frémissant sur tes dangers, l'âme tendre et compatissante d'un père a volé tout entière au-devant de tes malheurs! et ton Dieu, cher ami, te rappelant par ma voix, te sollicitant, te pressant, t'éclairant par de grands exemples, te ménageant des revers, t'offrant partout des motifs de conversion, veut bien t'ouvrir le sein de sa miséricorde, te tend les bras, te montre encore la perspective du bonheur, te fait envisager le ciel comme le terme de tes travaux, et te promet dans cet heureux séjour une récompense digne de lui! Quelle récompense! la jouissance de toutes ses perfections, la connaissance de toutes les vérités dont il est la source, le développement de toutes ses merveilles, la société de ces esprits immortels qui brillent de son éclat et brûlent de ses feux, l'enivrement de son amour, des torrents d'une sainte volupté, une touchante et céleste harmonie, une paix ineffable, un royaume stable, une couronne immortelle, une béatitude enfin que l'apôtre n'a pu rendre qu'en disant « que l'œil » n'a rien vu, que l'oreille n'a rien entendu, que l'esprit ne » peut concevoir, et que le cœur ne peut sentir ici-bas » rien qui approche de ce que Dieu a préparé à ceux qui » l'aiment. »

O bonté! ô clémence d'un Dieu si longtemps, si indignement outragé! et qui, pour te pardonner, pour te rendre heureux, ne te demande que le sentiment d'un cœur contrit et humilié! Ah! pourras-tu bien, cher Valmont, ne pas être sensible à sa tendresse? Rappelle-toi tout ce qu'il a fait en ta faveur; l'être qu'il ta donné, les facultés

dont il t'a orné, les biens dont il t'a fait jouir, les moments, les années qu'il a daigné te laisser, lorsqu'en te les ôtant il te perdait pour toujours; rappelle-toi le bienfait de la rédemption, tout ce qui l'a précédé, annoncé, préparé pendant tant de siècles, et toutes les grâces qui ont été l'heureux fruit : considère Jésus-Christ devenu victime pour tes péchés : et, si tu as le cœur tant soit peu susceptible de sentiment, ose encore être ingrat et demeurer infidèle !

Mais peut-être c'est la grandeur même de tes fautes qui retient dans cet instant l'effusion de ta reconnaissance, et qui, par le découragement et l'abattement où elle te jette, empêche ton retour? Ah! tes crimes, fussent-ils plus grands encore, n'égaleront jamais la miséricorde de ton Dieu et les mérites de son Fils. Que l'impie se fasse du Dieu des chrétiens un fantôme odieux pour se dispenser de l'adorer; qu'il le peigne aux autres et à lui-même, vindicatif, jaloux, cruel, inexorable, lorsqu'il n'est que juste, et que sa jalousie, sa colère et ses vengeances ne sont en lui que l'amour de l'ordre et la souveraine équité; qu'il ne le voie que comme un Dieu terrible, et qu'il oublie sa miséricorde et sa bonté, tu ne dois pas en être surpris : c'est ainsi que la passion peint tout de ses propres couleurs. Mais formé maintenant à l'école de la vérité, consulte la religion, ouvre nos livres sacrés, et tu y retrouveras partout le vrai Dieu ennemi du péché, et ne punissant qu'à regret le pécheur; le menaçant en père, pour ne pas le frapper en juge; ne voulant pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Tu l'entendras nous dire qu'autant sa majesté est grande, autant est grande sa clémence; que dans l'exercice qu'il en fait, elle est encore bien au-dessus de toutes ses œuvres, et qu'il nous offre même quelquefois des prodiges de miséricorde qui ne doivent jamais permettre aux plus grands pécheurs de

fermer le cœur à l'espérance, sans que par des délais affectés ils le laissent continuellement ouvert à une folle et aveugle présomption; tu l'entendras rappeler son peuple par les paroles les plus tendres, par les motifs les plus touchants, et lui faire sentir que, en abandonnant son Créateur, son bienfaiteur, le principe de tout bien, il s'est mépris, il a changé une source d'eaux vives, de joies pures, inaltérables, contre les eaux bourbeuses d'une citerne entr'ouverte, contre de faux plaisirs : plus que tout encore, tu entendras ton divin maître te dire qu'il est venu, non pour que les pécheurs périssent, mais pour qu'ils aient la vie; non pour juger le monde, mais pour le sauver. Tu le verras, sous la forme du bon pasteur, courir après la brebis égarée, et à travers les ronces et les épines la ramener au sein du troupeau : tu le verras, dans les paraboles les plus consolantes et par les plus vives images, te tracer en traits de feu et la honte de tes égarements, et la facilité du retour : il s'offrira à toi-même sous la forme de l'enfant prodigue, et te montrera les sentiments d'un père qui, du plus loin qu'il aperçoit son fils, court au-devant de lui, se penche sur son cou, le serre entre ses bras, le couvre de baisers, et le comble de ses faveurs.

Aimable peinture! tableau fidèle où sont exprimés avec tant de grâce et d'énergie les douceurs et les charmes de la conversion! Oui, mon fils, crois-en ma propre expérience, rien n'est si doux que le moment du retour. La pénitence n'est dure et pénible que pour un cœur faiblement touché et qui ne la fait qu'à demi; mais lorsque le cœur est bien pénétré, lorsqu'il s'ouvre tout entier au repentir et à l'amour, ah! que les larmes que ce repentir fait répandre sont douces! et que l'onction qui les accompagne, que la touche secrète de la grâce qui élève l'âme et la ravit, lui laisse peu regretter les faux bien qu'elle sacrifie! Fais-en

toi-même l'épreuve, mon fils, et tu béniras mille et mille fois l'heureux moment qui t'aura rendu à ton Dieu ; et, au sein du détachement qu'il inspire, tu reconnaîtras qu'on est plus heureux à son service par les privations mêmes que le devoir exige que ne le sont les mondains par leurs liaisons frivoles, par leurs jouissances et leurs plaisirs.

LETTRE LVIIe.

Emilie écrit à son père qu'elle est guérie, et qu'elle est heureuse de lui apprendre la conversion totale de son époux, et la vive affection qu'il ne cesse de lui témoigner depuis que la vérité a brillé à ses yeux.

LETTRE LVIIIe.

LE MARQUIS A SES ENFANTS.

Mes enfants! mes chers enfants! en qui je vis, je respire; la consolation, le charme de mes dernières années; ô mes enfants! peut-on éprouver les transports que vous me causez, et ne pas mourir de saisissement et de plaisir! Digne épouse! ma fille! hâte-toi de venir recueillir sur le sein de ton père les larmes de joie que tu lui fais verser. Mon cher fils! précipite avec elle ton départ pour jouir de mes embrassements et me faire jouir des tiens. Doux embrassements! vives étreintes! pourrez-vous suffire à ma tendresse? Laisse, mon bon ami, laisse ce monde, si peu digne d'être regretté, et viens puiser dans la retraite toutes les forces dont tu auras besoin un jour pour le braver avec tous ses usages, avec tous ses dangers; disons mieux.... pour lui être utile.

Viens faire ici l'essai de la sagesse, du contentement et du bonheur. Que tu vas me payer avec usure les inquiétudes que tu m'as données! tu es donc à Dieu sans partage; tu lui offres après tes fautes le sacrifice du repentir et de l'amour; pourrait-il ne pas l'agréer?

O mon fils! tu me fais demander par Emilie des avis propres à régler et à nourrir en toi la piété. Et que suis-je pour t'instruire sur des objets si relevés? un vieil enfant qui ne peut que bégayer avec toi les premiers éléments d'une pareille science. N'importe, mon propre guide, mon pasteur va m'aider dans un si grand ouvrage, et par la suite il achèvera, en conversant avec toi, ce que le tien aura si heureusement commencé. Que ces anges de paix, ces dignes consolateurs des hommes, leur refuge dans leurs peines, leur soutien dans leur faiblesse, leur ressource après leurs égarements, leurs guides et leurs amis fidèles dans les situations les plus critiques de la vie, remplissent à notre égard un précieux ministère! et quand ils le remplissent dignement, ah! qu'ils méritent bien notre confiance et nos hommages! Celui que dans sa clémence le ciel nous a donné, à moi et à toutes les bonnes gens de nos hameaux, est leur père et le mien. Il sera le tien, mon fils, et je lui verrai sans peine partager avec moi ce titre si flatteur et si doux. Son âme tendre et sensible s'ouvre à tous les genres de misères, et sa charité ingénieuse trouve pour tous les remèdes nécessaires.

Le meilleur des princes se plaignait d'avoir perdu un jour; mon pasteur se reprochait d'avoir passé une heure, et moins encore, sans avoir fait du bien. Si tu savais, cher Valmont, combien il a pris part à ma peine, comme il s'est intéressé à ton retour vers Dieu, combien il m'a fourni de lumières pour te ramener et t'éclairer; non, tu ne croirais jamais pouvoir assez lui marquer de tendresse et de reconnaissance. O que j'ai béni le Seigneur, quand il a été choisi pour mon curé!

Soutenu, guidé par ses leçons, je vais donc, mon fils, répondre à tes désirs. Je vais m'entretenir avec toi de l'objet le plus intéressant dont l'homme puisse s'occuper, du seul objet qui offre à l'âme un aliment digne d'elle.

Oui, mon fils, c'est pour la piété, la solide piété que l'homme est fait, et c'est faute d'en analyser le sentiment et d'en connaître l'excellence qu'on ose dans un certain monde en ridiculiser jusqu'au nom même. Et qu'est-ce que la piété, sinon le culte de la reconnaissance et de l'amour envers le plus aimable tous les êtres et le plus bienfaisant? Pour quelle plus noble fin l'homme a-t-il été placé sur la terre que pour servir de ministre et d'interprète à toute la nature, et en célébrer le Créateur? Qui jouit plus que lui de tous les trésors qu'elle renferme; qui en saisit mieux tous les rapports, qui en goûte mieux tous les charmes? et quel être ici-bas rendra ce tribut de gloire à l'Etre suprême, si, au nom de toutes les créatures, l'homme ne le glorifie pas? Quoi! notre cœur est capable d'aimer, et il lui sera permis d'être indifférent pour l'auteur de son existence, pour celui qui nous a faits tout ce que nous sommes, et qui nous a tout donné! Quoi! la reconnaissance sera la première vertu des belles âmes, le lien qui attache le plus sûrement au devoir par le sentiment, le caractère essentiel des cœurs biens nés, et ce n'est qu'envers Dieu, le premier, le plus grand de tous les bienfaiteurs, qu'il nous sera permis d'être ingrats! Quoi! nous sommes portés à louer, à bénir, à honorer la bonté, l'équité, la sagesse, et tout ce qui porte un caractère d'ordre, de beauté, de perfection dans nos semblables, et nous ne le bénirons pas dans l'être souverainement parfait qui en est la source! Ah! notre cœur nous en punirait. Eh! comment arrive-t-il en effet que, à parler en général, tout retour sur soi, toute vue, tout sentiment d'intérêt, d'ambition, d'orgueil, d'envie, de passion déréglée, ait quelque

chose de turbulent, d'inquiétant, de fatigant pour notre âme; et que les retours vers Dieu, de confiance, de résignation, d'offrande, de louange et d'amour aient quelque chose de tranquillisant, de doux et de consolant, qui la mette comme dans son centre? Non, ce n'est qu'en aimant Dieu que l'on peut dire avec vérité que l'aliment, la vie, le bonheur d'un être intelligent, c'est l'amour.

Mais dans quelle mesure doit-on l'aimer? Ah! il n'y en a point d'autre, disait une âme pieuse et tendre, que de l'aimer sans mesure. N'est-ce donc pas ainsi que lui-même nous a aimés? et le chrétien qui ne voit plus seulement dans son Dieu le Dieu de la nature, mais l'auteur de la grâce, mais un Dieu qui s'est montré assez grand, assez rempli d'amour, assez bon pour consentir que son Verbe s'unît à la nature humaine, pour s'immoler, dans la personne de son Fils, au salut des hommes, pour se choisir en lui une victime digne de sa justice, et propre à servir d'instrument à sa miséricorde; le chrétien qui n'aimerait pas un tel Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, ne serait-il pas le plus dénaturé de tous les êtres? ne serait-il pas un monstre! Mais si c'est ainsi qu'on l'aime, on est dévot, on lui est consacré, dévoué tout entier. C'est donc à dire que ses intérêts deviennent les nôtres; que sa gloire seule nous touche et nous émeut, qu'on le retrouve partout et dans tous ses ouvrages; qu'on jouit avec transport de ses dons par cela même qu'ils nous viennent de lui, qu'on lui est soumis dans les épreuves qu'il nous envoie, qu'on observe avec soin ses préceptes, qu'on est zélé pour son culte, qu'on cherche à étendre son nom, qu'on va au-devant de ce qui peut lui plaire, qu'on écoute et qu'on suit avec joie ses inspirations et ses conseils, qu'on n'a en toutes choses d'autre volonté que la sienne.

Et quels sentiments sont plus propres à honorer Dieu, et

plus dignes de l'homme? Qu'est-ce qui peut mieux élever l'âme et la rendre vraiment sublime? Ah! mon fils, si Dieu existe, si, avec toutes nos facultés, nous sommes son ouvrage, la piété droite et sincère, bien loin d'être une superstition, un ridicule ou une faiblesse, est le premier de tous les devoirs, et sa divine flamme est, après Dieu, ce qu'il y a de plus grand au ciel et sur la terre.

Malheur, mon fils, malheur à ces âmes faibles et pusillanimes que le nom seul de la piété effraie, que le moindre obstacle arrête, que le plus léger sacrifice épouvante! malheur à ces demi-chrétiens dont la religion est une routine, dont le culte est une cérémonie, qui honorent du bout des lèvres celui qui n'est dignement honoré que par le cœur!

Malheur à ces hommes qui croient d'une manière et qui agissent de l'autre; qui démentent leur croyance par leur conduite; qui font blasphémer leur foi par leurs œuvres; qui tiennent au monde, au temps, à la terre, lorsqu'ils font profession d'avoir Jésus-Christ pour chef et pour modèle, l'éternité pour fin, le ciel pour patrie, et qui font ainsi de l'Evangile du salut la matière de leur jugement et de leur condamnation!

Malheur, malheur enfin à ces chrétiens de nom, retenus ou excités seulement par la crainte; presque toujours en deçà de la loi, pour ne pas risquer de faire plus qu'elle ne commande; raisonnant, équivoquant sur le précepte, pour se dispenser de l'accomplir; mesurant, composant leur plus ou moins de fidélité sur le seul danger de se perdre; esclaves sous l'empire d'un maître, et jamais enfants bien nés sous la douce loi d'un père! Hélas! ils traînent le joug du Seigneur qu'ils n'ont pas la force de porter; leurs pratiques mortes et stériles, parce qu'elles ne sont pas vivifiées par l'amour, forment autour d'eux un cercle laborieux et pénible qu'ils se

fatiguent vainement à parcourir : n'appartenant, à proprement parler, ni à Dieu ni au monde, ils sont un objet d'horreur pour l'un et la fable de l'autre; ils ne goûtent ni les douceurs de la religion, ni les plaisirs de la vie, et sont également malheureux par les choses qu'ils se permettent et par celles qu'ils se refusent.

O que bien plus sage est l'âme pieuse et fidèle ! sa ferveur la soutient et l'anime, rien ne la gêne, rien ne l'asservit, rien ne lui paraît difficile; elle fait les plus grandes choses, et les trouve encore trop petites; elle avance toujours, et ne se lasse jamais; elle court de vertus en vertus, et les pratiques de piété, embrassées avec joie, bien loin de lui paraître un fardeau pesant, ont pour elle toute la douceur du joug aimable de Jésus-Christ.

O mon fils ! suis donc la noble carrière qui s'ouvre à tes désirs. Enflamme-toi pour l'objet qui mérite le mieux de t'enflammer, et ne ressemble pas à ces adorateurs sacriléges de la Divinité, qui profanent les beaux noms d'amour et de charité, qui osent dire « j'aime.... j'aime Dieu de tout mon cœur, » et qui l'oublient à chaque instant, ou ne s'en souviennent que pour chercher des prétextes à leurs révoltes, que pour le méconnaître ou pour l'outrager.

Mais que doit t'inspirer envers lui une piété sincère? Je te l'ai dit, cher Valmont; par-dessus tout, elle doit te conduire à la recherche de ses intérêts et de sa gloire. Il faut que cette gloire de ton Dieu soit le mobile et la règle de toutes tes actions, comme elle a été par rapport à lui-même la fin de toutes ses œuvres.

Glorifier Dieu, le glorifier au nom de Jésus-Christ, c'est la source des mérites de l'homme et du chrétien, c'est le grand secret de la religion, et ce qui peut seul rendre tes moindres actions dignes d'une récompense éternelle. Et qu'y a-t-il de plus capable de les sanctifier et de les ennobli

qu'une pareille fin? Elle renferme éminemment la poursuite constante du plus grand bien que tu puisses faire, et le meilleur usage de toutes tes facultés : elle rectifiera par elle-même tes jugements et ta conduite, si tu te souviens que la gloire de ton Dieu ne peut se procurer dignement que par le soin que tu prendras de te perfectionner de jour en jour, et par le plus grand bonheur possible que tu t'efforceras d'apporter à tes semblables : elle te fera sortir des vues fausses, étroites et bornées qu'inspirent l'orgueil et les passions; des vues serviles et destructives de l'ambition; des vues sombres et louches d'une politique purement humaine; des vues misérables et sordides d'un intérêt personnel et momentané, pour te faire enfanter les desseins les plus vastes et les plus généreux; pour t'attacher à un plan fixe d'ordre, d'équité et de bienfaisance; pour t'élever jusqu'aux sacrifices les plus magnanimes, lorsque l'intérêt de la vérité et le bien commun l'exigeront : elle donnera à ton âme un ressort vraiment durable, un courage qui ne s'épuisera jamais; elle portera son élan sublime jusqu'à la Divinité, et l'armera tout entière, cette âme, des forces du Tout-Puissant; elle lui assurera à elle-même une gloire immortelle et une véritable grandeur. Oui, Valmont, si tu aimes la gloire, si ce feu sacré, ce désir inquiet des belles âmes te dévore, cherches-en du moins une qui soit vraie et qui ne puisse périr; et c'est dans le zèle pour la gloire de Dieu qu'elle se trouve.

Soutenu par un si beau motif, guidé par une fin si pure, tu joindras à ce premier principe d'une vraie et solide piété la soumission pleine de confiance qui entraîne la conformité à la volonté du Très-Haut. Heureuse soumission, aimable conformité, qui fait le caractère essentiel du vrai juste, et son bonheur dès cette vie même! C'est cette conformité qui place la pratique des devoirs bien avant celle des œuvres de

simple conseil et de surérogation; qui, parmi les différentes obligations de la vie civile, donne le premier rang à celles que notre état nous impose; qui tient tout dans l'ordre, ramène tout au vrai, saisit en toutes choses le juste milieu, et retranche également les abus de la superstition et les excès de la singularité. C'est elle qui nous met à l'abri du trouble dans les événements contraires; des craintes et des inquiétudes pour l'avenir; des plaintes et des murmures sur le présent, ces espèces de blasphèmes contre la Providence, ces désaveux tacites de l'équité, de la sagesse et de la bonté du Tout-Puissant. C'est elle qui nous fait goûter les fruits de la patience; qui, en nous soumettant aux lois du plus grand de tous les maîtres, nous fait reposer en paix dans le sein du meilleur de tous les pères; qui ne permet pas que nous trouvions du mécompte dans notre attente, de l'erreur dans nos désirs; et qui, dans toute circonstance, nous laisse toujours également satisfait.

C'est elle encore, c'est cette conformité sainte qui, ne se bornant pas à nous prescrire l'accomplissement des devoirs les plus essentiels, nous rend fidèles dans les choses mêmes les plus légères. Que dis-je! elle ne nous permet pas de distinguer, pour la direction de notre propre conduite, entre les petites fautes et les grandes. Rien n'est petit pour une âme chrétienne, rien n'est léger de ce qui peut offenser son père, son ami, son Dieu. Ne se laisser jamais aller à la moindre faute avec réflexion, c'est la première loi d'un amour délicat et tendre. Et pour qui, ô mon Dieu! sera toute la délicatesse de ce sentiment, si elle n'est pas pour vous! C'est d'ailleurs, cher Valmont, cette attention scrupuleuse à ne se rien permettre de ce que l'amour nous défend qui nous met le plus sûrement à l'abri des rechutes, et qui nous conduit par degrés aux plus hautes vertus. Car c'est un oracle du Sauveur, « que celui qui est fidèle dans

» les petites choses le sera aussi dans les grandes; et que » celui au contraire qui est infidèle dans les unes le devien- » dra également dans les autres. » *Celui qui craint Dieu*, dit l'Ecriture, *ne néglige rien :* à plus forte raison celui qui l'aime. Les philosophes mêmes les moins suspects confessent cette vérité d'expérience.

Entends, mon fils, le philosophe de Genève : « Rien n'est plus nécessaire qu'une grande délicatesse de conscience pour nous mettre par la suite à l'abri des illusions, des crimes, de l'aveuglement, de l'endurcissement et de l'impénitence. Si l'on n'apporte pas beaucoup de soins à former et à entretenir en soi une conscience tendre, exacte et timorée, on pourra bien, d'après les premiers principes d'éducation, ressentir pendant quelque temps de l'horreur pour certaines fautes; mais ensuite on se familiarisera insensiblement avec elles : on aura conçu le péché avec peine, avec remords, et bientôt on l'enfantera sans douleur.

» Ah! si le premier désordre est pénible et lent, que tous les autres sont prompts et faciles! Prestige des passions, tu fascines ainsi la raison, tu trompes la sagesse et changes la nature avant qu'on ne s'en aperçoive. On s'égare un seul moment de la vie, on se détourne d'un seul pas de la droite route : aussitôt une pente inévitable nous entraîne et nous perd; on tombe enfin dans le gouffre, et l'on se réveille épouvanté de se trouver couvert de crimes avec un cœur né pour la vertu. »

O toi, mon fils, pourrais-tu maintenant ne pas sentir le prix d'une vie entière passée dans cette fidélité constante? Pourrais-tu du moins ne pas en commencer l'époque à ces instants de lumière où le Dieu des miséricordes se montre à toi avec tous ses charmes; à ces moments de grâce et de réconciliation où il te fait si heureusement rentrer sous son empire? Oh! la belle vie, qu'on peut terminer en se disant à

soi-même : « Depuis que j'ai appris à connaître mon Dieu » et à goûter combien il est doux, j'ai eu des faiblesses, j'ai » fait des fautes, mais elles m'ont échappé ; et avant que de » les faire, en les faisant, je ne les voyais pas ; et si je les » avais entrevues, si je les avais seulement soupçonnées, ô » mon Dieu ! mon cœur me rend le consolant témoignage » que je ne les aurais pas faites. » L'heureuse mort, où » Dieu achève de tout perfectionner par le sacrifice entier de nous-mêmes, de tout purifier par ce dernier trait de sa justice, de tout pardonner par sa clémence, et où l'on peut ainsi remettre tranquillement son âme entre les mains de son Créateur !

Mais elle suppose, cette mort si précieuse, que l'on a tout fait de son côté pour satisfaire selon ses forces à sa gloire outragée. Jusqu'ici, cher Valmont, tu as contracté des dettes envers le Seigneur, et c'est à la pénitence à les acquitter. Un Homme-Dieu, victime pour tes péchés, en donnant du mérite à ton repentir, du prix à la réparation de tes offenses, ne t'a pas en effet dispensé de les réparer. Membre de cet auguste chef, il faut que tu accomplisses en toi ce qui manque, non de sa part, mais de la tienne, à ses souffrances. Les saintes rigueurs de la pénitence, si décriées par la fausse sagesse et la prudence de la chair, sont consacrées au tribunal de la raison même ; elles le sont par la voix de la conscience et le cri de la nature. Oui, tous les hommes, dans tous les lieux et dans tous les temps, par un instinct naturel, ont respecté les droits de la justice divine violés par le péché, et le soin qu'on prend d'y satisfaire. Partout ce soin de venger sur soi la Divinité offensée par nos crimes se concilie, en dépit de nous, avec la vénération la plus profonde ; et la pénitence a tellement paru une loi du zèle et de l'amour, que nul peuple dans sa religion n'a fait des saints de ceux qui ne s'étaient pas montrés pénitents.

Je n'ignore pas cependant combien ici les abus sont communs et les excès fréquents. Je sais distinguer la démoniaque et cruelle folie du bonze et du fakir, l'hypocrite vanité du derviche, l'affectation et les dehors de la réforme de l'humble et sage austérité d'une pénitence vraiment religieuse, chrétienne et raisonnable. Je sais quelles sont les bornes qu'a posées la religion; mais, en respectant une santé, des forces, une vie qui ne sont point à nous, je sais aussi combien sont saintes les rigueurs de la pénitence, combien elles sont justes et nécessaires. De plus, mon fils, la mortification chrétienne donne à l'âme une force et une vigueur que sans elle il est comme impossible d'acquérir. Quiconque se croirait en droit de se satisfaire dans toutes les choses innocentes et permises, risquerait aisément d'être trop faible dans les occasions importantes pour pouvoir se refuser les choses mêmes qui lui seraient défendues. Tel est l'oracle du sage : Si vous accordez à votre âme tout ce que les sens lui » demandent, elle vous rendra bientôt la joie de votre » ennemi. » Telle est aussi la maxime de l'apôtre : « Mortifiez » vos membres... portant sans cesse dans notre corps la » mortification de Jésus-Christ, pour que sa vie soit manifestée » en nous. »

Mais, mon fils, la vraie piété, en nous rendant sévères pour nous-mêmes, nous rend bons, indulgents, charitables pour les autres. Loin d'elle cette rigidité excessive, cette dureté de caractère qui déshonore, qui fait blasphémer la dévotion. Loin d'elle cet orgueil pharisaïque, cette complaisance secrète qui fait dire au faux juste réprouvé par Jésus-Christ : « Je ne suis pas comme le reste des hommes. » Loin d'elle ces vivacités d'humeur et de tempérament si contraires à l'esprit de l'Evangile; ces sensibilités d'un amour-propre toujours exigeant, toujours inquiet, que tout offense, que tout irrite, et que rien ne calme et ne

fléchit; cet esprit pointilleux et jaloux, implacable dans ses haines et ses vengeances; cet esprit caustique et mordant, toujours prompt à juger, à censurer et à reprendre; cette inflexibilité dans la conduite, cet entêtement dans les opinions, d'où naît si souvent le mépris des plus légitimes et des plus saintes autorités. Loin d'elle une vie oiseuse et stérile, si hautement condamnée par notre divin maître; l'unique occupation de nous-mêmes; une sorte d'apathie, d'insensibilité pour tout autre intérêt que les nôtres; une stupide et barbare indifférence pour les besoins des malheureux... qui ne pensent pas comme nous.

Ce sont là, mon fils, les tristes caractères de cette fausse dévotion qui décrédite la véritable. On ose la confondre, ainsi que les vaines formules sur lesquelles elle s'appuie, avec un sentiment qui est le plus beau don du ciel, l'objet des complaisances du Très-Haut, l'esprit de la religion et de la gloire de l'humanité. On traite la piété comme on traiterait dans le monde un honnête homme qui, par accident ou par contrainte, se trouverait mêlé, confondu avec une troupe de scélérats.

C'est ainsi que le monde juge les ministres mêmes de la religion. Il voit ceux qui se produisent impunément au milieu de lui, lorsqu'ils devraient se cacher et rougir; ceux qui affichent avec la plus criminelle indécence le ton du siècle, les mœurs et les opinions du jour, sous un habit dont le reflet, si je puis parler ainsi, met dans une plus grande évidence et rend plus odieux encore le scandale de leur conduite : il les voit et il les méprise; car on n'est estimable aux yeux du monde même qu'autant qu'on a l'esprit de son état. Mais il ne voit pas ceux qui s'enveloppent dans la sainte obscurité de leur ministère, et qui pourraient se montrer avec avantage : il ne voit pas le prêtre, le religieux, qui s'ensevelissent dans la retraite, uniquement

occupés de l'étude, de la prière, des devoirs que leur état leur impose, et il les confond avec ceux qu'il a malheureusement sous les yeux, et qui lui font illusion sur leur petit nombre, parce qu'ils se produisent en tous lieux et qu'on les rencontre à chaque pas : il ne voit point, du moins souvent et de près, le pontife vraiment digne de nos hommages par son zèle et la pureté de ses mœurs; le pasteur vigilant borné au soin de son troupeau. S'il les connaissait mieux, ah! sans doute, tout injuste qu'il est, il respecterait et leurs fonctions et leur personne.

Partout, au reste, il y a des hommes qui s'abusent; il y en a qui abusent les autres, qui abusent même de ce qu'il y a de plus saint au ciel et sur la terre; et Dieu les jugera. Oui, la piété en pleurs réclame ses droits et ceux de la Divinité qu'on outrage; elle gémit, elle parle pour ses enfants; elle nous les montre moins répandus, moins exposés aux regards des hommes que ne le sont ceux d'après lesquels on la juge et on la condamne, mais livrés en secret et sans faste à la pratique des plus aimables comme des plus hautes vertus. La charité la plus compatissante et la plus tendre est l'âme de leurs sentiments et de leurs actions : ils voient tous les hommes comme des frères; ils voient en eux Dieu même qui les a rachetés de son image, et le Fils de Dieu qui les a rachetés de son sang. Ils supportent leurs faiblesses et leurs erreurs; ils pardonnent leur injustice; ils volent à leur secours, les soulagent sans acception du rang ou de la personne, et s'immolent à leurs besoins. Ils se considèrent comme redevables à ceux qu'ils obligent. Ils ne s'arrogent aucune sorte d'empire; ils mettent la persuasion à la place de la violence et de l'autorité. Ils sont affables sans chercher à le paraître. Par de continuels efforts sur eux-mêmes, ils commandent à leurs passions et à leur cœur. Ils acquièrent un caractère heureux, une humeur

égale, une douceur constante. Ils sont humbles et petits à leurs propres yeux; mais ils sont grands aux yeux du vrai sage, et plus grands encore aux yeux du Seigneur.

Aimable douceur! précieuse humilité! charité sainte! c'est vous en effet qui formez les caractères distinctifs de la vraie piété. Et que ces caractères sont augustes! qu'ils méritent bien nos hommages! La douceur acquise par l'habitude est le charme le plus vrai; elle est à la vertu ce que le poli est au diamant; elle en relève la beauté et lui donne tout son éclat. L'humilité, qui la fait naître et qui l'accompagne, source des vrais mérites, et la base essentielle sur laquelle ils reposent, est le sel de la sagesse et l'héroïsme de la vertu. Elle apprécie l'homme ce qu'il vaut par lui-même; elle le rappelle à son origine, lui montre son néant, et lui fait sentir son impuissance et sa misère; elle l'élève ensuite jusqu'à son Créateur, et lui apprend à chercher en lui sa force et sa grandeur. L'âme, humble, petite et faible de son fonds, devient grande et forte par celui sur lequel elle s'appuie. Sans présomption, comme sans pusillanimité et sans bassesse, elle croit ne rien pouvoir par sa propre énergie, et peut tout par son Dieu. Elle emprunte de lui une lumière vive et sûre, une grâce puissante et victorieuse qui l'élève au-dessus de toutes les pompeuses chimères de l'orgueil et de la vanité; on ne la voit point ramper devant la faveur; elle ne suit point en esclave le char brillant de la fortune; elle ne se laisse point éblouir par le faux éclat des grandeurs humaines; la vérité et la justice forment son plus riche apanage. Ses plus belles victoires sont celles qu'elle nous fait remporter sur nous-mêmes. De tous les triomphes, le plus vrai, comme le plus difficile, c'est celui de l'humilité sur l'amour-propre. Cette vertu, si digne de nos vœux et de nos efforts, contribue

essentiellement au bonheur de l'homme, même ici-bas. Elle nous délivre des tourments presque continuels qu'éprouve un cœur vain et superbe; elle nous rend les abaissements, les contradictions moins sensibles; elle nous les épargne souvent, car l'humilité nous sauve bien des humiliations. La paix est le fruit de ses combats et le prix de sa victoire. « Apprenez de moi, dit le Fils de Dieu fait homme » pour nous servir de modèle, que je suis doux et » humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos » âmes. »

Jésus-Christ nous dit, il est vrai : « Si vous ne devenez » comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le » royaume des cieux. » Mais il ne faut pas croire pour cela » que l'humilité chrétienne nous fasse prendre un caractère de bassesse et d'abjection; qu'elle renverse l'ordre de la société, qu'elle nous rende dépendants de ceux à qui nous devons commander, que la simplicité qu'elle nous inspire soit faiblesse et imbécilité. Le même Dieu qui nous a dit : *Soyez petits comme des enfants*, nous a dit : *Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes.* Il y a plus : la même religion qui nous dit : *Soyez humbles*, nous dit en mille manières différentes : *Soyez grands, soyez courageux, soyez généreux et magnanimes.* Il y a dans toute âme vraiment chrétienne une noble fierté aussi éloignée de l'avilissement et de la bassesse qu'elle l'est de l'enflure et de l'orgueil.

L'humanité du chrétien l'élève, bien loin de l'avilir. C'est pour Dieu seul qu'il s'abaisse devant les hommes, et il ne le fait qu'autant que Dieu le veut, et comme il le veut. Opposons-le aux persécuteurs et aux tyrans, au monde et à ses amorces flatteuses, au respect humain et à ses lâches complaisances, à la servitude honteuse des passions et des vices, à la bassesse de l'adulation et du mensonge, à la

cabale, aux intrigues, au manége des cours et à toutes les indignes manœuvres des courtisans, à tout ce qui avilit et qui dégrade ; son âme, grande et généreuse, sans hauteur et sans faste, déploie toute sa force et son courage. Elle dédaigne tout ce qui n'est pas digne d'elle, s'élève au-dessus de tout, sacrifie tout pour le véritable bonheur et pour la vertu.

Si ces caractères de la vraie piété, tels que nous les retracent la religion chrétienne et l'exemple des vrais justes, ne se trouvent pas dans tous ceux qui font profession d'être dévots, ô mon fils! qu'on s'en prenne à eux seuls, et non à cette piété qui les désavoue, qui les reprend, les condamne et les réforme autant qu'il est en elle. Otez à ces âmes, pieuses à quelques égards, mais trop peu éclairées dans leur piété et imparfaites, ôtez-leur ce sentiment de religion qui les retient, et vous reconnaîtrez alors ce qu'est l'homme abandonné au feu de ses passions et à l'impétuosité de son caractère : il était vif encore malgré sa dévotion, et vous le verrez emporté et furieux; il était sensible et pointilleux, et vous le verrez fier et arrogant; il était rigide et sévère, et vous le verrez cruel et dénaturé. Monde injuste et bizarre! vous lui eussiez pardonné ses vices s'il eût été sans loi, sans frein, sans religion comme vous ; et parce qu'il s'efforce de devenir pieux et fidèle, vous ne daignerez pas même excuser ses faiblesses!

Oui, mon fils, respecter les personnes pieuses avec leurs défauts, rien de plus conforme à l'équité naturelle. « J'ai vécu cent ans, disait Fontenelle, et je mourrai avec la con-
» solation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la
» plus petite vertu. »

Le monde, injuste comme il l'est, se plaît principalement à répandre sur la piété le soupçon et le vernis de l'hypocrisie. Cependant la fausse piété, l'abus trop funeste de la religion, fait dans tous les temps, et dans ce siècle surtout,

beaucoup moins d'hypocrites que le monde lui-même, malgré tous ses scandales : hypocrites de droiture, de probité, d'honneur; hypocrites de désintéressement, d'humanité, de bienfaisance; hypocrites de bravoure, de courage, de fermeté d'âme; hypocrites de sagesse, d'honnêteté, de mœurs, de délicatesse et de sentiment; hypocrites d'incrédulité même, de prétendue force d'esprit et de philosophie; hypocrites dans tous les genres, qui n'ont des qualités qu'ils affectent qu'un vain renom qu'ils se donnent, et les faux dehors dont ils se parent : voilà ce que le monde enfante dans toutes les conditions, et surtout parmi les grands; voilà le secret important qu'il cherche à nous dérober, et qu'une fatale expérience ou des circonstances plus ou moins critiques nous révèlent à chaque instant malgré lui.

Laissons donc, mon ami, laissons le monde invectiver contre la piété; et en travaillant à la former en nous, mettons tous nos soins à la rendre solide et exempte de reproche. Mais que faut-il faire pour l'acquérir et pour y persévérer? En deux mots Jésus-Christ nous l'a dit : « Veillez et priez. »

Ah! sans doute, Dieu connaît nos maux, il voit nos misères, et pour les soulager il n'a pas besoin de nos prières. Mais, pour nous dispenser de les faire, est-il, mon fils, un plus faible argument? Dieu veut être prié, sollicité, pressé, parce qu'il ne veut pas que nous oublions notre dépendance, que nous perdions de vue l'hommage que nous lui devons et les droits qu'il a sur nous. Dieu se doit à lui-même l'aveu que nous lui faisons de notre impuissance, le tribut de nos louanges; et c'est justice en lui de l'exiger. Il nous assure un remède puissant contre notre faiblesse par le sentiment qu'il veut que nous en conservions; et il est de notre intérêt que l'expression continuelle de ce sentiment, si nécessaire à l'homme, soit pour nous un devoir. Prions donc

sans nous lasser jamais. Tout est permis à la prière lorsqu'elle est le gémissement d'un cœur qui sent ses besoins, qu'elle est animée par la foi, et qu'elle est soutenue de la persévérance.

Eh! quoi de plus doux que ces tendres gémissements, ces entretiens affectueux, ces soupirs enflammés par lesquels l'âme s'élance vers son Dieu, lui expose ses désirs, lui peint son amour, le loue de ses perfections, lui rend grâce de ses bienfaits, lui parle des peines qu'elle ressent, des maux qu'elle craint, des tentations qui l'affligent; implore son secours, se console, se délasse en sa présence; s'oublie, se perd délicieusement en lui, et reprend dans son sein une vigueur nouvelle!

Mais, en priant, veillons constamment, et combattons avec courage. Le grand ouvrage de notre sanctification suppose l'heureux concours de deux causes qui y sont également nécessaires, Dieu et l'homme : de Dieu, par sa grâce; et de l'homme, par sa vigilance et ses efforts.

Ces deux moyens essentiels, la vigilance et la prière, renferment tous les autres : — le recueillement et la retraite, autant qu'elle est compatible avec notre état et les obligations que nous avons à remplir : douce retraite! qui nous fait jouir en paix de nous-mêmes; qui nous rappelle à Dieu, à nos devoirs, à la vérité; qui nous aide à revenir de sang-froid sur les fausses opinions du monde; sur ces entretiens contagieux et funestes où chaque idée que l'on reçoit est un préjugé, où chaque principe que l'on adopte est une source d'erreurs : — la fuite des occasions qui peuvent nous porter au mal; car « celui qui aime le péril, dit l'Ecriture, y périra » : — le choix des livres, des conversations, des sociétés, qui décide presque infailliblement de nos mœurs, et qui souvent même nous fait perdre en un jour le fruit de bien des années : — le sentiment de la présence de Dieu,

qui nous met en garde contre les saillies des passions, qui nous soutient dans les maux de la vie et nous les rend plus faciles à supporter; qui nous fait jouir des vrais biens avec sagesse et avec reconnaissance : — l'heureux choix d'un guide éclairé qui veille avec nous sur nous-mêmes; qui voit sans prévention, sans illusion, ce que l'aveuglement de l'amour-propre pourrait nous dérober; qui joint à nos faibles lumières celles que l'expérience lui donne et les grâces attachées à son ministère : — la fréquentation des sacrements, qui, par l'épreuve qui les précède, les dispositions qui les accompagnent, les secours abondants qu'ils nous procurent, les faveurs et les dons qu'ils renferment, entretiennent notre vigilance, soutiennent notre exactitude, augmentent notre ferveur, deviennent pour nous le sanctuaire de la sagesse et l'école de la vertu : — les actes contraires aux tentations qui nous assiégent, ces pratiques de renoncement et d'abnégation qui donnent de la vigueur à notre âme, affaiblissent la violence de nos penchants, déracinent nos vices, nous préparent des armes pour le combat, et sont déjà comme des présages de la victoire.

Je te dois ici une belle page d'un de nos philosophes : « Notre liberté, dit-il, comme toutes nos autres facultés, a besoin d'être agrandie, dirigée et perfectionnée. Pour agrandir et fortifier la liberté, il faudrait s'accoutumer dès la plus tendre enfance à ne rien faire que par choix; à ne parler, à ne se taire, à n'agir qu'après se l'être commandé à soi-même; à bannir tout empressement, toute ardeur et toute impétuosité qui nous entraînerait hors de nous; enfin à consulter sans cesse la raison et à lui être docile. Ainsi, pour dompter un coursier généreux et lui donner plus de force et de souplesse, une main habile le dirige : tantôt elle précipite ses pas, tantôt elle l'arrête tout-à-coup au milieu de sa course; à chaque moment elle lui donne une allure nouvelle.

» Malheur à ces hommes qui, semblables à des machines animées, suivent sans réflexion la pente de l'habitude. Cette habitude, fût-elle indifférente, et même eût-elle quelque utilité dans ses effets, devient néanmoins funeste, en accoutumant la volonté à la servitude, et en énervant les forces de la raison. C'est dans ces occasions faciles que notre raison doit faire l'apprentissage de l'empire qu'elle doit exercer dans des occasions difficiles. Ah! si, tandis qu'il ne lui coûte rien que de commander, elle obéit ou reste oisive, comment dans les occasions difficiles se déterminera-t-elle à exercer un pouvoir onéreux!

» Le pilote qui, dans un temps favorable et serein, ne s'accoutume point à manier le gouvernail, quelle facilité aura-t-il pour manœuvrer au milieu de l'orage?... O vous, qui êtes épris du désir de la sagesse, exercez les forces de votre liberté sur les passions naissantes, étouffez tous les dangereux désirs dans leur berceau; n'oubliez jamais le précepte du sage, écrasez contre la pierre les lionceaux quand ils sont à la mamelle; si vous attendez qu'ils soient plus grands, vous deviendrez, en gémissant, leur proie. »

Reprenons : l'œuvre de notre sanctification demande encore le règlement général de notre conduite, qui met de la justesse dans nos vues, de l'ordre dans nos actions, de la fermeté et de la constance dans nos résolutions : — les occupations journalières, le travail assidu, le bon emploi du temps, si opposé à celui qu'en font tous les jours ces insensés de l'un et de l'autre sexe, pour qui la vie n'est qu'un cercle ennuyeux de toilette, de visites, de spectacles, de jeu, de repas, de lit encore plus que de sommeil, de soins minutieux et frivoles, d'occupations stériles, d'importantes bagatelles; eh! quelle vie pour un être pensant! — l'accomplissement de tous les devoirs de religion, et

en particulier de ceux d'un chrétien zélé, devoirs si ignorés, et si nécessaires cependant, puisqu'ils contribuent essentiellement à l'édification publique; qu'ils nous réunissent beaucoup mieux que tout autre exercice dans l'adoration commune et l'observance d'un même culte; qu'ils nous assurent des instructions aussi simples que solides; qu'ils influent efficacement sur les mœurs par le bon exemple, et que d'ailleurs ils nous sont prescrits par l'Eglise : — l'offrande assidue de ce sacrifice adorable par lequel se perpétue sur nos autels celui de la croix, de ce sacrifice dont l'Homme-Dieu est tout à la fois le premier prêtre et la victime, et qui dès lors, par sa nature même, est aux yeux du souverain Etre et du chrétien fidèle l'acte le plus excellent de la religion : — enfin toutes les pratiques de piété propres à la nourrir dans notre âme et à l'accroître, telles que sont l'examen de prévoyance pour la journée dans la prière du matin; l'examen de conscience le soir; les saintes lectures; les aspirations fréquentes vers le ciel; la visite des malades; le soulagement de malheureux; les aumônes abondantes par lesquelles nous prêtons à usure au Seigneur; l'empressement à établir le règne de Dieu dans les âmes en éclairant ceux qui sont dans les ténèbres, en soutenant ceux qui sont faibles, en dérobant à la séduction ceux qui sont en danger de se perdre, en ramenant ceux qui s'égarent : tels que sont encore les témoignages de confiance envers les amis de Dieu, les marques de compassion, d'intérêt pour l'Eglise souffrante : ces effets vraiment respectables de l'union si belle qui lie dans l'Eglise catholique l'âme vraiment chrétienne à tous les êtres intelligents et sensibles destinés à procurer la gloire du Très-Haut; qui la lie à la terre, au ciel, à tout l'univers, par une chaîne d'amour dont le terme est Dieu même! pratiques saintes et sublimes, que l'irréligion du siècle traite de petitesses et de minuties, qui le sont en effet, si l'on en

prend mal l'esprit et si on les sépare du culte essentiel de la vertu, mais qui seront toujours grandes dès qu'elles conduiront aux grandes choses.

Mais, Valmont, pour faire usage de ces moyens qui mènent à la piété, ou qui la soutiennent et qui l'augmentent, il faut de la force, j'en conviens; il faut braver le respect humain..... Le respect humain! le plus dangereux obstacle à la piété, le plus fatal ennemi de tout bien, celui qui en étouffe, qui en arrache le germe dans sa naissance; lui, mon fils, le tyran des âmes faibles et lâches qui, leur laissant oublier que « la vraie gloire est de suivre le Seigneur », leur fait apostasier la religion, trahir leur conscience, rougir de Jésus-Christ, et renier ses plus saintes maximes; lui cependant qui ne nous rend le monde si redoutable que par la frayeur qu'il nous en donne, tandis que la censure pour le monde est si peu à craindre pour quiconque l'affronte et le méprise; lui enfin, ce respect humain, qui n'est fort contre nous, qui ne nous en impose qu'autant que nous le voulons bien

Ah! Valmont, pour apprendre à le vaincre, souviens-toi des égarements auxquels il t'a conduit, des vils préjugés sur lesquels il s'appuie, des principes honteux qui le font naître et le fortifient, de cette bassesse d'âme qui l'accompagne, de l'opprobre qui le flétrira un jour, lorsqu'aux yeux de l'univers assemblé Jésus-Christ rougira de quiconque aura rougi de lui et de son Evangile. Et que t'importent les éloges ou les censures d'un monde insensé, qui, jugé lui-même, sera forcé de rendre hommage à la vertu qu'il aura méconnue et déshonorée?

Les plus grands intérêts, les plus grands soins, mon fils, doivent t'occuper aujourd'hui. Tu élèves le plus important et le plus noble édifice, celui de ta perfection : travailles-y sans crainte, sans faiblesse, sans relâche; c'est élever en

même temps le monument le plus durable à ta gloire et à ton bonheur.

J'ai tout fait, avec la grâce de mon Dieu, pour te procurer ce bonheur que je te désire si ardemment. Daigne le ciel couronner mes vœux comme il a daigné prévenir et seconder mes efforts!

O mon fils! pour répondre dignement à ses desseins sur toi, ne perds point de vue les grandes vérités que nous avons discutées : médites-en souvent les preuves, et surtout les preuves essentielles qui les démontrent, celles de l'existence de Dieu, d'après la nature et l'existence de l'être nécessaire; — de la spiritualité de l'âme, d'après sa faculté de raisonner et de comparer; — de la loi naturelle, d'après les attributs de l'Etre suprême, et la différence intrinsèque du bien et du mal, ainsi que des effets qui en résultent; — de notre immortalité, d'après le plan de la législation divine; — de la religion chrétienne, d'après son ensemble et ses principaux caractères, sa nécessité, son ancienneté, son unité, sa perpétuité, son excellence ou sa sainteté.

Et n'oublie pas, comme dit l'illustre d'Aguesseau, que : « cet ensemble a principalement pour objet Jésus-Christ, comme unique terme de toute la religion, et le centre de réunion de l'un et de l'autre Testament; qu'il renferme, comme garants de la divinité de ce Jésus, premièrement *les promesses* qui l'ont annoncé; *les justes* qui en ont été la figure; *les prophètes* qui l'ont prédit, qui ont vu l'étonnant mélange de sa divinité et de son humanité, de sa grandeur et de ses ignominies; qui, à cause de lui, et pour rendre d'avance leurs prophéties plus sensibles, ont prédit également les révolutions des plus grands empires; secondement *Jésus-Christ même*, si distingué du reste des hommes par son caractère tout divin, par l'étendue de son pouvoir, par la sublimité de sa morale, par l'esprit de sa religion, qui,

comme on l'a si bien dit, semble n'avoir pour objet que la félicité d'une autre vie, et fait encore notre bonheur dans celle-ci; troisièmement *les apôtres*, d'abord timides, grossiers, charnels, sans éducation, sans lettres, transformés bientôt après en des hommes nouveaux; se partageant l'univers, pour l'éclairer et le renouveler; et sur des faits qui se sont passés publiquement et sous leurs yeux, scellant avec tant d'autres disciples leur témoignage de leur sang; quatrièmement *l'établissement du christianisme* par des moyens si faibles, si peu naturels, si peu humains, et qui n'avaient, selon le cours ordinaire des choses, aucune proportion avec une si grande entreprise; cinquièmement *les Juifs*, qui voient se vérifier en eux depuis plus de dix-huit siècles, cette imprécation de leurs pères, lorsqu'ils demandèrent avec tant d'instances la mort de Jésus-Christ : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants;* les Juifs, c'est-à-dire la plus grande merveille aux yeux d'un sage qui n'est pas prévenu par la plus aveugle et la plus stupide incrédulité; sixièmement *l'état de la société chrétienne*, sous la conduite d'un chef, successeur du premier des apôtres, et sous celle des évêques qui, d'âge en âge, leur ont également succédé; société dans laquelle s'accomplissent avec tant de fidélité les promesses du Sauveur, société toujours subsistante dans une si grande partie de l'univers, toujours visible, toujours une, toujours triomphante, malgré tant d'ennemis conjurés pour la détruire. »

Oui, la religion, comme l'a dit ailleurs d'Aguesseau, est la vraie philosophie.

Médite enfin, mon fils, les preuves de la visibilité, de l'infaillibilité de l'Eglise, d'après le besoin d'une autorité; — de l'obligation indispensable d'une piété solide, d'après sa nature et les vertus qu'elle renferme. Ramené ainsi à de meilleurs principes, tu retrouveras partout

l'heureux accord de la religion avec la saine et véritable philosophie.

Pour donner à ces preuves tout l'éclat dont elles étaient susceptibles, et te persuader plus promptement, que n'ai-je pu emprunter la plume et le génie de quelques-uns de nos incrédules! Mais qu'ils changent de rôle, qu'ils emploient, pour faire valoir la religion chrétienne, toute cette magie de style, toute cette force d'expression, toute cette richesse de détails, tout l'art que quelques-uns d'entre eux ont employé à embellir l'impiété et à orner le mensonge; qu'ils fassent pour la vérité, de suite et par principes, ce qu'ils font quelquefois pour elle par un sentiment involontaire ou par caprice : quelle cause ils auront à défendre! quelle vive persuasion ils feront naître! quels chefs-d'œuvre ils enfanteront! et qu'ils mériteront de notre part d'admiration, d'éloges et de reconnaissance!

Peut-être, mon fils, cette espèce de révolution est-elle plus prochaine qu'on ne se l'imagine. Les extrémités se touchent. Nos incrédules ont été trop loin; ils ont renversé tous les principes, ils ont ôté à l'irréligion son masque, et montré trop à découvert ses tristes et affreuses conséquences. Maintenant on sait à quoi s'en tenir, et ils portent en quelque sorte leur contre-poison avec eux. Il ne leur reste donc plus, pour se donner un nouveau relief et se fonder un nouvel empire, qu'à revenir sur leurs pas et à se porter en sens contraire.

D'ailleurs tout est affaire de mode parmi nous; et j'ai cru m'apercevoir que, parmi les gens de lettres d'un certain mérite, la mode de paraître n'avoir pas de religion n'était pas si générale. Quelques-uns même en portent depuis quelque temps le ton dans leurs ouvrages, de manière à faire croire qu'ils se sentent assez de force d'esprit pour s'élever au-dessus du préjugé philosophique qui s'attachait à la

dégrader. Puisse leur exemple influer sur le reste de la nation, et ramener parmi nous les plus beaux jours du christianisme!

Adieu, mes chers enfants; je vous attends avec le plus vif empressement, et mon âme vole tout entière au-devant de vous.

LETTRE LIXe.

LE COMTE DE VALMONT A SON PÈRE.

Sans le triste châtiment que vous m'aviez fait pressentir : sans cette douloureuse image du malheureux Lausane, qui souvent me poursuit, et qui dans bien des moments vient altérer ma joie la plus vive, je serais, mon père, le plus fortuné de tous les hommes. Déjà je sens, je goûte tous les avantages et tous les charmes de la religion. Mes passions sont plus calmes, mon esprit est plus tranquille, ma conscience est en repos autant qu'elle peut l'être, et mon cœur est satisfait. O mon Dieu ! pourquoi vous ai-je connu si tard ! et qu'aveugles sont ceux qui cherchent loin de vous la vérité et le bonheur !

Dans le silence de la retraite, à l'aide d'un guide aussi tendre que sage, j'ai médité les objets que vous m'avez tracés, ces puissants motifs d'un parfait retour vers Dieu, ces grandes vérités dont le premier éclat, dès le moment où je reçus votre lettre, m'avait si vivement frappé. Quels heureux traits de lumière elles ont portés en moi ! quels sentiments elles y ont développés ! Ah ! que mon Dieu m'a paru grand et miséricordieux ! mais que je me suis trouvé

criminel! que devant lui je me suis vu petit et misérable! J'ai repassé mes années dans l'amertume de mon âme; j'ai remonté à la source vile et impure de mes désordres et de mes erreurs; j'en ai suivi la trace; et qu'ai-je aperçu, grand Dieu! qui ne fût propre à m'humilier et à me confondre? Courbé sous le poids de mes infidélités, j'ai dévoilé ma honte et confessé mes crimes. Le ciel daignait m'entendre. Par le secours de son ministre, il aidait à ma mémoire ainsi qu'à ma faiblesse; il touchait, il brisait mon cœur par l'opposition touchante de ses bienfaits et de mon ingratitude; il excitait mes gémissements et faisait couler mes larmes.

Larmes plus douces qu'amères! elles soulageaient ce cœur oppressé; elles étaient pour mon âme ce qu'est dans les ardeurs de l'été une rosée abondante pour la terre aride et desséchée. Le ministre d'un Dieu sauveur a vu mon repentir; il m'a imposé des œuvres de satisfaction propres à servir de remèdes pour le passé et de précautions pour l'avenir; il m'a donné les plus sages conseils : il m'a fortifié, consolé : et, déterminé enfin par la proximité de mon départ, il a ouvert en ma faveur tous les trésors de la miséricorde de mon Dieu : il m'a réconcilié.

O jour heureux! qui m'a rendu tous mes droits à la félicité, et m'a remis en possession des titres les plus glorieux, puissé-je ne t'oublier jamais! Non, mon père, l'infortuné captif qui tout-à-coup voit rompre ses liens et briser ses fers n'éprouve pas un contentement si vif que celui qu'une telle faveur m'a fait éprouver. Vous aviez bien raison de le dire : si la pénitence a ses rigueurs, si elle exige des privations, des sacrifices, ah! qu'on en est bien dédommagé par l'onction de la grâce qui les accompagne!

Mais que dis-je? des sacrifices! c'est ma chère Emilie qui en fait un à sa tendresse et à notre union; qui renonce généreusement à ces richesses que m'a fait perdre le meurtre de Lausane : mais pour moi, à qui on les arrachait, bien plus que je ne consentais à les perdre; moi, dont elles n'avaient que trop empoisonné les penchants et déréglé la conduite; moi, mon père, qui en usais si mal, et qui, par mes désirs insatiables, en faisais mon tourment, de quels sacrifices puis-je me glorifier? et quelle perte fais-je en perdant de tels biens? Ah! je gagne tout, puisque je commence à connaître le bonheur. Ce n'est donc pas dans l'accomplissement de nos vœux toujours renaissants, dans la réussite de nos projets si mal concertés qu'il se trouve; c'est dans la modération de nos désirs, et la religion seule nous la donne.

Quel souvenir pour moi que celui des excès, de l'aveuglement et des malheurs auxquels je me vois échappé! quelles passions m'agitaient! quels vices je m'étais faits! quels systèmes bizarres j'adoptais tour à tour! quelle habitude de fausseté j'avais contractée! Vous seul me contraigniez à une sorte de respect pour la vérité; mais que je conçois maintenant de quel prix est l'amour que vous vouliez m'inspirer pour elle, combien nous est nécessaire la droiture de l'esprit et du cœur, et quelle influence elle a pour le bien sur nos sentiments et sur nos mœurs! Oui, mon père, le caractère d'un homme vrai est devenu à mes yeux le plus saint, le plus auguste de tous les caractères, et si je l'eusse conservé tel qu'on avait pris soin de le former en moi, jamais, ah! jamais je n'eusse cessé d'être fidèle.

De faux amis, aidés de la fougue de mes penchants, m'ont entraîné, m'ont perverti : eh! de quelles voies Dieu s'est servi pour me ramener! Il me conservait une épouse

tendre et sage, dont le caractère doux et insinuant, dont les charmes toujours simples et purs m'attachaient lors même que je semblais m'éloigner d'elle; dont les exemples m'imposaient; dont la vertu me maîtrisait avec empire lorsque j'étais assez vil pour oser la soupçonner. Il me conservait un père bon, indulgent, plein de zèle, mais d'un zèle éclairé, prudent et circonspect : un père, un ami qui avait égard à ma faiblesse, qui soutenait ma confiance, qui ménageait avec art l'emportement et le feu de mes passions : sans un tel père, sans un tel ami, le retour à la vérité, à la vertu, m'était fermé pour toujours. Ce Dieu bon me préparait encore des événements malheureux mais utiles, des leçons, des revers. Hélas! que n'a-t-il pas fait pour moi! Après de telles faveurs, quelles grandes choses ne doit-il pas se promettre de ma reconnaissance! et qui doit mieux que moi célébrer ses miséricordes par la constance à le servir!

Aujourd'hui même j'attends de son infinie bonté une nouvelle grâce, qui va mettre le sceau à toutes les autres. Dans ces jours de salut, où par un précepte formel l'Eglise appelle à la table sainte ses enfants, on me permet, tout indigne que je m'en suis montré jusqu'ici, de m'y asseoir avec eux. On m'assure que Dieu a égard à la sincérité, à la vivacité de mon repentir; que, vaincu par mes gémissements et mes larmes, il me presse, il m'ordonne d'approcher : et cependant je redoute autant que je le désire ce moment qui s'apprête. Je ne vois mon indignité qu'avec frayeur; je n'envisage la majesté de mon Dieu qu'avec saisissement et avec trouble. D'un autre côté sa bonté me rassure; les paraboles si touchantes de l'Evangile me raniment par la confiance qu'elles m'inspirent; l'idée du bonheur dont je vais jouir me transporte et me ravit.

Ah! le croiriez-vous? je sentais encore tout le prix d'un

tel bonheur, après m'en être privé par ma faute, et dans les premiers temps de mes égarements. Oui, mon père, il y a un an à pareil jour que, combattu par un reste de foi et par mes doutes, j'entrais dans le temple sans trop savoir ce que j'allais y faire : je vis l'heureux concours des fidèles qui environnaient les saints autels, et s'y nourrissaient du pain des anges : leur foi, leur piété, leur contenance modeste, une expression de contentement et de joie répandue sur tout leur extérieur, le souvenir des douceurs ineffables que j'avais goûtées dans cette action sainte, lorsque je la fis pour la première fois, tout se réunissait en ce moment pour faire sur moi les plus fortes impressions : je me cachais pour verser des pleurs; je me plaignais à moi-même de l'état de doute où je m'étais plongé, des perplexités que j'éprouvais : je me reprochais ma conduite si différente de ce qu'elle était avant que j'eusse perdu la foi; je regrettais mes premiers sentiments; il semblait que j'allais les reprendre plus vifs et plus purs que jamais. Hélas! je revis Lausane, et tout fut oublié...

Tandis que je vous écris, le jour commence à paraître. L'aurore du plus beau jour brille enfin pour moi; je l'ai prévenue pour épancher mon cœur et m'entretenir avec vous. L'union la plus sainte va mettre le comble à mon bonheur. Ah! fasse le ciel que les suites en soient durables, que rien à l'avenir ne me rende ingrat et parjure, que rien au monde ne soit capable d'altérer ma fidélité! Je m'appuie sur la grâce de mon Sauveur beaucoup plus que sur mes résolutions et mes promesses; mais ce que je crois pouvoir assurer, c'est que maintenant Jésus-Christ est tout pour moi. Sa doctrine m'enchante; ses exemples m'enflamment; sa vie, sa mort, son sacrifice, le don qu'il me fait, tout ravit mon cœur et l'embrase de son amour. Je médite ses bienfaits et ses lois, je le contemple, je l'admire; et, désabusé que je

suis de toutes les fausses idées de grandeur et d'héroïsme que je m'étais faites, de tous les vains objets de mon culte et de mes hommages, mon Dieu, mon maître, mon modèle, mon héros, c'est Jésus-Christ.

Que je chéris, que je révère les vertus que cet Homme-Dieu m'enseigne! et que je suis disposé à les suivre! O mon père! quel spectacle à mes yeux que celui du vrai chrétien vraiment vertueux, parce que toutes ses vues, ses actions sont dirigées vers cette unique fin, la gloire de son Créateur; vertueux malgré les passions, malgré l'exemple, malgré les préjugés et la coutume; sans cesse luttant contre le monde, contre le démon, contre sa propre faiblesse; et toujours vainqueur, toujours rapportant à Dieu ses triomphes; toujours droit, équitable, tempérant, bienfaisant; toujours ferme dans ses principes, toujours d'accord avec lui-même, sa vie se déploie comme un système uniforme de conduite et de sagesse, consacré tout entier à l'honneur et à la louange de son Dieu.

Quel contraste avec le caractère des incrédules tels que je les ai vus, tels que je les ai connus pour la plupart! Sans principes fixes, sans frein, sans règle de mœurs et de conduite, sans autre loi que leurs penchants, sans autre but que le plaisir, sans autre mobile que l'intérêt du moment, presque tous sans jugement et sans raison, ai-je bien pu les avouer pour mes maîtres, ou me glorifier quelquefois de les avoir pour disciples? Hélas! quels systèmes que les leurs! quels affreux systèmes! ils sont tels qu'en les exposant on ne voudrait pas être pris pour un homme qui les réduisît en pratique, et qui en admît pour lui-même et dans le cours de sa vie les horribles conséquences.

Aujourd'hui que je me rappelle tous leurs sophismes, tous leurs vains raisonnements, je crois voir cet amas d'impostures fuir et disparaître devant l'éternelle vérité, comme

les ombres de la nuit disparaissent et s'éclipsent au grand jour. Je crois entendre le Père des lumières dissipant ce faible nuage qu'ils osent élever devant lui, et, tout indigné de leur présomption et de leur audace, leur dire comme au livre de Job : « Quel est celui-là qui mêle des sentences » avec des discours pleins d'ignorance et de folie? » Ce sont cependant ces hommes que j'ai vus former une ligue contre le Seigneur et contre son Christ; traiter d'esprits faibles et superstitieux, de fanatiques et d'enthousiastes, tous ceux qui ne pensaient pas comme eux; repousser à haute voix et sans ménagement les traits qu'on lançait contre l'irréligion; et, affrontant tout à la fois Dieu, les hommes et les lois, se donner sans honte pour les apologistes du vice et de l'impiété. O mon Dieu, daignerez-vous oublier que j'ai pris part à leurs blasphèmes, et que j'ai pu m'asseoir au milieu d'eux! Ah! pardonnez, Seigneur, les égarements de ma jeunesse; pardonnez-moi des erreurs que je cours rétracter aux pieds de vos autels, et que mon cœur désavoue pour toujours.

Il s'approche, le moment fortuné après lequel je soupire, et je vais m'y préparer de nouveau. Bientôt après, mon père, je vole dans vos bras avec ma chère Emilie et toute l'aimable famille qui nous vient de votre part. Tout est disposé pour notre départ. Demain j'abandonne un séjour où je n'aurai rien à regretter, puisque je trouverai tout auprès de vous.

Adieu, monde trompeur qui m'aviez séduit, qui m'aviez promis le bonheur et ne me l'avez point donné! Adieu toutes les faveurs de la cour, qui étiez autrefois le plus vif objet de mes vœux, et qui l'êtes aujourd'hui de mon indifférence! Je vais apprendre loin de vous à être vrai, sage et vertueux. Sous les auspices du meilleur des citoyens comme du plus tendre des pères, je vais apprendre à devenir

citoyen moi-même, surtout à me rendre digne par mon étude et par mes soins de servir désormais fidèlement le Roi des rois.

Adieu, mes anciens amis, mes compagnons d'incrédulité! mon changement vous sera connu, car je ne craindrai pas de le manifester; vous en plaisanterez, et je n'en rougirai pas; à l'aide de vos ingénieuses saillies, vous mettrez les rieurs de votre côté, et vous n'y mettrez par la raison; vous me plaindrez, et je plaindrai encore plus votre aveuglement, et je prierai le ciel qu'il dissipe vos ténèbres, et je me féliciterai chaque jour de ne plus penser comme vous. Grâce à la religion, je vais avoir des principes de mœurs, et je n'en avais pas.

LETTRE LXe.

Le comte écrit à son père que, pour achever de se convaincre, il a voulu jeter encore les yeux sur ces livres des prétendus philosophes qui l'avaient ébloui et égaré trop longtemps; puis, avec un noble sentiment d'indignation, il s'écrie :

O mon père, pourquoi donc ai-je tant tardé à te comprendre! quelle sagesse que la leur, ou plutôt quel monstrueux excès! et quelle frénésie! il n'y a donc plus rien de sacré pour la nouvelle philosophie! Voilà donc réunis sous un même point de vue les systèmes que j'adoptais et les moyens dont ces amis de la vérité se servent pour les répandre! Voilà tous les délires que leurs passions enfantent, et qu'ils mettent à la place des clartés vives et pures que la religion nous présente! L'exposition même qu'ils nous font de leurs dogmes insensés et pervers, dégagée de toutes les précautions dont ils usent pour les adoucir, de tout l'étalage qu'ils emploient pour les faire valoir, ne suffirait-elle pas pour les réfuter? Le christianisme a ses preuves en même temps qu'il a ses mystères. Mais eux, que nous offrent-ils? des mystères sans preuves, accompagnés des plus grandes absurdités. La matière et le mouvement formant de toute part des chefs-

l'œuvre par combinaisons que rien ne produit, que rien ne combine, si ce n'est une aveugle et fatale nécessité; des effets sans cause proprement dite; une nature partout en contradiction avec elle-même; des suppositions toutes gratuites; des définitions arbitraires posées en principes; les organes de nos sensations, de nos perceptions, confondus avec la sensation et la perception qu'ils occasionnent; toute vérité morale anéantie; toutes les passions mises en liberté; l'homme réduit à vivre dans les forêts, comme les animaux dont il fait seulement la plus noble partie, ou, selon quelques-uns, la partie la plus dépravée; la confusion à la place de l'ordre, et l'anarchie substituée à l'autorité civile et à la sagesse du gouvernement : c'est donc là à quoi se réduit toute leur doctrine! La fausseté dans le caractère et les démarches; la hauteur dans les enseignements et les procédés; l'ironie, l'invective ou la séduction dans le langage; la bizarrerie, l'affectation dans les mots; l'entortillement et l'enflure dans les pensées; l'enthousiasme et le délire dans l'imagination; la hardiesse et l'inconséquence dans les raisonnements; la tyrannie dans les opinions, tout en prêchant le tolérantisme; partout les cabales, le manége et l'intrigue, l'audace ou la singularité, une charlatanerie perpétuelle, voilà sur quoi se fondent leurs succès; et ils ont pu faire des dupes! et ils ont pu trouver de la considération et du crédit! et ils n'ont pas encore révolté contre eux le genre humain! Ah! en effet, le genre humain est donc bien stupide et bien dépravé! Mais que dis-je? leur secte est si peu nombreuse, malgré leur prétendu triomphe et leurs clameurs! elle se décrédite si heureusement de jour en jour! encore quelques ouvrages dans le goût de celui qu'ils proposent dans le genre qu'ils ont essayé avec tant de témérité, et l'illusion se dissipera entièrement : avec un peu de droiture et de principes dans ceux qui les lisent,

non je ne voudrais que leurs livres pour achever de les décrier.

Je me suis, en les parcourant, rappelé cette page d'un véritable philosophe. « Il n'est pas étonnant, dit Palissot, » que, dans l'esprit des gens sensés et raisonnables, les » philosophes soient tombés dans un si grand discrédit et » une sorte de mépris. A quoi s'est terminée en dernier » ressort leur philosophie? On ne saurait trop le dire : » après de grandes promesses, ils n'ont offert que des » paradoxes; ils ont tout réduit en problèmes; ils se sont » élevés contre toute autorité; ils ont détruit tout principe, » et étouffé dans les cœurs tout germe de sagesse et de » vertu; ils ont flétri tout mérite; ils ont répandu le fiel et » les injures, ils ont employé l'intrigue et la cabale, la » satire et la calomnie; ils se sont mordus et déchirés les » uns les autres; ils ont multiplié dans leurs ouvrages » comme dans leurs entretiens les images licencieuses et les » propos indécents; ils ont dégradé les talents, ruiné le » goût, corrompu les mœurs; ils ont flatté bassement les » protecteurs, et déclamé contre les protégés, lorsqu'eux-» mêmes ne l'étaient pas; ils ont écrit pour la liberté de la » presse lorsqu'il était question de répandre librement leurs » opinions, de détruire la religion et le gouvernement, et » ils ont crié contre elle lorsqu'on a entrepris de leur » répondre et de les démasquer; ils ont publié sur les toits » leurs erreurs dès qu'ils se sont sentis soutenus et encou-» ragés, et ils se sont honteusement rétractés quand ils ont » eu peur; ils en ont imposé aux simples par le ton » équivoque qui régnait dans leurs écrits, tandis qu'ils » imbibaient du venin de la séduction et de l'erreur ceux » qui, plus au fait de leur langage, avaient le don de les » entendre : ils ont eu l'imagination vive, ardente, la tête » chaude et le cœur froid, inaccessible à la compassion, à

» l'amitié pure, à l'amour de l'ordre et de la vertu, à un » tendre intérêt pour le bonheur des autres hommes : la » sensibilité de l'égoïsme a fait mourir en eux le sentiment. » Ils ont affecté quelquefois, il est vrai, les grands mots » d'*honnêteté*, de *mœurs*, de *bienséance ;* ils ont parlé le » langage hypocrite du zèle, de l'humanité, de la bien- » faisance ; ils en ont fait sonner bien haut quelques œuvres » apparentes : et ceux qui ont vécu dans leur intimité, qui » ont entendu entre eux leurs discours, qui ont suivi de » l'œil leurs démarches, que des circonstances particulières » ont associés pour un temps à leurs travaux, à leur con- » duite, à leurs erreurs, n'ont aperçu en eux que déraison, » que désordre, qu'emportement, qu'indifférence pour leurs » semblables, et qu'un amour exclusif de leurs folles inven- » tions, de leur gloire, de leurs intérêts et de leurs plaisirs. » Le public lui-même s'est désabusé sur leur compte ; et comme l'a si bien dit un de leurs plus célèbres antagonistes, » on a compris enfin que ces syrènes perfides ne cherchaient » à flatter les hommes par leurs chants que pour les con- » duire à des écueils et se repaître du spectacle de leur » naufrage. Les breuvages qu'ils présentaient n'ont paru » propres, comme ceux de Circé, qu'à changer en brutes » ceux qui seraient assez imprudents pour en approcher les » lèvres. »

C'est encore ainsi qu'un auteur, également célèbre pour les coups qu'il leur a portés, a peint la fausse philosophie de nos jours.

« C'est une philosophie à qui rien n'est sacré, et qui ne cesse de signaler son fanatisme par de nouveaux excès ; une philosophie contre laquelle, dans tous les états de l'Europe, les ministres des lois sont forcés de s'élever ; enfin une philosophie séditieuse et meurtrière qui sape à la fois les fondements de tous les autels, de tous les trônes, et dont

les maximes pernicieuses, si par malheur elles étaient généralement répandues, feraient de la société un repaire de brigands et de criminels. »

Oui, j'ai fait, je me suis rappelé ces réflexions. Aussi, mon père, je viens de brûler sans pitié tous les ouvrages de cette nature que j'avais pris soin de recueillir. Eh! de quel malheur ne serais-je pas la cause si, pendant ma vie ou après ma mort, quelques-uns de ces livres tombaient par ma faute entre les mains d'un infortuné! un accès de fureur, une mort violente, seraient le triste fruit qu'il retirerait de cette lecture, et en les brûlant je la lui aurai épargnée. Ah! quel fléau pour l'humanité que nos sages, si, selon la réflexion que vous en avez faite, la nature n'avait mis dans le cœur des hommes cet instinct moral qui combat avec force leurs dogmes impies, et si d'ailleurs ils ne finissaient pas par se combattre et se détruire eux-mêmes! Quelle perte pour nous que celle de la religion s'ils avaient pu réussir à nous la ravir pour toujours! Hélas! sans elle, nulle croyance à laquelle on puisse se fixer; nulle félicité à laquelle on puisse s'attendre, et encore moins à laquelle on puisse s'arrêter : on est entraîné par une pente rapide; on va de désirs en désirs, de jouissances en jouissances, se perdre dans tous les excès et s'abîmer le plus souvent dans toutes les horreurs de l'infortune et du désespoir. On perd de vue tout ce qu'il y a de plus consolant pour ne se réserver d'autre espoir que le néant, et d'autres motifs de résignation que la dure loi de la nécessité : tandis que dans la religion tout porte à la modération, à la tempérance, à la sagesse; tout concourt à entretenir l'égalité d'âme, le contentement et la paix au sein même des souffrances; tout nous soutient, nous anime, nous console, et nous conduit au bonheur.

Vous croiriez, me disiez-vous, mon père, à la religion

chrétienne à ne l'envisager que par son rapport à la vertu ; et moi j'y croirais aujourd'hui à ne l'envisager que par son rapport avec la véritable félicité.

Nos philosophes, pour mieux jouir, s'ôtent les plus sûrs moyens d'être heureux. Ils s'ouvrent une source intarissable de chagrins et de peines, et l'unique remède qu'ils préparent à leurs maux est de se délivrer de la vie. Mais, dans leurs principes mêmes, sont-ils donc bien certains qu'il n'y ait rien au-delà? Eh! quoi! la nature si prévoyante en apparence et si sage dans sa marche, tout aveugle qu'on la suppose dans le principe de ses opérations; cette nature qui a réuni tous les hommes dans le penchant uniforme à admettre de certains principes comme nécessaires au maintien de l'ordre et de la société; qui leur a donné universellement les notions du bien et du mal moral; qui leur a imprimé l'idée, le sentiment de l'immortalité; qui déjà même a uni si heureusement ici-bas le trouble et le remords au vice, la paix et le contentement à la vertu, ne pourrait-elle pas aussi, par ses combinaisons diverses, avoir fait un paradis pour les bons, et un enfer pour le matérialiste pensant comme il pense, agissant comme il agit? et n'y aurait-il pas en effet moins de difficulté à le présumer qu'il n'y en a à croire, avec ces faux sages, que tout ce que je vois de si bien enchaîné, de si bien ordonné dans l'univers, a été produit seulement par une fatale nécessité?

LETTRE LXIe ET DERNIÈRE.

EMILIE AU MARQUIS.

Il est donc vrai, ô notre bon père, que nous serons bientôt réunis. Nous pourrons enfin nous presser dans vos bras, vous exprimer de vive voix combien nous vous aimons. Que n'aura pas surtout à vous dire votre chère Emilie! c'est à vous qu'elle doit son époux, et avec lui la paix désormais et le bonheur!

En disposant nos malles, j'ai trouvé un papier que j'estime plus que l'or et les plus riches joyaux. Que de fois déjà je l'ai arrosé de mes larmes! il sera bientôt aussi, bon père, mouillé de vos pleurs. J'aurais pu attendre pour l'envoyer, car j'aurais eu l'ineffable consolation de le lire et de le relire avec vous; mais pourquoi retarderais-je, ne fût-ce que de quelques jours, une des plus douces consolations que puisse goûter votre noble cœur?

Lisez donc ce que j'ai trouvé dans le secrétaire de mon cher Valmont; j'ai copié littéralement, ne voulant pas qu'il s'aperçût en rien du vol que je lui faisais.

« Eclairé par les leçons, soutenu par les conseils du

» guide le plus sage et du plus tendre de tous les pères, » j'ai pu suivre sans peine la route qu'il m'avait tracée. » Aujourd'hui, privé de sa présence, livré plus que » jamais par état et par devoir au tourbillon du monde; » mûri, il est vrai, par l'âge et par les réflexions, mais » environné de plus de dangers encore que je n'en ai couru » dans ma première jeunesse, assailli par les passions des » autres, et devant toujours craindre les miennes, je sens » combien il m'est nécessaire de rentrer en moi-même, de » me rendre compte de mes dispositions, et de me former » un plan fixe qui serve de règle à mes sentiments et à ma » conduite.

» Les funestes égarements auxquels se laissent aller la » plupart des hommes, et dont j'ai fait la triste expérience, » naissent pour l'ordinaire ou du peu de principes qu'ils se » sont faits, ou du peu de soin qu'ils prennent de les » consulter, ce qui les rend le jouet de l'illusion et du caprice, » et les expose à tomber à chaque instant en contradiction » avec eux-mêmes.

» Pour me mettre à l'abri de tous les maux que cette » bizarrerie entraîne, considérons quel est le point d'où je » pars, et quel est le but auquel je dois tendre.

» Je puis me passer maintenant de discussions profondes » sur tout ce qui a été anciennement l'objet de mes recher- » ches. Je ne suis plus réduit, comme autrefois, à examiner » si la matière et le mouvement ont pu produire des êtres » intelligents; si, dirigés par la nécessité ou par le hasard, » ils ont pu former ce monde où éclatent de toute part » l'ordre et la sagesse. Des preuves de sentiment, moins » de raisonnements et plus de bonne foi, suffisent à une » âme droite.

» Il fallait à mon cœur un être aussi parfait que celui que » m'offre la religion. C'était là mon premier besoin; et

« j'avoue que je serais à plaindre si la réalité n'allait pas « en ce genre jusqu'où peut aller ma pensée, et aussi loin « que mes désirs. Tout ce qui est imparfait n'a de force que « pour me faire soupirer après un objet sans défaut. Qu'il « serait donc triste pour moi d'avoir à douter de son « existence! Mais indépendamment de toutes les démon- « strations qu'on m'en a données, j'ouvre les yeux, je « contemple la nature, je me contemple moi-même, et « j'adore la souveraine intelligence qui m'a formé. Je fais « plus, je remonte à la véritable source de mon penchant « pour le bonheur; je la trouve dans cet Etre suprême qui « en a imprimé en moi le désir, et qui peut seul le satisfaire. « Je ne doute plus, je n'hésite plus; et en attendant cette « félicité parfaite pour laquelle je sens qu'il m'a créé, j'en « jouis davantage par l'amour et par l'espérance.

« C'est déjà là un premier culte que je lui rends; mais il « en est un autre qu'il exige de moi : c'est celui de la vertu « pratiquée sous ses yeux, et dans la vue de lui obéir et de « lui plaire.

« Je rougis d'avoir pu mettre en question s'il y a une « différence réelle entre le bien et le mal; si je suis libre de « faire le bien; si l'auteur de mon être regarde du même œil « la vertu et le vice, et leur réserve le même sort. Des « doutes de cette nature, démentis par l'instinct moral, plus « forts que tous les sophismes, sont l'opprobre de la raison « humaine et le délire des passions.

« Je rougis d'avoir pu faire consister le bonheur dans les « plaisirs des sens. Ils ne m'ont jamais donné que l'ombre de « ce qu'ils m'avaient promis, que des joies fausses, suivies « presque aussitôt de dégoût, de regrets et d'ennuis, « suivies de remords lors même que je croyais n'avoir rien « à craindre, et presque toujours accompagnées d'un malaise « intérieur qui me rendait la vie à charge au sein de mes « plaisirs.

» Ramené à de plus saines opinions, j'ai goûté un autre » genre de volupté qui valait mieux que celle qu'il m'a » fallu sacrifier au devoir. J'ai senti la dignité de mon être; » j'ai rencontré dans l'amour de l'ordre, dans la pratique » du bien, des joies pures, une paix solide, un vrai con- » tentement.

» Je dois l'avouer cependant : malgré ce goût et cette » habitude de la vertu, malgré l'épreuve que j'ai faite de ses » charmes, j'ai reconnu dans mille instants que j'avais besoin » de bien des secours pour la pratiquer; j'ai senti combien » ces secours m'étaient nécessaires pour vaincre l'impétuosité » de mon caractère, pour réprimer la fougue de mes pas- » sions ardentes et la cruelle violence de mes désirs; pour » me détacher des biens particuliers qui nous enchantent, et » pour m'attacher au bien suprême qu'ils nous font trop » souvent oublier, tandis qu'ils devraient nous y rappeler » sans cesse comme à leur unique principe et à notre vérita- » ble fin.

» Où donc les puiserai-je ces secours assez puissants pour » m'arracher aux objets sensibles et m'armer contre ma » propre faiblesse? Dans le christianisme. Il n'y a que lui » qui puisse me rendre fort contre moi-même; il est la seule » religion qui puisse suffire à des esprits raisonnables, à des » âmes droites et à des cœurs vraiment purs. S'il me faut » des preuves, cette religion si belle m'en offre en tout » genre. Son ensemble est la plus grande de toutes, et celle » qui renferme toutes les autres. La religion chrétienne » n'est, à le bien prendre, qu'un grand fait dont toutes les » parties se répondent, et forment une chaîne que rien n'est » capable de rompre. S'il me faut des lumières sur les vérités » les plus importantes, elle me les donne. Loin d'elle, je ne vois que des esprits divisés, flottant dans leurs principes, » et se démentant à chaque instant; je n'aperçois dans le

» monde entier que des ténèbres, des doutes et des erreurs : » elle les dissipe et nous fixe par le poids de son autorité. Si » je veux être solidement vertueux, je ne le serai que par » elle. Ses dogmes sont aussi sublimes que sa morale est » pure. Non-seulement son culte envers la Divinité est celui » de l'amour ; mais tout ce qu'elle m'enseigne me porte à » l'aimer. Non-seulement elle me fait un devoir de toutes les » vertus ; mais ce devoir elle m'aide à le remplir. Les ma- » ximes qu'elle renferme, les obligations qu'elle nous pres- » crit, les motifs de soumission qu'elle nous présente, les » exemples qu'elle nous propose, les pratiques saintes aux- » quelles elle nous invite, les mystères qu'elle nous révèle, » et qui, en humiliant notre entendement, élèvent nos » pensées et enflamment notre cœur : tout en elle nous sert » de moyens d'encouragement et de soutien.

» Aussi, ne craindrai-je pas de le dire, une preuve de » sentiment qui pour moi vaut, en faveur du christianisme, » presque toutes les autres preuves, c'est que je ne puis me » dissimuler que je tiens à cette religion sainte de toute la » force dont je tiens à Dieu, à la vérité, à la vertu, n'ayant » jamais eu de ces grands objets une connaissance telle que » je l'ai maintenant, ni pour eux un véritable amour que » par les lumières et les secours que j'ai empruntés d'elle. » Il y a plus : je sens très bien que cette connaissance et cet » amour s'affaibliraient en moi à proportion que s'affaibli- » raient mon estime et mon respect pour ses dogmes et pour » sa morale.

» Maintenant donc que j'ai le bonheur de la connaître et » d'en sentir tout le prix, combien serais-je coupable et peu » digne d'excuse si je venais à la contredire par mes » œuvres ; si je me faisais une règle pour croire, et une » autre pour agir ; si j'imitais ces hommes frivoles dont le » monde est rempli, qui, incapables de retour sur eux-

» mêmes, ne se rendent compte ni de leur croyance, ni de » l'accord qu'ils doivent mettre entre elle et leur conduite; » si je pouvais imaginer un seul moment que mon état, ma » condition, mon rang, me dispensent de l'accomplissement » de la loi; si je pouvais penser que Dieu a fait pour les » grands un autre Evangile que pour les simples fidèles, et » qu'il y aura pour ceux-ci un autre juge que pour moi!

» Malheur à moi, si, avec une âme immortelle et sus- » ceptible des plus hautes pensées, des plus nobles pen- » chants, je ne craignais pas de la dégrader par des inclina- » tion basses et rampantes; si je me bornais au monde, au » temps, à la matière, lorsque je suis fait pour Dieu et » pour l'éternité!

» Eclairé par la religion, j'ai appris à compter pour peu » de chose les biens qui périssent, ceux que peut me donner » la faveur des hommes, et qu'elle peut me ravir : j'ai appris » à tendre aux biens solides, à ces biens qui ne dépendent » ni des suffrages d'une multitude aveugle et inconstante, ni » des caprices du sort, qu'aucune force humaine ne peut » m'enlever, et qui ne finiront jamais : j'ai appris à *cher-* » *cher avant toute chose le royaume de Dieu et sa* » *justice,* et à sacrifier, sans exception et sans réservé, tout » ce qui pourrait m'en éloigner.

» Je ne puis obtenir ce royaume, qui n'est autre que la » possession du souverain bien, pour lequel j'ai été fait, et » après lequel je soupire; je ne puis pratiquer cette justice » qui renferme toutes les vertus et tous les devoirs, sans » procurer autant qu'il est en moi la gloire de l'Etre » suprême, le bien de mes semblables, et sans travailler de » jour en jour à me perfectionner moi-même.

» Tels sont mes principes, et telle est la fin que je dois » me proposer. Telles sont aussi les dispositions que, par » un effet de la bonté divine, je trouve au fond de mon

» cœur. Il ne me reste, pour être fidèle à les suivre, qu'à
» former les résolutions les plus propres à m'y affermir.

» Et d'abord je m'appliquerai, non-seulement à faire tout
» le bien qui sera en mon pouvoir, mais à le faire par les
» motifs que me dicte la religion, c'est-à-dire par une inten-
» tion droite et pure d'honorer la Divinité comme elle doit
» être honorée, et de me conformer en toute chose à sa
» volonté sainte. Par là même je ne risquerai pas d'être
» humain et bienfaisant seulement par caprice ou par
» tempérament, plus souvent encore par vanité et par
» ostentation : je le serais sans mérite, et je m'exposerais
» d'ailleurs à ne l'être ni sûrement, ni constamment : par
» là encore j'ennoblirai toutes mes actions; ce qui les relève
» en effet aux yeux du souverain juge, c'est surtout la
» pureté, la noblesse du motif qui nous porte à les faire,
» et l'union que nous en faisons avec les mérites de Jésus-
» Christ.

» Sous le spécieux prétexte de voir la religion en grand,
» je ne négligerai point les pratiques communes qui aident
» à en conserver l'esprit. Je ne dois pas ignorer que, dans
» l'ordre moral comme dans le monde physique, les plus
» petites choses tiennent aux plus grandes; que la négli-
» gence des unes conduit presque nécessairement à l'altéra-
» tion, à la ruine des autres, et que ce que l'on méprise dans
» la pratique des petites vertus est précisément ce qui main-
» tient la force nécessaire dans les occasions importantes qui
» exigent quelquefois des vertus héroïques.

» Rien au reste n'est petit en soi de ce qui peut nous
» former à une vraie justice et à une véritable grandeur : nos
» plus grands hommes ont su allier tous les exercices de la
» piété, toutes les pratiques des vertus chrétiennes, avec les
» pratiques les plus délicates, les plus difficiles à remplir;
» ils ont été pieux jusque dans les embarras des cours, au

» milieu de la licence et du tumulte des camps. Partout des » exemples frappants réclament en faveur de la vertu et de » la religion, et ce sont ces exemples que je veux suivre.

» Mais, pour ne pas donner dans des excès qui dégra- » dent la piété même, j'aurai soin de ne pas m'assujétir » tellement à de simples pratiques que jamais elles nuisent » à mes devoirs. Je me souviendrai que, loin d'apporter à » l'accomplissement de ceux-ci le moindre obstacle ou le plus » léger retard, elles ne doivent être, après tout, que de » nouveaux moyens pour les bien remplir. Je sais toutefois » ce que l'on dira. On regardera comme perdu pour la société » tout ce que j'aurai donné à la religion, qui seule cepen- » dant nous fait retrouver des forces pour être vraiment » utiles, pour l'être sans faste, sans découragement et sans » faiblesse. On me reprochera le peu de moments consacrés » à la prière, et l'on me pardonnerait plus aisément peut- » être ceux que j'aurais perdus dans les amusements dan- » gereux ou frivoles. Mais qu'importent à un chrétien les » faux jugements des hommes? Il fait le bien sans se laisser » détourner par les critiques ni séduire par les éloges.

» Je me ménagerai, autant qu'il me sera possible, au » milieu du monde, des moments de retraite où je puisse » apprécier de sang-froid ses usages et ses maximes. Forcé » de voir les hommes pour les connaître et les servir, » j'apprendrai dans ces instants de recueillement et de » lumière, dans le silence des préjugés et des passions, » à peser toutes choses dans une juste balance, à étudier » tout ce qui m'environne, et à m'étudier moi-même. Le » monde, vu de près, mais jugé en secret et à une certaine » distance, se dépouille à nos yeux de cet éclat qui nous » impose; et le spectacle qu'il nous offre, devenu l'école du » sage, ne nous laisse plus apercevoir que le vide et le » néant qu'il renferme.

» Quant aux liaisons habituelles et de confiance, je ne » choisirai que des personnes dignes de toute mon estime, » et dont la manière de penser et d'agir puisse m'inspirer » la sagesse, au lieu de tendre insensiblement à m'en » écarter.

» Je m'attacherai à faire aimer la piété, et je prendrai » garde de la trahir. Je tâcherai de la rendre douce et » aimable par la pratique de toutes les vertus sociales, dont » elle est le plus solide fondement; mais jamais par toutes » ces lâches complaisances qu'enfante le respect humain. Je » ne ferai dépendre ni mon honneur ni ma vertu de l'opi- » nion des hommes, et ce ne sera point sur elle que je » règlerai ma conduite. On a peine à croire qu'il y ait du » mal à faire ce que tout le monde fait : cependant le grand » nombre de ceux qui se trompent ne donne pas à l'erreur » le caractère de la vérité.

» Ferme et courageux dans mes principes, je défendrai la » religion, si on l'attaque devant moi; je la défendrai par » mon exemple, si je ne puis donner assez de force à mes » discours : si j'ai du crédit, je la protégerai de tout mon » pouvoir. Je mettrai à la servir toute l'ardeur qu'on met » aujourd'hui à la combattre. Eh! pourquoi faut-il que le » vrai zèle soit devenu muet et craintif à force de circon- » spection et de réserve, tandis que l'irréligion, sous le » masque d'une prétendue philosophie, lève une tête altière, » menace tout à la fois le trône et l'autel, et porte ses éclats » jusqu'à l'emportement et la fureur! Rappelons-nous ce » que me disait mon père, qu'un des plus grands maux » pour des siècles corrompus c'est l'audace dans les » méchants et les impies, et la faiblesse dans les gens de » bien.

» Le respect et l'amour que j'aurai eu pour la vérité dans » mes sentiments, je les porterai dans mes paroles et dans

» mes actions. Toujours d'accord avec elle, je ne me permet-
» trai rien qui la blesse, fallût-il lui sacrifier tout ce que le
» monde appelle des biens. C'est la droiture, c'est la
» franchise, c'est l'amour de la vérité qui fait les âmes
» honnêtes, les belles âmes; et si je cessais un seul instant
» de l'aimer, je perdrais le droit de m'estimer moi-même.

» Quelle que soit la carrière qui s'ouvre devant moi, loin
» d'aller au-devant des places et des dignités, je ne les
» accepterai qu'autant que j'y serai contraint, ou qu'elles
» me mettront à portée de faire le bien. Je me défendrai
» avec le plus grand soin de ces deux passions, si dange-
» reuses, si funestes à l'humanité, l'intérêt et l'ambition :
» ce sont elles qui amènent à leur suite les intrigues et les
» bassesses, qui font naître les injustices et les crimes, qui,
» par la recherche inquiète d'une fausse gloire, conduisent
» le plus souvent à la honte et à l'opprobre, et qui toujours,
» en faisant le malheur des autres, font notre propre
» tourment.

» Il est une autre passion, non moins terrible, non
» moins funeste par ses suites, parce qu'elle dégrade tout
» l'homme, qu'elle obscurcit toutes ses lumières, qu'elle
» corrompt toutes les bonnes qualités qui sont en lui, qu'elle
» le rend capable de tous les excès et de tous les vices :
» c'est celle qui tient de plus près à la faiblesse humaine,
» que le monde pardonne le plus aisément, et que la religion
» condamne avec le plus de rigueur, parce qu'elle est en
» nous la source des plus honteux désordres. Lié par le
» nœud le plus sacré, trouvant dans les charmes et dans
» les vertus d'Emilie tout ce qui peut fixer mon attachement
» et lui mériter mon estime, je croirais n'avoir rien à
» craindre à cet égard, si, ayant fait autrefois la triste
» épreuve de ma faiblesse, je n'avais pas encore à redouter
» tout ce qui peut servir de nouveau à m'égarer : les sens

» une imagination ardente, et l'extrême sensibilité du cœur.

» Je veillerai donc avec la plus grande attention sur moi-
» même; je ne me permettrai aucune liaison trop intime
» dans certain genre, aucune pensée vaine et frivole, aucun
» regard peu circonspect, aucun sentiment trop tendre, et,
» pour le dire en un mot, rien qui ne puisse s'allier avec
» un cœur chaste et pur, ni que puisse désavouer la plus
» austère vertu.

» J'apporterai le même soin à fermer en moi tout accès
» au ressentiment, à la vengeance, à la haine, ce poison
» qui dévore le cœur, et qui rend, comme on l'a si bien dit,
» les mieux vengés les plus mal satisfaits. Je ferai d'une
» bienveillance universelle l'âme de ma conduite; je suivrai à
» la lettre ce précepte de l'Evangile : aimer ceux même qui
» nous haïssent, et, pour tout le mal qu'ils ont pu ou qu'ils
» ont voulu nous faire, leur pardonner et leur faire du bien.
» S'il plaît à la Providence de me mettre dans un rang où je
» puisse faire des heureux, je n'oublierai pas que ce n'est
» point pour moi qu'elle m'élève, mais pour ceux à qui elle
» veut me rendre utile; que, lié à la société, ainsi que tous
» les autres hommes, par mes facultés et par mes besoins,
» je dois compte au ciel des moyens qu'il me donne pour
» la servir; et que, selon ses lois, toujours justes et sages,
» mon véritable intérêt ne peut se trouver que dans l'intérêt
» général.

» Je tâcherai de ne point faire de mécontents par ma
» faute; et je me garderai néanmoins de cette faiblesse si
» ordinaire aux grands, qui est cause que, pour ne voir
» autour de soi que des visages ouverts, que des hommes
» qui soient contents de nous ou qui nous contentent, on
» laisse en place celui qui n'en est pas digne; on craint de
» punir les excès qu'on ne peut s'empêcher de condamner;
» on fait au loin le malheur d'un grand nombre pour ne pas

» désobliger ceux qui nous entourent, et l'on tolère les plus » grands maux pour ne pas affliger quelques âmes viles qui » trouvent leur compte à les perpétuer.

» Je ne négligerai rien pour inspirer à mes enfants les » sentiments et les maximes dont j'ai cherché à me pénétrer » moi-même. En perfectionnant leur éducation, j'assure » autant qu'il est en moi leur bonheur et le mien. Il ne » serait cependant pas impossible, vu la dépravation du » siècle, que, par des circonstances imprévues, par les tristes » suites d'une passion trop vive, d'une liaison dangereuse, » quelques-uns d'entre eux ne vinssent à s'égarer; et le ciel » me préserve d'être témoin de l'événement le plus propre » à affliger mon cœur! mais du moins j'aurai fait tout ce qui » dépendait de moi pour le prévenir, et j'aurai préparé de » loin tout ce qui peut y servir de remède. Mes enfants » auront acquis des principes; ils auront pris de bonne » heure l'habitude du bien, l'amour de l'ordre et le goût de » la vertu. S'ils étaient assez malheureux pour les perdre, » leurs principes réclameraient en dépit d'eux contre eux-» mêmes. Un jour sans doute ils y reviendraient; la vérité, » la vertu, reprendraient sur eux leur empire; ils gémiraient » d'avoir pu les oublier, et répareraient par leur conduite » leurs illusions et leurs faiblesses.

» O mes chers enfants! puissiez-vous n'avoir besoin dans » aucun cas d'une épreuve semblable à la mienne pour bien » sentir tout le prix de la sagesse et de la religion! puissent » les heureuses dispositions que j'ai cultivées en vous ne » s'altérer jamais! Si ces lignes que j'ai tracées pour moi » tombent quelque jour entre vos mains, recueillez-y la » tendresse et les vœux d'un père dont vous avez fait la plus » chère espérance; souvenez-vous des soins qu'il s'est donnés » pour vous former, de l'attachement que vous lui avez » connu pour vos véritables intérêts, des avis que son zèle

« pour vous lui a dictés : plus que tout, croyez-en son « exemple ; il n'a commencé à être heureux que du moment « où il a triomphé de ses passions et abjuré ses erreurs. »

Voilà, mon bon père, le précieux soliloque de votre fils. Sans doute convaincu déjà de la conversion de mon époux bien-aimé, vous vous faisiez un bonheur de le revoir ; mais que vos embrassements, j'en suis sûre, seront plus empressés et plus doux, maintenant que vous avez la certitude complète que Valmont *était mort et qu'il est ressuscité*.

A NOS LECTEURS.

Le digne et savant abbé Gérard, à la fin de son bel ouvrage, adresse lui-même la parole à tous les lecteurs de son Comte de Valmont, et surtout à ceux d'entre eux qui ont eu le malheur d'imiter ce jeune homme dans ses égarements.

Nous n'avons pas à modifier ces sages recommandations, ces conseils salutaires, car le temps, les révolutions, n'ont rien changé au fond dans le cœur des hommes. Jésus-Christ a dit qu'il fallait qu'il y eût des hérésies et des scandales, et cette parole ne cessera jamais de s'accomplir; il y avait de grands scandales, d'affreuses impiétés au XVIIIe siècle; et quoique différents un peu par la forme, de grands scandales, d'horribles erreurs contristent encore, au milieu du XIXe, les regards et le cœur de Dieu.

C'est donc à vous, jeunes chrétiens, à vous, nos fils bien-aimés, que nous présentons ces dernières réflexions qui résument et couronnent le *Comte de Valmont*. Comme lui nous voyons chaque jour, hélas! un trop grand nombre d'entre vous chercher le bonheur loin des glorieuses et douces voies où le Seigneur l'a placé; et, avec toute l'effusion de la charité de l'abbé Gérard, cœur sensible et

brûlant, nous vous répétons que la religion seule de Jésus-Christ a le privilége de consoler vos âmes et de leur donner, autant qu'il se peut, en ce monde, la félicité dont elles sont si avides.

Non, non, ne cherchez pas le bonheur hors de Dieu! car en lui seul vous trouverez la vérité dont a soif votre intelligence, et la vertu sans laquelle le cœur ne connaît que le remords, la douleur, le désespoir et la mort. Mais écoutez encore le digne prêtre, vous redisant, vous développant ces précieuses choses avec toute l'éloquence de son style enchanteur.

Tel qu'une tendre fleur qui s'épanouit aux premiers rayons du soleil, notre cœur s'ouvre à la seule idée du bonheur. Quel est l'être intelligent et sensible, quel est l'homme qui ne désire d'être heureux? Penchant irrésistible, doux instinct de la nature, ce désir est en nous la preuve la plus sensible des vues bienfaisantes de celui qui nous a donné l'existence : il nous a créés pour la félicité. Dieu bon! ô toi dont la bonté même fait l'essence, toi qui fais luire à nos yeux l'astre brillant qui nous éclaire, qui embellis pour nous la scène du monde, qui sèmes tant de biens sous nos pas : toi qui unis par les liens du sang, de l'humanité, de la commisération, des besoins et des services réciproques, tous les êtres dans lesquels tu t'es plu à graver quelques traits de ton auguste ressemblance; mon Dieu, mon père, inspire-moi! fais passer dans mon âme ce feu divin qui nous embrase de l'amour de nos semblables; que, rempli pour eux des plus tendres sentiments, je leur ouvre à ta voix la route du bonheur.

Le bonheur! séduisante et trompeuse chimère! s'écrieront des hommes trop longtemps déçus par l'idée qu'ils s'en étaient formée. Soupirant après lui, nous nous sommes lassés dans de vaines poursuites. Toujours près de nous en apparence, il nous échappait comme une ombre fugitive au

moment où nous croyions le saisir. Non, il n'est point pour nous de bonheur.

O jeunes hommes! certainement vous vous trompez; eh! qu'ici l'erreur est cruelle! Je l'avouerai cependant, combien de fois n'ai-je pas tenu le même langage que vous? Dans ces jours d'une ardente jeunesse que nous comptons au nombre de nos plus beaux jours, j'ai marqué presque tous mes instants par de tristes méprises; passionné pour les plaisirs de cet âge, je ne voulais qu'en jouir, je me plongeais dans une folle ivresse; et comme elle ne pouvait durer toujours, rendu à moi-même, je n'étais point heureux. Les jalousies, les trahisons, l'inconstance, des prodigalités et des besoins, l'épuisement des forces et de la santé, des souvenirs cruels, des repentirs amers, m'apprirent trop tard qu'on peut payer bien cher quelques moments de joie, de ris et de plaisirs. *La joie est passagère*, m'écriai-je alors, *et le rire est trompeur!*

D'autres illusions, moins dangereuses encore, prirent la place de celles qui m'avaient égaré. La fortune semblait s'offrir à réparer mes pertes et à me rendre plus de biens que je n'en avais dissipés : je vis des riches, et je fus détrompé. L'un d'eux m'ouvrit son cœur : Vous êtes témoin, me dit-il un jour, de cet éclat de luxe et d'opulence qui brille autour de moi; des parasites, des flatteurs assis à ma table envient mon sort, me félicitent de ma prospérité, et je suis dévoré de chagrins et d'ennuis. Nageant dans l'abondance, ne refusant rien à mes passions et à mes caprices, j'éprouve tous les dégoûts de la satiété; je ne sens plus rien que le malaise ou la douleur; je ne jouis plus de rien pour avoir trop joui. Une sorte de consomption me mine insensiblement; mes nerfs, devenus irritables à l'excès, me font souffrir des douleurs aiguës : ah! que je consentirais de tout mon cœur à perdre un de mes membres, et à me retrouver dans ce

état de contentement et de vigueur que j'éprouvais au sein de la médiocrité! Etonné de cet aveu, j'en fis part le même jour, sans nommer celui qui me l'avait fait, à un autre homme presque aussi riche que le premier; et combien redoubla ma surprise lorsqu'il me tint le même langage.

La soif des grandeurs devint bientôt mon unique passion. Je portais en moi le germe de cette ambition démesurée dans un âge peu fait pour la connaître; il se développa, dès la première lueur d'espérance, avec une force et une rapidité que rien ne semblait capable d'arrêter. Je vis de plus près des hommes en place, je vis des grands; ils portaient sur leur front le calme et la sérénité, et dans leur commerce intime je les vis rongés de soucis, entourés de rivaux, craignant toujours de perdre le crédit et la faveur qui les avaient élevés, craignant d'être précipités du haut rang où la souplesse et l'intrigue les avaient fait monter, et ne le considérant toutefois que comme un degré pour parvenir à de nouveaux honneurs. Je les vis toujours insatiables, toujours tourmentés de nouvelles inquiétudes et de nouveaux désirs, lorsque tout-à-coup l'abîme s'ouvrit sous leurs pas, et leur chûte honteuse et subite ne leur laissa de leur grandeur passée que l'idée d'un songe, que celle de l'affreuse nullité à laquelle ils se trouvaient réduits, et qu'un sentiment concentré, celui du désespoir.

J'ai vu dans la suite des temps un spectacle bien plus frappant, une grande révolution détruire, anéantir tout-à-coup richesses, honneurs, dignités, rang suprême; briser sceptre et couronne, engloutir des familles, des générations entières, faire disparaître jusqu'aux plus précieux monuments, jusqu'aux tombeaux de nos ancêtres, et ne leur laisser pour tout bien que des ruines. J'ai vu les chefs et les agents de cette révolution à jamais mémorable, des hommes avides de

prééminence ou dévorés de la soif de l'or, et qui, sous prétexte de tout faire pour le peuple, avaient tout fait pour eux-mêmes; je les ai vus, après s'être joués de la vie de leurs semblables et du bonheur de tous, après avoir fait couler à grands flots le sang le plus pur, tomber et se précipiter les uns sur les autres. J'ai vu tous ces événements divers, et j'ai dit avec un ancien poète : O soins des mortels insensés! ô néant des choses humaines! Je me suis dit avec le sage, celui qui plus qu'aucun mortel avait joui de tout : *Vanité des vanités, tout n'est que vanité!*

Le bonheur n'est-il donc qu'une brillante chimère! Celui qui a gravé dans le fond de notre être ce désir invincible d'être heureux ne l'y a-t-il imprimé que pour mettre en action, que pour développer toutes nos facultés, sans que jamais rien puisse les satisfaire et remplir notre cœur! Non, la vérité suprême, la souveraine sagesse, ne conduit pas les hommes au but qu'elle se propose par la voie de l'illusion et du mensonge. Peut-être, il est vrai, n'a-t-elle pas voulu que nous fussions parfaitement heureux dans cette courte vie; peut-être a-t-elle eu dessein de ne nous offrir sur la terre que comme une légère ébauche de cette félicité qu'elle nous réserve dans un autre séjour : mais du moins si, par la route qu'elle nous trace, nous tendons de jour en jour à nous en rapprocher, elle ne trompera point notre espoir et ce penchant qu'elle nous a donné; elle ne rendra pas nos efforts inutiles; nous éprouverons même ici-bas l'avant-goût, les prémices de ce bonheur parfait auquel, malgré nos défiances, malgré nos craintes et nos murmures, nous nous sentons destinés.

Eh! qu'est-ce donc qui s'oppose à ce que nous nous rapprochions par degré de notre véritable fin? nos préjugés et le dérèglement de nos passions. Nous cherchons le

bonheur hors de son principe; nous le cherchons hors de nous; et, pour ne parler en cet instant que de nous-mêmes, c'est dans notre cœur qu'il doit établir avant tout le siége de son empire; c'est par le cœur que l'homme peut être heureux, comme c'est par lui seul qu'il peut être vraiment grand. Des biens extérieurs qui ne dépendent pas de nous, des joies empruntées qui se dissipent par une suite ordinaire de la même cause qui les a produites, des richesses qu'on peut nous ravir, des grandeurs factices qui ne sont rien moins que nous, qui nous sont étrangères, tous ces biens futiles qui dégradent le plus souvent notre âme au lieu de la perfectionner et de l'ennoblir, peuvent-ils servir en nous de fondement solide au contentement et à la félicité?

> De tes aïeux la mémoire honorable,
> L'autorité de ton emploi,
> Ton palais, tes meubles, ta table,
> Tout cela, pauvre homme, est-ce toi?
>
> LAMOTTE.

Je ne suis donc pas surpris de l'inutilité de nos recherches; nous courons après des ombres, tandis que la réalité nous échappe.

Si le bonheur se formait de quelques instants de notre vie, qui de nous ne serait déjà parvenu à en jouir, et ne pourrait se flatter d'en jouir encore? Mais nos plaintes mêmes prouvent assez que ce ne sont pas des joies fugitives et passagères qui nous rendent heureux. Il faut pour le bonheur une somme de biens qui soit telle qu'elle se répande sur la vie entière; il faut des biens qui tempèrent jusqu'aux amertumes, jusqu'aux maux dont elle est mélangée et les changent pour nous en des avantages réels; que dirai-je enfin? Il nous faut des biens tellement indépendants, tellement inhérents à

nous-mêmes, que rien hors de nous ne soit capable de nous les faire perdre; de ces biens dont la jouissance puisse s'accroître par l'usage que nous en ferons, et dont chaque circonstance, quelle qu'elle puisse être, augmente pour nous le prix. Mettre le bonheur à cette épreuve, y attacher des conditions qui paraissent si difficiles à remplir, ce n'est pas sans doute, chers amis, vouloir vous induire en erreur.

Mais pour nous faire une idée plus précise du bonheur dont la nature humaine nous rend susceptibles, essayons de crayonner les principaux traits de l'image fidèle, du tableau ravissant que je m'en suis formé. Je le dessinerai d'après les modèles que j'en ai eu sous les yeux, d'après mes propres études, d'après mon cœur; et il ne sera pas difficile d'y appliquer par la suite les conditions que je viens d'établir.

Des idées saines sur ce qui nous intéresse le plus, et une juste appréciation de la valeur des choses; les sentiments les plus agréables, les joies les plus intimes et les plus pures, une paix presque inaltérable, l'égalité d'âme la plus constante, de doux soulagements dans nos peines, la perspective la plus riante et la plus flatteuse; dans l'ordre social, les vertus les plus nobles, des affections touchantes, les charmes les plus vrais, telle est l'idée que je me fais du bonheur; et plus elle se réalise, plus nous sentons en effet que nous sommes heureux.

On en conviendra sans doute avec moi. Mais les uns commenceront par nier qu'il soit possible, dans cette vie si mélangée, de jouir d'un bonheur semblable; et, le renvoyant de nouveau dans la région des chimères, n'y apercevront tout au plus qu'un système. Les autres, arrêtés tout-à-coup par un préjugé aujourd'hui trop à la mode, car les modes sont parmi nous ce qui sert le plus, sinon à établir, du

moins à étendre et à fortifier pour un temps les préjugés; ceux-là, dis-je, entrevoyant du premier coup d'œil que, si ce système est possible dans l'exécution, il ne peut l'être par la religion, rejetteront et le système et le bonheur en haine de la religion qu'ils ont abjurée. *Si la raison*, dit Hobbes, *combat les sentiments d'un homme, cet homme combattra la raison.* A plus forte raison, si la religion combat et les préventions et les passions d'un homme, cet homme combattra-t-il la religion.

Pour moi, je n'ai trouvé que la religion qui ait pu me rendre heureux; et je le suis, moi, autant qu'on peut l'être, à plus de vertu près; et tous ceux qui ont pris le même parti que moi, tous ceux qui ont saisi le véritable esprit de la religion; tranchons le mot, de la religion chrétienne, telle qu'elle doit être, telle qu'elle est en elle-même, et qui la pratiquent dans toute sa pureté, vous diront comme moi qu'ils ne sont heureux que depuis qu'ils l'ont connue. Cela mérite bien de votre part quelque attention. L'intérêt est trop grand, trop pressant pour ne pas vous engager à méditer encore sur ce grave sujet.

« Chose admirable! s'écrie Montesquieu, la religion » chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de » l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Eh! ne serait-il pas en effet bien digne de la Divinité de s'être révélée aux hommes, non-seulement pour les aider à remplir leur destination future, pour les conduire à leur dernière fin, mais encore pour les rendre heureux ici-bas autant que le comportent les vues de sa sagesse, les mérites qu'elle veut leur faire acquérir, et la perfection à laquelle elle les appelle par cette perfectibilité même qui est un des plus beaux apanages de la nature humaine? Si tel est le plan qu'elle s'est tracé, si elle a daigné nous enseigner elle-même la route du vrai bonheur, ne serions-nous pas bien insensés,

ne serait-ce pas en nous un aveuglement bien étrange de ne pas vouloir y entrer?

Mais sur quels fondements pourrai-je asseoir ma félicité, si je ne connais ni le principe de mon existence, ni ma nature et celle des êtres qui m'environnent, ni ma véritable fin? Tels sont sans contredit les objets dont il m'importe le plus de me former une juste idée, comme étant liés à mes plus chers intérêts.

Consulterai-je ici les anciens sages, ou nos philosophes modernes? Plus les premiers s'éloignent des traditions primitives, plus je les vois s'égarer tous ensemble dans des opinions qui ne s'accordent ni entre elles, ni avec la nature des choses, qui sont d'ailleurs si confuses qu'à peine peut-on se flatter de les bien saisir, et qu'il est permis de douter s'ils les entendaient eux-mêmes. « Je ne sais pas, a dit Cicéron, comment il se fait qu'on ne puisse rien dire de si absurde qui n'ait été dit par quelque philosophe. » O raison humaine, abandonnée à toi-même, tu ne nous apprends donc, sur ce qu'il importe le plus de savoir, que ta propre faiblesse et ton impuissance!

Quant aux philosophes modernes, je vous ai donné une idée de toutes leurs monstrueuses doctrines. Est-ce à une école telle que la leur que je puiserai les lumières les plus propres à procurer ma félicité et celle de mes semblables? O mes amis! vous êtes sans doute effrayés de l'abîme que ces prétendus sages creusaient sous nos pas : vous ne pouvez qu'être saisis d'horreur à la vue de ce renversement de toute raison, de tout ordre, de toute vertu et de tout devoir. Vous les avez entendus parler; il y a plus aujourd'hui, vous les avez vus agir d'après leurs maximes : et qu'en est-il résulté pour le bonheur de chacun de nous, pour celui des nations? Cependant que nous avaient-ils promis? Ils avaient fait retentir à nos oreilles les grands mots de

liberté, de patriotisme, d'utilité publique, de bienfaisance et de philanthropie. A les en croire, l'âge d'or allait renaître, et ils ne nous ont amené qu'un siècle de fer. Jamais ils n'ont fait de mal! s'est écrié leur plus illustre chef, parce que ce sont des philosophes. Hélas! tous nos buveurs de sang étaient aussi des philosophes. Nos sages se sont appelés eux-mêmes *les pacificateurs des empires*. Quelle pacification, grand Dieu! quelle paix ils nous ont apportée! Il n'est que trop vrai que, dans les derniers temps, ils étaient parvenus à régner sur nous; mais quelle a été, sous nos yeux, leur domination que l'empire du crime et le règne des méchants? Ah! laissons tous ceux qui n'ont rien à perdre, qui croient même ne pouvoir que gagner au déchaînement de toutes les passions; laissons les ambitieux, les riches, ceux du moins qui ne se sont enrichis que des dépouilles de leurs concitoyens, les hommes de plaisir et les esclaves de la volupté, tous ces faux raisonneurs et ces âmes de boue que rien n'éclaire, que rien n'instruit et ne corrige; laissons-les se contenter d'une pareille philosophie, de cette philosophie hideuse et mensongère qui a laissé tomber son masque, et qui s'est montrée de nos jours dans toute sa nudité. Pour nous, amis et concitoyens, cherchons ailleurs la vérité et le bonheur.

Sorti du chaos ténébreux de l'ancienne et de la moderne philosophie, où pourrai-je trouver un guide plus sûr pour me conduire au terme où tendent mes désirs? Des opinions si absurdes, des systèmes si contraires entre eux, me disposeraient-ils à penser que la vérité est inaccessible aux hommes? Errerai-je plus longtemps sans savoir où porter mes pas; et, las de tant de recherches, me plongerai-je dans un doute universel? Non, mes amis, je vous ai démontré que le catholicisme dissipait tous nos doutes et ouvrait devant nous la source réelle de toutes les consolations et de toutes les espérances.

Toutefois ce n'est pas assez pour l'homme éclairé des lumières de la raison et de la religion de faire son bonheur à lui-même; il doit encore contribuer, autant qu'il est en lui, au bonheur des autres : sans cela même sa raison ne lui aurait donné que des lumières trop imparfaites; sa religion serait fausse ou mal entendue; son propre bonheur serait incomplet et peu solide. Notre sort en effet est tellement lié à celui des autres hommes, qu'il n'est pas possible que nous soyons heureux si nous ne sommes pas portés à concilier leurs intérêts avec les nôtres, à leur procurer tout le bien que nous pouvons leur faire; je dis plus, à sacrifier au bien général nos intérêts du moment, persuadés que le chef de toute société, que le père commun de la grande famille, après nous avoir faits pour le bonheur, ne laissera pas nos sacrifices sans dédommagement et sans récompense. Dieu d'amour, et la charité par essence, la religion qu'il a révélée aux hommes devait avoir pour caractère essentiel la charité universelle, et c'est aussi celui qu'il y a essentiellement attaché. Quiconque agirait contre le véritable esprit de cette loi sainte pourrait donc être chrétien de nom, mais il ne le serait jamais dans la réalité. Il pourrait être alors superstitieux, fanatique, sanguinaire; mais, devenu l'instrument de l'ambition, de la cupidité, de la vengeance, et de toutes les passions de ceux qui, sous prétexte de la religion, lui auraient mis les armes à la main, un faux zèle l'aurait égaré; il serait, selon l'expression du Fils de Dieu que nous avons déjà rappelée, l'enfant du tonnerre, et ne serait plus vrai disciple de Jésus-Christ.

Le chrétien, pénétré de l'esprit et des maximes de son divin maître, est, dans tous les états de la vie, ce qu'il doit être, bon père, bon fils, époux tendre et fidèle, ami constant et généreux, maître affable et humain, plein d'attachement et de respect pour ceux auxquels sa condition l'a soumis;

sensible aux misères d'autrui comme si elles étaient les siennes, et toujours empressé à les soulager; clément et miséricordieux envers ses ennemis les plus déclarés, et ne se vengeant des maux qu'il en a reçus que par le bien qu'il leur fait; regardant non avec une piété dédaigneuse, mais d'un œil de commisération et d'indulgence, les faiblesses humaines, lors même que par état il est obligé de les punir; dans toutes les fonctions que l'ordre naturel et social lui impose, exact à suivre les règles de la justice et la loi du devoir.... Est-ce un portrait d'imagination que je viens de tracer? Non, chers amis; je ne vous offre ici que les traits des vrais sages, des vrais disciples de la loi évangélique, tels qu'il s'en rencontre encore au milieu de vous, malgré toute la corruption et tous les délires du siècle dans lequel nous vivons. N'oublions pas ce mot de Rousseau, le plus bel aveu qu'on puisse faire en faveur du christianisme, et une des plus belles preuves de sa divinité : « Il ne faut au chrétien que de la logique pour être vertueux. »

Dites-moi maintenant qui mériterait mieux votre estime, votre confiance et votre amour? qui serait le plus propre, dans le commerce de la vie, à procurer votre tranquillité, votre bonheur, de cet homme vraiment rempli de l'esprit du christianisme et fidèle à ses maximes, ou de tout autre, égaré par de vains systèmes, et n'ayant pour guide et pour règle que ses passions?

Portons nos vues plus loin : considérons l'homme religieux et éclairé, relativement à la société civile, à l'état dont il est membre. Attaché par les liens de la religion même à sa patrie, il sent vivement tout ce qu'il lui doit. Né dans son sein comme dans celui d'une seconde mère, ayant reçu d'elle des secours abondants pour son entretien, pour ses plus douces jouissances; lui étant redevable de tout ce qui a concouru à son éducation, au développement de ses facultés,

de ses lumières; trouvant au milieu d'elle ses parents, ses amis, ses possessions, sa religion, ou du moins, hors des temps d'égarement et d'ivresse, le libre exercice de son culte, tout ce qu'il a de plus cher : que de nœuds sacrés, joints aux sentiments et à l'instinct de la nature, l'attachent au pays qui l'a vu naître! s'il aime tous les hommes, combien plus aime-t-il ses concitoyens et ses frères! Son amour pour sa patrie est devenu sa passion la plus vive : nul intérêt ici-bas n'est comparable à celui qu'il prend à sa gloire; il s'afflige de ses désastres, il se réjouit de ses succès. Exilé dans des régions étrangères, il soupire après son retour, et ne cesse de tourner vers elle des yeux mouillés de larmes, semblable à ces Israélites captifs qui, suspendant leurs lyres aux saules qui bordaient l'Euphrate, réservaient pour Jérusalem leurs concerts, leurs cantiques et leurs plus tendres souvenirs.

Cet amour qu'il porte à sa patrie n'est pas un sentiment stérile. Tant qu'il vit au milieu d'elle, il lui en donne les témoignages les plus constants par sa soumission aux lois, et par tous les services qu'il peut lui rendre, soit en l'éclairant de ses lumières, soit en l'enrichissant des fruits de son industrie et de son travail, soit en s'armant pour sa défense. Son patriotisme n'est pas une effervescence du moment, un nom sans idée, un terme emprunté pour faire illusion à la multitude, en couvrant d'un zèle apparent ses vues personnelles et le dérèglement de ses passions. Ce n'est pas, en se donnant pour *patriote*, un cri de guerre peut-être contre ses concitoyens, et une dérision, un outrage fait à la patrie comme à l'humanité. Dans l'excès d'un enthousiasme simulé, il ne la divinise pas, mais il la révère et se montre le plus tendre de ses enfants. Il ne lui élève pas des autels : mais il sait vivre et mourir pour elle. Si quelque poste éminent lui donne un grand pouvoir, il ne s'en sert que

pour réunir les esprits, et non pour les diviser; que pour éteindre les haines, et non pour les perpétuer; que pour faire respecter et chérir tout à la fois l'autorité, et non pour se borner à la rendre redoutable; que pour être le père du peuple, et non pour s'enrichir de ses dépouilles et en devenir le tyran. S'il a le bonheur de vivre dans une condition privée, et qu'il ait quelques talents, il les emploie à la défense de la vérité, au maintien des vrais principes, à faire connaître à ses concitoyens leurs véritables intérêts; ou, s'il ne peut faire davantage, il donne au moins à ceux qui l'entourent l'exemple des vertus qu'il chérit, et qu'il s'efforce de pratiquer.

Pour achever de comparer ici, relativement au bien public, celui que la religion remplit de son esprit, et celui qui en est malheureusement dépourvu, observons combien la différence des vues et des motifs qui les animent doit en mettre dans leur conduite. L'un ne se propose pour objet que la gloire de son Créateur, et la voit liée essentiellement au soin de se perfectionner lui-même, à l'ordre moral et au bien commun; l'autre n'aspire tout au plus qu'à une fumée de gloire, qu'à se procurer ou de l'autorité, ou des richesses et des plaisirs. Comme que tout aille, selon l'expression de Rousseau, peu lui importe, pourvu que, à quelque prix que ce puisse être, ses vœux se réalisent, qu'il domine, qu'il jouisse, et qu'on le craigne.

Celui-ci encore hait toute espèce d'assujétissement et de contrainte. Il s'élève contre toute puissance, dès qu'elle contrarie ses projets d'agrandissement ou de fortune, et qu'elle met un frein à ses désirs. Il se plaît dans le trouble et la confusion, parce qu'il se flatte d'y trouver son avantage particulier, quoiqu'il n'y rencontre le plus souvent que sa propre ruine.

L'homme religieux, au contraire, le chrétien fidèle, ne

comptant pour rien l'intérêt particulier s'il n'est subordonné à l'intérêt général, et soumis par principe de conscience à toute puissance qu'il a plu à Dieu d'établir dans sa justice ou dans sa clémence, se garde bien de troubler l'ordre en invitant à la révolte. Il sait qu'il faut un gouvernement aux hommes, et que, si imparfaites que soient par leur nature toutes les institutions humaines, si variables que soient tous les genres de gouvernement, le pire serait de n'en point avoir. Il sait quels sont les maux qu'entraîne l'anarchie; et quelques lumières qu'il ait acquises sur le régime le plus convenable à tel ou tel état particulier, quelque disposé qu'il fût à se dévouer pour éclairer ses concitoyens, il respecte le régime qu'il voit établi par les lois, et tient, par une suite des mêmes principes, à ce qui devient, pour l'État dont il est membre, le point de ralliement et le centre d'unité. On ne l'entend pas éclater en plaintes et en murmures. Il calme autant qu'il est en lui les esprits, il les console par l'espoir d'un avenir plus heureux, et par la considération des mérites attachés à leur résignation et à leur obéissance; il les rappelle à l'exemple de ces premiers chrétiens qui, parmi les changements de maître presque continuels, et sous la domination de leurs plus ardents persécuteurs, se faisaient un devoir de se montrer les sujets de l'État les plus paisibles, les plus dociles et les plus fidèles, et il pose en fait comme en principe que, sans cette soumission aux lois, dans tout ce qui ne blesse point celles de la religion et de la conscience, le christianisme lui-même n'eût pu s'établir nulle part, et nulle part se maintenir.

Si, pour les plus grands biens de la religion et de la patrie, et pour se conformer aux plus saines maximes, l'homme profondément religieux et vraiment éclairé ramène autant qu'il est en lui tous les esprits à une soumission entière pour tout ce qui, sans déroger aux mœurs ni à sa

croyance, tient à l'ordre civil, sur lequel seul il est censé s'obliger, lui qui se montre toujours prêt à sacrifier sa vie plutôt que de démentir sa foi, il voudrait aussi, pour le bonheur de ses concitoyens, et brûlant du désir de réunir tous les cœurs, qu'il lui fût donné de faire entendre sa voix à tous ceux qui peuvent influer sur le sort de tant de milliers d'hommes, et il leur dirait :

« O vous, en qui je respecte l'autorité que, selon l'usage que vous en ferez, une providence miséricordieuse ou sévère a déposée entre vos mains, souffrez qu'un concitoyen vraiment libre, et pour qui la liberté n'est pas un vain nom, qu'un enfant de la patrie objet de nos plus tendres affections, ose pour elle et pour vous-mêmes vous parler ici le langage de la vérité.

» N'oubliez pas que vos intérêts les plus pressants sont liés à ceux de tout un peuple qui attend de vous son repos et sa félicité; qu'aucune puissance n'est durable, si elle n'a la justice pour base et pour soutien; qu'en vain prétendriez-vous faire respecter l'autorité si vous cessiez un seul moment d'employer tous vos soins à la rendre chère, l'un des secrets les plus sûrs pour gouverner en paix; que ceux à qui vous en confierez la moindre portion doivent concourir avec vous pour une fin si désirable, et qu'ils ne le feront qu'autant qu'ils seront vraiment dignes de votre choix. C'est ainsi qu'à Athènes on n'admettait personne aux charges publiques sans s'être assuré, autant qu'on pouvait le faire, de sa religion, de ses mœurs, de sa vie privée; que principalement encore, pour ne rien laisser à l'arbitraire, il faut simplifier les lois, les rendre claires et précises, loin de permettre que, par leur obscurité, par un sens louche et équivoque, elles donnent lieu à de fausses interprétations, ni que par leur nombre, devenu effrayant, elles se contredisent entre elles, d'où résulte infailliblement le mépris des lois et du législateur.

» Mais en même temps rendez aux mœurs toute leur pureté, puisque les lois ne sont rien sans les mœurs. Ajoutez qu'il n'y a pour un peuple quelconque ni mœurs ni vertus sans religion, comme bientôt il n'y a plus pour lui de religion dès que tous les cultes lui sont indifférents.

» Par le même principe, ne l'accoutumez pas à regarder les serments comme de vaines formules, comme des mots qui n'ont plus de sens, à force d'en user et d'en abuser. Ils ne sont plus dès lors un engagement irrévocable que pour le petit nombre de consciences timorées ; et ce ne sont pas celles-là que vous devez craindre. Aux yeux de toutes les nations et de tous les vrais sages, les serments ont toujours été la chose la plus sacrée; et l'on sait combien chez les Grecs et chez les Romains ils ont été le mobile des actions les plus mémorables, le fondement inébranlable de la confiance réciproque, le plus sûr garant de la fidélité des citoyens, et le nerf de toute discipline.

» Étouffez toutes les rivalités, éteignez toutes les haines, domptez toutes les factions et les soumettez toutes à l'autorité. Ce sont elles qui excitent les plus violents orages, qui entraînent tôt ou tard la ruine de l'État, qu'elles déchirent par leurs divisions intestines, et qui, creusant sans cesse de nouveaux abîmes, y précipitent l'un après l'autre les chefs et les membres de chaque parti, au gré de celui qui domine à son tour.

» Disons-le enfin, remplis de cette vraie philanthropie qui s'étend sur tous les hommes, sur tous les lieux, sur tous les temps, et que dicte une saine philosophie, mais qu'au fond la religion seule nous inspire, soyez toujours assez généreux, assez grands, assez sages, pour vous élever au-dessus de toute ambition démesurée; et ne cessez de vous montrer, par toutes les voies de conciliation qui sont en votre pouvoir, et avec bien plus de vérité que de faux

sages ne nous l'avaient promis, les pacificateurs de l'Europe, et les bienfaiteurs du genre humain.

» Ainsi mériterez-vous d'être pour toutes les nations et dans tous les âges l'objet de l'admiration, de la reconnaissance et de l'amour. »

Tel serait le langage de l'homme religieux et sensible, pour peu qu'il eût assez de talent et de crédit pour se faire entendre; et dès qu'en effet la religion pénètre l'homme de son véritable esprit, elle ne se borne pas à lui inspirer l'amour le plus tendre et le plus ardent pour sa patrie, la soumission à ses lois, le respect pour ceux qui en sont les organes et les dépositaires de son autorité; elle le rend aussi, dans le sens le plus vrai, le citoyen du monde et l'ami de tous les hommes. Non content de se vouer à tous les genres de travaux, d'essuyer toutes les fatigues, d'affronter tous les périls pour aller, comme l'ont fait dans tous les siècles tant d'apôtres de l'Evangile, porter la lumière, les bienfaits de la civilisation et le salut dans les contrées les plus barbares, il voudrait, s'il ne dépendait que de lui, rapprocher tous les peuples, les rallier tous dans le même esprit de bienveillance, de sagesse et de concorde, et persuader à ceux qui les gouvernent de chercher le bonheur de chacun d'eux et le leur dans l'étroite union et le bonheur de tous.

En vérité, de quel prix est pour notre propre bonheur cette religion qui a pour premier caractère la bienveillance et l'amour; qui lie cet amour que nous devons à nos semblables à celui dont nous sommes redevables à Dieu même, et en forme la charité chrétienne; qui, nous rendant les enfants d'un même père, les membres d'un même corps, ne fait de tous les hommes qu'une même famille et qu'un peuple de frères; qui pourvoit aux vrais besoins de notre cœur, à son repos, à la douceur constante de ses affections et de ses

mouvements les plus secrets, en retranchant tout ce qui les trouble et les déconcerte, tout ce qui tient à la haine, si ce n'est celle du vice; qui, remettant la vengeance à Dieu seul et à ceux qu'il a établis ici-bas les ministres de sa justice, prévient en nous les effets d'une passion aveugle et funeste, si contraire à l'ordre social, si nuisible aux autres, si préjudiciable à nous-mêmes, et, pour me servir des expressions d'un de nos poètes :

> Qui rend les mieux vengés les plus mal satisfaits!
>
> DUCIS.

Il n'appartient qu'à la religion chrétienne de former en nous, par son esprit et par ses principes, ce caractère soutenu de grandeur d'âme qui rend le bien pour le mal, et ne se venge que par des bienfaits. C'est elle qui nous donne ces entrailles de tendresse et de miséricorde dont parle l'apôtre, une bonté toujours affable, l'esprit de support et d'indulgence. Portez les fardeaux les uns des autres, nous dit-elle, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. C'est elle, comme nous l'avons déjà prouvé, et comme nous ne craindrons pas de le redire encore, qui nous fait puiser dans ses sentiments et ses maximes les témoignages de déférence et d'honneur envers tous ceux qui ont la même nature que nous; les prévenances réciproques, la vraie fraternité, l'égalité la plus réelle, et toute l'aménité de la charité.

Aimable religion, qui nous crie sans cesse : Aimez-vous les uns les autres, aimez Dieu par-dessus tout, et votre prochain comme vous-mêmes! Parvenu à un âge très avancé, et épuisé de forces plus par ses grands travaux que par son extrême vieillesse, saint Jean était porté par ses disciples dans l'assemblée des fidèles. Ne pouvant se répandre

en de longs discours, il se bornait à leur dire chaque fois ce peu de mots : « Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres. » Etonnés de l'entendre répéter toujours les mêmes paroles, ils lui en demandèrent la raison. « C'est, leur répondit-il, que tel est le commandement du Sauveur, et que, bien accompli, il est, après l'amour de Dieu, l'abrégé de toute la loi. »

En un mot, si tels sont les fruits de la religion pour le bonheur de tous, pour le nôtre en particulier; si elle fixe notre esprit toujours flottant sans elle au gré des opinions humaines, et qu'elle donne seule à notre raison cette droiture et cette fermeté que, privée de tout secours d'en haut, cette faible raison ne peut trouver en elle-même; s'il n'y a qu'elle qui suffise aux besoins de notre cœur; si elle a des rapports aussi intimes avec la gloire de l'Etre suprême, la connaissance de ses attributs, son vrai culte et son amour, qu'elle en a avec la vertu dont elle est le soutien le plus solide; avec la vraie grandeur de l'homme à laquelle elle nous rappelle; avec ce bonheur réel dont elle est pour nous la source la plus pure; avec le bien commun, celui de la grande famille dont le monde entier est composé; et que je puisse dire que je tiens à la religion révélée de toute la force dont je tiens à Dieu, à mes semblables, à la vérité même, à la vertu, pour laquelle tout est lié dans la religion chrétienne, comme ailleurs tout est lié par le vice, et enfin au *bonheur :* ô mes concitoyens, mes amis, pourriez-vous balancer encore à profiter de tous les avantages qu'elle vous présente? pourriez-vous hésiter un moment entre cette philosophie douce, aimable et persuasive, que nous puisons dans le christianisme, et celle qui, après s'être annoncée sous les dehors trompeurs de la tolérance, de l'humanité, de la bienfaisance, sous les attraits séducteurs des plaisirs des sens, de la liberté, de l'indépendance, ne nous laisse

plus apercevoir, dès qu'elle s'est montrée à découvert, que des contradictions perpétuelles avec cette nature des choses dont elle se disait l'interprète, que l'immoralité la plus complète, la plus cruelle intolérance, un vif et farouche égoïsme, la tyrannie des passions et leur honteuse servitude! Monstrueuse philosophie, qui n'est plus qu'un athéisme plus ou moins déguisé, qui ne nous rend plus susceptibles d'énergie que pour le mal, et qui n'est propre qu'à faire l'opprobre et le tourment de ceux qui se forment à son école!

« Fuyez, dit Rousseau, ceux qui sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines..... Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond du cœur le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes: je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. »

O vous qu'elle a égarés par ses vains sophismes et ses fausses promesses, vous à qui il reste encore quelque fonds de droiture, consentiriez-vous à vous traîner plus longtemps sur les pas des dangereux apôtres du vice et de l'erreur! Aimeriez-vous assez peu vous-mêmes pour ne tenir qu'à des systèmes pervers, ennemis de tout bien, et qui, en corrompant les mœurs de tout un peuple, ne peuvent qu'empoisonner la félicité publique et la vôtre?

Selon la pensée de Sénèque, lorsque ce qui était vice et désordre devient les mœurs d'un Etat, il n'y a plus de remède à espérer; *desinit esse remedio locus ubi quæ fuerunt vivia, mores sunt.* Or c'est la religion seule qui peut empêcher les vices particuliers de devenir les mœurs publiques; et si, contre l'opinion trop fondée de Sénèque, il restait à ce dernier mal quelque remède, on ne pourrait encore le trouver que dans la religion même.

Hélas! que gagneraient vos modernes instituteurs à ce que tout le monde pensât comme eux? et que deviendraient, d'après leur conduite et leurs maximes, la société tout entière? Pères et mères, que gagneraient vos enfants à être sans principes fixes et invariables, sans règle précise, sans motifs déterminants, sans conscience et sans frein? et que pourriez-vous attendre par la suite de leur respect, de leur obéissance et de leur amour? Tendres époux, liés jusqu'à ce moment par de douces chaînes, quel sûr garant vous resterait-il, sans la religion, de votre fidélité réciproque, de la constante durée de votre union! Cruelle incertitude pour une fille honnête, pour une mère tendre, pour une épouse vertueuse! Quel garant de la destinée de vos enfants, condamnés peut-être à se voir un jour le triste jouet de la bizarrerie et du caprice, à devenir en quelque sorte orphelins avant la mort de ceux dont ils auraient reçu le jour, et à ne plus considérer la vie qu'ils tiendraient d'eux que comme un funeste présent? Que gagnerions-nous tous à voir anéantir parmi nous la religion, la base la plus solide des vertus privées, le lien le plus fort des affections et des vertus sociales, et l'unique soutien des mœurs? Qu'ils sont donc ennemis des hommes ceux qui, travaillant à l'arracher de nos cœurs, ne peuvent substituer aucun bien réel à tout le bien qu'elle seule peut faire.

Terminons par cette lettre de d'Alembert à l'impératrice de Russie.

Est-il en faveur du christianisme des témoignages qui vaillent celui de ses plus grands ennemis?

« Il est un lien plus puissant que tous les autres, auquel l'Europe entière doit aujourd'hui l'espèce de société qui s'est perpétuée entre ses membres, le christianisme. Méprisé à sa naissance, il servit d'asile à ses détracteurs après l'avoir si cruellement et si vainement persécuté.

» Quelques prétendus esprits forts disent que le christianisme est gênant; c'est avouer qu'on est incapable de porter le joug des vertus qu'il commande. Il est nuisible, ajoutent-ils; c'est fermer les yeux aux avantages les plus sensibles, les plus indispensables qu'il procure à la société. Ses devoirs excluent ceux de citoyen; c'est le calomnier manifestement, puisque le premier de ses préceptes est de remplir les devoirs de son état. Il favorise le despotisme, l'autorité arbitraire des princes; c'est méconnaître son esprit, puisqu'il déclare dans les termes les plus énergiques que les souverains, au tribunal de Dieu, seront jugés plus rigoureusement que les autres hommes, et qu'ils paieront avec usure l'impunité dont ils auront joui sur la terre. La foi qu'exige le christianisme contredit et humilie la raison; c'est insulter à l'expérience et à la raison même que de regarder comme humiliant un joug qui soutient cette raison toujours vacillante, toujours inquiète quand elle est abandonnée à elle-même.

» Que deviendrait donc le monde, madame, que deviendraient ceux qui l'habitent, si par les douceurs de ses consolations, par l'attrait de ses espérances, par les compensations inestimables qu'elle offre aux malheureux, la religion n'adoucissait dans cette vie les maux inévitables à chaque individu, et plus encore aux gens de bien! C'est surtout dans l'inégalité des conditions, dans l'inexacte distribution des honneurs et des récompenses, que cette religion fait con-

naître la douceur de son empire et la sagesse de ses lois, qui tempèrent et réparent autant qu'il est possible les adversités humaines.

» Comme l'ordre de la société exige pour son propre soutien de la subordination, de la dépendance, de la fatigue; comme la corruption de l'humanité répand sur le général et sur les particuliers des peines, des travaux, des oppressions, des injustices, quel homme pourrait se soumettre aux rigueurs d'un partage si cruel à la nature sans une lumière qui lui apprend à supporter les amertumes de son sort; sans un contre-poids qui réprime les soulèvements d'une sensibilité trop souvent juste; sans une loi de soumission qui lui fait accepter par des vues surhumaines tout ce qui peut blesser son esprit et révolter son cœur? Le mal du chrétien n'est, aux yeux de la foi, qu'un mal passager et toujours propre à lui mériter des récompenses éternelles. Le mal du philosophe est un aiguillon pour sa malice, un sujet pour ses révoltes, un ferment pour son humeur, un motif d'injustice et d'iniquité.

» Par la religion seule les maux cessent d'être ce qu'ils sont; par elle seule, souffrir est un moindre mal que de goûter les douceurs de la vie au préjudice de sa conscience et de ses devoirs; par elle seule l'homme, élevé au-dessus de lui-même, se dérobe en quelque sorte aux mauvais traitements, à la persécution, à l'iniquité, pour se reposer, sous ses auspices, dans un centre de bonheur et de paix au-dessus de tous les revers. »

Qu'ai-je exposé dans cette théorie sur le prix de la religion chrétienne, et sur le bonheur qu'elle nous procure même ici-bas, dont cette lettre de d'Alembert ne soit comme le précis?

Quant à moi, mes concitoyens, mes amis et mes frères, j'ai tout fait pour vous ramener, par lui et par une raison

bien dirigée, à la vérité et au bonheur. Si mon objet est rempli, j'ai assez vécu, et sans la douce amitié et les liens du sang il ne me resterait rien à regretter sur la terre.

ISLE. — IMP. ARDANT FRÈRES.